

SPICILEGIUM HISTORICUM
CONGREGATIONIS SSMI REDEMPTORIS
ANNUS LII 2004 FASC. 2

STUDIA

SHCSR 52 (2004) 255-355

JEAN BECO, C.Ss.R.

VLADIMIR PETCHERIN (1807-1885)
OU UN COSAQUE EN LIBERTÉ

À cinq reprises, dans les pages du *Spicilegium*, le P. Andreas Sampers (1915-1998) a abordé le personnage – ô combien énigmatique – du Père Vladimir Petcherin:

*Vladimir Sergejewitsch Pecherin (1807-1885). Dokumente im Generalarchiv der Redemptoristen aus den Jahren 1840-1854*¹.

*Vladimir Sergejewitsch Pecherin (1807-1885). Seine Briefe aus den Jahren 1845-1850 an P. Hieronim Kajsiewicz CR*².

*Vladimir Sergejewitsch Pecherin (1807-1885). Dokumente im Generalarchiv der Redemptoristen aus den Jahren 1855-1859*³.

*Vladimir Sergejewitsch Pecherin (1807-1885). Sein Austritt aus der Kongregation des Allerheiligsten Erlösers (Redemptoristen) 1861*⁴.

En outre: *Two recent publications concerning Father Vladimir Pecherin*⁵.

L'intérêt de Sampers pour Petcherin commence vers les années 1960.

¹ SHCSR 22 (1974) 3-52.

² SHCSR 22 (1974) 255-271.

³ SHCSR 21 (1973) 329-360.

⁴ SHCSR 21 (1973) 165-197.

⁵ SHCSR 28 (1980) 237-241.

Mais dans une note qu'il a laissée aux AGHR *Fds Petcherin*, il dit avoir rencontré pour la première fois un grand spécialiste de ce personnage, M. Eóin McaWhite à Wassenaar, près de La Haye, le 17 août 1969. Comme nous allons croiser ce dernier plusieurs fois dans cet article, il nous paraît utile de le situer plus précisément. Tâche facile puisque lui-même à dressé son *curriculum vitae*⁶.

Eóin MacWhite est né à Genève en Suisse le 7 septembre 1923 où son père était Représentant permanent à la Ligue des Nations. École primaire et secondaire aux États-Unis et au collège St Vincent à Castleknock (Dublin). En 1943, *Bachelor of Arts* (Études Celtiques) à l'University College, Dublin. 1944, puis *Master of Arts* en archéologie préhistorique. De 1945 à 1947 il est à l'Université de Madrid pour un doctorat en Philosophie et Lettres espagnoles. En 1956, membre de la *Royal Irish Academy*.

En 1947, il entre dans la carrière diplomatique: on le retrouve à Londres, Rome, Berne, Paris, Canberra. Ambassadeur en Australie, Nouvelle-Zélande, aux Pays-Bas (depuis 1967) et au Danemark. En mai 1952, a épousé Kathleen Kenny, dont naîtront trois garçons et trois filles.

MacWhite commence à étudier sérieusement la langue russe en 1958 et s'intéresse à ce que les Russes ont écrit au sujet de l'histoire et de la littérature irlandaises. Ce faisant, il croise naturellement plusieurs fois le nom de Petcherin et des Rédemptoristes, ce qui l'amène à rencontrer d'abord le P. Bernard van Schaick C.Ss.R. (1912-1985), et par lui notre archiviste historien le P. A. Sampers.

Commence alors une intense correspondance entre McWhite et Sampers, chacun éclairant l'autre sur les divers aspects de la vie de Petcherin, sur les gens qu'il a rencontrés, les dates de sa vie, ses diverses fonctions en Russie et dans la Congrégation etc. Correspondance qui hélas! prend fin brusquement par la mort inopinée dans un accident de la route de MacWhite survenu à Wassenaar le 31 juillet 1972.

Cependant muni de toutes les informations nécessaires, MacWhite avait eu le temps de publier deux articles sur Petcherin dans la revue *Studies*⁷ avec l'intention ferme de publier une étude plus étendue encore pour notre *Spicilegium Historicum*. Ce qui ne se fera malheureusement pas, mais huit ans plus tard, reprenant le manuscrit de MacWhite, P. J. O'Meara publiera

⁶ Lettre de E. MacWhite à A. Sampers du 3 mai 1972. AGHR *Fds Petcherin*.

⁷ Eóin MACWHITE, *Vladimir Pecherin 1807-1885: First Chaplain of the Mater Hospital, Dublin and the First Russian political Émigré*, dans *Studies* LX, n° 239-240 (1971) 295-310 et LXI, n°241 (1972) 23-40.

cette étude à Dublin⁸.

Les «Mémoires» de Petcherin

Jusqu'à cette époque, quantité d'articles et d'études avaient déjà paru sur Petcherin tant en Russie qu'en Occident, et depuis longtemps tous les auteurs exprimaient le désir de voir publier ses *Mémoires* intégralement et surtout de les traduire du russe dans une langue occidentale. L'histoire du manuscrit de Petcherin est compliquée. Petcherin semble avoir envoyé son texte à l'ami Fédor Tchijov⁹. À la mort de celui-ci, ces papiers furent découverts par Stasyulevitch – éditeur du journal *Vestnik Evropy* – puis ils sont tombés dans les mains d'un certain Lemke, pour aboutir chez le premier qui, semble-t-il, réussit à publier en 1915 une partie du texte russe: M.O. Gershenzon¹⁰ – déjà auteur d'une biographie de Petcherin¹¹ – qui plus tard trouva un autre fragment des *Mémoires* dans les papiers de Tchijov, mais il n'eut pas le temps de publier l'ensemble. C'est finalement Lev Bor. Kamenev¹² qui en 1932 publia la totalité¹³. La totalité? il semble bien que non, MacWhite signale dans une note¹⁴ les portions manquantes à l'édition de Kamenev. Il faudra donc attendre 1989 pour voir apparaître enfin la première édition complète de l'autobiographie de Petcherin, grâce à S. L. Tchernov¹⁵. La censure qui régnait en Russie du temps des tsars (et après) fut un autre élément qui a joué contre une publication pure et simple.

Qu'en est-il des traductions? Curieusement il semble bien qu'avant 1970, il n'en existait aucune. C'est MacWhite qui eut l'intention de traduire

⁸ Eóin MACWHITE, *Towards a Biography of Father Vladimir S. Pecherin (1807-1885). A Progress Report and bibliography*, publié par P.J. O'Meara dans *Proceedings of the Royal Irish Academy*, Dublin 1980; [cité désormais: MACWHITE, *Towards a Biography*]. Sampers en fait la recension dans *SHCSR* 28 (1980) 238-241.

⁹ Fedor V. Tchijov ou Чижев (1811-1877), ami de Petcherin. P. SCHEIBERT, *Über einige neue Briefe von Vl. Pecherin 1867-1873*, dans *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, München 1960, 8, 1, 70-78; Angelo TAMBORRA, *Vl. S. Petcherin. Da mazziniano a religioso populista*, dans *Rassegna Storica del Risorgimento* 72 (1985) 7.

¹⁰ Publié dans *Russkie Propilei* I (1915) 102-157. Michael Osip. GERSHENZON ou ГЕРШЕНЗОН (Kushynev 1869-Moscou 1925). Auteur, philosophe, historien. *Russkie Pisateli, 1800-1917*, Moscou 1989, I, 555-557.

¹¹ M. GERSHENZON, *Jhizn' V.S. Pecherina*, [= Vie de Petcherin], Moscow 1908, 318 p. L'édition de 1910 n'a que 220 p.

¹² L. B. Kamenev (en fait: Rosenfeld), écrivain, essayiste russe. Exécuté en 1936. *SHCSR* 21 (1973) 356, n. 68.

¹³ L. B. KAMENEV, *Pecherin Zamogil'nye zapiski* [Petcherin: Mémoires d'outre-tombe], Kalinin 1932. Désormais cité: Éd. Kamenev.

¹⁴ MACWHITE, *Towards a Biography*, 151, n. 227.

¹⁵ Édition que nous n'avons pas eue en mains.

Petcherin du russe en anglais. Son travail semblait déjà fort avancé l'année de son décès (1972), car régulièrement il envoyait des chapitres déjà traduits au P. Sampers qui complétait les notes concernant la vie de Petcherin chez les Rédemptoristes. C'est ainsi que nos Archives Centrales conservent des fragments de cette traduction et de précieuses notes. Mais il faudra encore attendre vingt ans pour que ces *Mémoires* trouvent enfin un autre traducteur. Ce sera l'œuvre de Tom Eekman¹⁶ qui, en suivant l'édition Kamenev, publie en 1990 sa traduction néerlandaise sous le titre *Van Over het Graf*, littéralement «d'au-delà de la tombe»¹⁷. Notons que Petcherin n'a pas donné de nom à son manuscrit, mais une des sections [34]¹⁸ porte le sous-titre: *Mémoires d'outre-tombe*, claire allusion à l'œuvre de François-René de Chateaubriand parue en 1848-1850.

Il serait vain de chercher dans les *Mémoires* un ordre chronologique ou même logique. L'auteur lui-même souligne qu'il écrira à *bâtons rompus* [31] sans se soucier de cohérence. Dès qu'il peut faire une digression, il la fait avec jubilation, laissant libre cours à sa fantaisie, à la joie de ses lecteurs. Aussi croyons-nous utile de remettre un peu d'ordre dans le fil des événements.

D'abord pour la clarté, voici l'ordre des sections:

- Lettre introductive (éd. Kamenev, 15)
- [01] 1812. Mes premiers souvenirs (éd. Kamenev, 15-16)
- [02] 1815. Odessa. Les casernes (éd. Kamenev, 16-18)
- [03] L'éveil (éd. Kamenev, 18-19)
- [04] Du Mont Pincio à Rome (éd. Kamenev, 19)
- [05] Souhais pour un monde meilleur (éd. Kamenev, 20)
- [06] Mon roman (éd. Kamenev, 20-30)
- [07] Père et mère (éd. Kamenev, 30-32)
- [08] 1823-1825 (éd. Kamenev, 32-37)
- [09] Un épisode à Saint-Pétersbourg (1830-1833) (éd. Kamenev, 37-43)
- [10] Fuite de Zurich (éd. Kamenev, 43-48)
- [11] Le voyage vers Metz et ce qui s'en suivit (éd. Kamenev, 48-51)

¹⁶ Tom Eekman né en 1923 à Middelharnis en Hollande. Professeur de langues slaves aux États-Unis. En 1981 a obtenu le Prix littéraire Nijhoff. Connu surtout par ses nombreuses traductions. (Informations sur le Net).

¹⁷ Vladimir Petsjerin. «*Van Over het Graf*», uit het Russisch vertaald, geannoteerd en van een nawoord voorzien door Tom EEKMAN, Amsterdam 1990.

¹⁸ Le manuscrit n'a ni titre, ni division chiffrée, seulement des sous-titres qui indiquent clairement les divisions. Pour la facilité, nous avons donné des n° aux sections, de [1] à [37].

- [12] Quelques jours avant mon séjour à Zurich (éd. Kamenev, 52-54)
- [13] Le voyage de Metz à Liège (éd. Kamenev, 55-59)
- [14] Liège (éd. Kamenev, 59-63)
- [15] Un apôtre du communisme et «la conspiration de Babeuf» (éd. Kamenev, 63-68)
- [16] Le capitaine Fiott et son valet (éd. Kamenev, 68-78)
- [17] McNally and Co (éd. Kamenev, 79-81)
- [18] Le tournant (éd. Kamenev, 81-86)
- [19] Sans issue! (éd. Kamenev, 87-96)
- [20] Fourdrin. Lecointe. Potocki (éd. Kamenev, 96-104)
- [21] Légende du moine et du démon (éd. Kamenev, 104-107)
- [22] George Sand. (Jules) Michelet. Religion saint-simonienne (éd. Kamenev, 107-115)
- [23] Peur de la Russie. Le roman de la vie (éd. Kamenev, 115-121)
- [24] Désert et liberté (éd. Kamenev, 122-129)
- [25] Liège (1838-1840) (éd. Kamenev, 129-133)
- [26] Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la vérité!!! (éd. Kamenev, 133-135)
- [27] Liège (1840) (éd. Kamenev, 135-141)
- [28] Admission chez les Rédemptoristes (éd. Kamenev, 141-146)
- [29] Le noviciat (1840-1841) (éd. Kamenev, 146-150)
- [30] Le pape de Rome et le général russe von Berg (éd. Kamenev, 151-156)
- [31] Mon premier sermon (éd. Kamenev, 156-157)
- [32] Mon transfert en Angleterre (éd. Kamenev, 158-162)
- [33] Falmouth (éd. Kamenev, 162-165)
- [34] Les mémoires d'outre-tombe de V.S. Petcherin (éd. Kamenev, 165-170)
- [35] Falmouth (1845-1848) (éd. Kamenev, 170-176)
- [36] Londres (éd. Kamenev, 176-178)
- [37] Londres. De mai à août 1848. (éd. Kamenev, 179-184)

Histoire d'une vie

Grâce aux travaux consacrés à Petcherin, grâce aussi aux Chroniques rédemptoristes des Provinces belge, hollandaise et anglaise, aux chroniques locales des diverses maisons où Petcherin a séjourné (Liège, St-Trond, Wittem, Bruges, Falmouth, Clapham, Limerick, Sant'Alfonso à Rome), aux chroniques des Travaux Apostoliques en Angleterre et en Irlande, à celles des Moniales Rédemptoristines de Bruges et des Sœurs de Notre-Dame de Namur établies en Cornouailles; grâce évidemment aux *Mémoires* elles-

mêmes et aux journaux de l'époque ainsi qu'aux lettres que nous avons conservées de l'auteur, on peut se faire une idée précise de ce que fut la vie peu ordinaire de ce «*cosaque en liberté*»¹⁹.

1807, le 27 juin: naissance à Dymarka près de Kiew. Son père, Sergei Panteleimonovich est un petit propriétaire terrien et officier de l'armée russe. Sa mère: Pélagie Petrovna Simonovskaya, fille d'un Conseiller d'État. Éducation mixte: tuteurs privés et école secondaire à Kiew.

1825. À Saint-Pétersbourg, simple employé de l'Etat.

1829. Commence de sérieuses études universitaires à Moscou.

1831. Devient *Candidat*. Bibliothécaire, assistant. Aide le Baron Rozenkampf²⁰ à publier un Code de Droit Canon. Traduit des poèmes de Schiller.

1833, mars. Envoyé à Berlin pour compléter ses études.

1834, août-septembre. Voyage en Allemagne, Autriche, Suisse et Italie.

1835. Nommé Professeur extraordinaire de grec à l'Université de Moscou, après avoir obtenu son Doctorat. Commence sa carrière avec succès.

1836, le 23 juin. Sous un prétexte, il quitte la Russie pour toujours et arrive à Bâle. Ce n'est qu'en décembre que les autorités académiques comprennent qu'il ne reviendra plus dans son pays. De Bâle il se rend à Lugano où il rencontre le groupe d'Italiens révolutionnaires qui ont dû fuir leur pays pour échapper à la prison. On le retrouve un peu plus tard à Zurich, où il survit en donnant des leçons particulières.

1838, mai. Quitte Zurich et via Bâle, Altkirch, Giromagny, Belfort, Epinal, Nancy, Pont-à-Mousson, Metz et Arlon, il arrive à Bastogne dans les Ardennes belges. Il veut gagner Bruxelles via Namur, mais on lui conseille de passer par Liège. C'est le tournant de sa vie.

1838, 14 juin. Arrive à Liège et s'installe d'abord à l'auberge *Au Coq*, puis en pension chez Madame Joarisse. Se fait des amis tels Fourdrin l'écrivain et Lecointe, étudiant en médecine, tous deux républicains, révolutionnaires et socialistes. Vit de petits métiers: secrétaire du capitaine Fiott, vendeur de cirage anglais, précepteur des gamins du cabaretier.

1840, suit à l'église St Paul des conférences données par le Rédempto-

¹⁹ C'est Petcherin lui-même qui, par trois fois, se nomme ainsi, cfr sections [18] *Le tournant*, [24] *Désert et liberté* et [28] *Admission chez les Rédemptoristes*.

²⁰ Le Baron Gustav A. Rozenkampf ou Розенкамф (Liflandja 1764-1832), juriste à Moscou. Est mort dans une extrême pauvreté. Éd. Kamenev n. 3, p. 38; *Russkij Biografičeskij Slovar*, St-Pétersbourg 1913, XVI, 365-371.

riste Charles Manvuisse²¹ et décide de passer de l'Orthodoxie à l'Église catholique.

19 juillet: acte d'abjuration devant Manvuisse.

15 octobre, admis par le Vicaire Général Passerat²² en personne, il prend l'habit des Rédemptoristes à Saint-Trond et commence son noviciat sous la direction de Léopold Ottmann²³.

1841, le 26 septembre, prononce ses vœux à Saint-Trond.

1842, le 3 juillet, est tonsuré et reçoit les Ordres Mineurs (par Mgr Parredis de Roermond).

1843, le 3 septembre: ordonné sous-diacre; le 8 septembre, diacre et le 10 septembre, prêtre (par Mgr Charles de Mercy-Argenteau de Liège)²⁴.

À ce moment Petcherin entame sa brève carrière de professeur au studentat rédemptoriste de Wittem.

1844: de septembre à décembre, réside à Bruges et donne des conférences aux Moniales Rédemptoristines. Prêche en l'église St-Jacques et aux *Dames anglaises*. Entre-temps, se rend à Paris où il a peut-être rencontré le nonce Fornari qui le désirait pour les catholiques russes²⁵.

1845, envoyé par le P. Held²⁶ en Angleterre, le 1^{er} janvier, il débarque

²¹ Le prêtre Lorrain Charles Manvuisse (Vic-sur-Seille 1801), prêtre de Metz en 1825 et profès rédemptoriste à Saint-Trond en 1836, *Chronicae Provinciae et Collegiorum Provinciae Belgicae*, Bruxelles 1865, voll. I-VIII. Chroniques manuscrites, huit volumes à la fois aux Archives CSsR de la Province Flandrica et aux AGHR, [désormais cité: *ChPCprB*] I, 155. Recteur à Tournai en octobre 1842, *ChPCprB* II, 12. Quitte la Belgique en mai 1844 pour fonder Rosières en Lorraine, *ChPCprB* II, 116. Dispensé des vœux en 1848. [Décédé en janvier 1850 à Croix Mare]. (*Chroniques locales de St-Nicolas-de-Port*, Archives CSsR Lyon). AGHR, *Catalogus Patrum Congregationis Ssmi Redemptoris Transalpinae, 1785-1870*, XIII, n° 228.

²² Le Vénérable Joseph Passerat (Joinville 1772-Tournai 1858), profès en 1796 et prêtre à Varsovie en 1797. Vicaire Général transalpin de 1820 à 1848. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 4. *SHCSR* 2 (1954) 44-50, 265.

²³ L'Alsacien Léopold Ottmann (Nordheim 1805-Luxembourg 1881), profès au Bischofenberg en 1828 et prêtre à Fribourg en 1829. En Belgique de novembre 1833 à fin 1847 [*ChPCprB* I, 59; III,5]. Puis Provincial de la Gallo-Helvétique. Recteur de St Nicolas de Port. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 127. J. B. LORTHOIT, *Mémorial Alphonstien*, Tourcoing 1929, 59 (erroné).

²⁴ Les documents officiels et originaux de ces différentes étapes se trouvent aux AGHR, don de Victor Frank dont le père était très lié à M. Gershenzon. Cfr E. Mac-White à A. Sompers du 13 avril 1970 (AGHR *Fds Petcherin*).

²⁵ Fornari à Held 21 juillet 1843, *Monumenta Heldiana* = correspondance de/à von Held (aux AGHR) n° 386, cité désormais: Hd.

²⁶ Friedrich von Held (Brunn 1799-Vaals 1881). Profès à Vienne en 1821 et prêtre en 1823. Arrive à Liège en mars 1833 avec Pilat, *ChPCprB* I, 44. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 72.

à Londres pour se rendre en notre maison de Falmouth en Cornouailles via Bath ou il est reçu par Mgr Baggs [32]. Il reste à Falmouth trois ans et demi.

1848, juin: quitte Falmouth pour fonder avec le P. Held la maison de Clapham.

1851, de janvier à avril: se rend brièvement à la maison de Hanley qui ferme ses portes à ce moment-là. Retour à Clapham. En septembre se rend avec Held en Irlande, et en octobre eut lieu la première Mission à Limerick. De 1851 à 1854, participe avec ses confrères à de nombreuses missions paroissiales en Angleterre et en Irlande.

1853, le 11 mars. Herzen vient le rencontrer à Clapham²⁷.

1854, en janvier à Clapham, tombe gravement malade (érysipèle aux jambes). Le 27 mars, attaché à la maison de Limerick.

1855 le 5 novembre (Guy Fawkes' Day!²⁸), fameux épisode où il est accusé d'avoir brûlé, lors d'une mission à Kingstown (Dún Laoghaire), des Bibles protestantes. Procès retentissant du 8 décembre à l'issue duquel il est acquitté grâce à l'habile plaidoirie de Maître Thomas O'Hagan²⁹.

1856, mars. L'oratorien J. H. Newman l'invite à prêcher pour la St-Patrick dans son université à Dublin³⁰.

1858. Petcherin est pressenti pour rejoindre Prost aux Antilles danoises, mais les Supérieurs en Irlande protestent³¹.

1859, de janvier à avril: séjour à Rome à la *Villa Caserta* des Rédemptoristes. Il prêche les dimanches de Carême aux Anglais en l'église *Gesù e Maria* sur le Corso. Quitte Rome avec grand soulagement [26], car ce qu'il y a vu lui fait horreur.

1861 août, écrit au Père Général Mauron son intention de quitter la Congrégation et dès le 24 septembre il reçoit dispense de ses vœux³². En oc-

Provincial Belge de 1841 à 1847. Fin 1847 devient *Visiteur* de l'Angleterre.

²⁷ HERZEN raconte cette entrevue dans *Passé et Méditations*, Lausanne 1981, T. IV, 373-378 (rempli d'imprécisions).

²⁸ Allusion au 5 novembre 1605 où les catholiques furent accusés d'avoir voulu faire sauter le Parlement anglais, la «conspiration des poudres». *New Encyclopedia Britannica* IV, 70-71 et 801-802.

²⁹ Le procès fut tellement fameux que l'on crut bon d'éditer la longue plaidoirie de l'avocat sous le titre: *Address of Thomas O'Hagan, Esq. Q.C. at the trial of a catholic priest on the alleged charge of Bible burning before the judges of assize in Dublin 7th and 8th December 1855*, Hobart Town 1856, livret de 32 pages. Même Pierre KERSTEN dans son *Journal Historique et Littéraire* de Liège en parle: janvier 1856, XXII, 258. Frank JONES, *The famous case of the Burning Bibles*, dans *The Redemptorist Record* 18 (1954) 41-43.

³⁰ Eóin MACWHITE dans *Studies* LXI, n°241 (1972) 24 (cfr note 7).

³¹ A. SAMPERS dans *SHCSR* 21 (1973) 341-344.

³² Ceci est raconté en détail par A. Sampers dans *SHCSR* 21 (1973) 165-197.

tobre se rend à Paris, puis à Lyon et arrive à la Grande Chartreuse près de Grenoble, qu'il décrit sous un mauvais jour [24]³³. Mais fin octobre déjà, il est en Irlande et entre à la Trappe de Mount Melleray (Comté de Waterford) qu'il quitte dès le 23 janvier 1862³⁴.

1862 le 30 janvier, Petcherin écrit au P. Général Mauron qu'il a été «victime d'une illusion» et demande à être réadmis dans la Congrégation. Refus définitif de Mauron le 15 février.

Il devient alors aumônier au grand hôpital de Dublin *Mater Misericordiae* tenu par les *Sisters of Mercy*³⁵, également à celui de Jervin Street. Il loge d'abord à Capel Street, puis en mars 1863, au 2nd étage d'une maison appartenant à Thomas Rogers au 47 Lower Dominick Street et prend ses repas à l'hôtel *Angel* le long de la Liffey³⁶. Pendant plus de vingt ans, ce grand prédicateur que fut Petcherin gardera le silence, menant une vie retirée, se contentant de remplir ponctuellement sa tâche d'aumônier auprès des malades et des religieuses. C'est à cette époque aussi qu'il renouera avec son pays, la Russie, entretenant une correspondance intéressante avec le Jésuite Ivan Gagarin³⁷, Alexandre Herzen³⁸ et Nicolas Ogarev³⁹. Il a du temps libre

³³ La Grande Chartreuse n'a gardé aucune trace de son passage, cfr lettre du P. Fauchon au P. Sampers du 20 février 1970 (AGHR *Fds Petcherin*).

³⁴ Lettre de l'Abbé de Mount Melleray (Cappoquin) à Gershenzon du 11 janvier 1905 et au P. Sampers des 3 et 27 avril 1973 (AGHR *Fds Petcherin*).

³⁵ Les *Sisters of Mercy* fondées par l'Irlandaise Catherine McAuley (1778-1841). *Dizionario degli Istituti di Perfezione*, Roma 1974-2003, [désormais: *DIP*] V, 1103-1106 et 1374-1402.

³⁶ Cfr Mme Furlong à Victor Frank du 23 novembre 1948 (AGHR *Fds Petcherin*). MACWHITE, *Towards a Biography*, 145.

³⁷ Le Prince converti Ivan Serg. Gagarin ou Гагарин (Moscou 1814-Paris 1882), Jésuite. *Russkij Biografičkij Slovar*, Moscou, 1914, IV, 69-74; L. КОСН, *Jesuiten-Lexicon*, Leuven 1962, I, 630; C. SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Bruxelles-Paris 1882, III, 1089-1095; *Dictionnaire de Théologie Catholique*, Paris 1923-1946, [désormais: *DThC*] II, 988-989; *Études* 191 (1927) 183-204, 321-332 et 291 (1956) 161-195; A. IZJUMOV, *Der Briefwechsel V.S. Pečerin mit A.I. Herzen und N. P. Ogarev*, dans *Jahrbücher für Kultur und Geschichte der Slaven*, Zeitschrift des Osteuropa Instituts, Breslau. N.F. 9 (1933) 502-503; *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, Paris 1912- [désormais: *DHGE*] XIX, 646-649; *Dictionnaire de Biographie Française*, Paris 1933- [désormais: *DBFr*] XV, 37-38; MACWHITE, *Towards a Biography*, 114, n. 19.

³⁸ Alexandre Herzen ou Герцен (Moscou 1812-Paris 1870). Journaliste et écrivain russe. En 1847 quitte définitivement la Russie. Inspiré par Schiller, Hegel, Saint Simon, etc., ami de Marx, Garibaldi, Mazzini, Kossuth. V. PIROCHKOW, *Alexander Herzen. Der Zusammenbruch einer Utopie*, München 1961, 119-125. MacWhite compare Herzen et Petcherin dans *Studies* LXI, n° 241 (1971) 29 (cfr note 7).

³⁹ A. IZJUMOV, *Der Briefwechsel V.S. Pečerin...* (cfr note 37), 493-517. Nicolas Plat. Ogarev (St Pétersbourg 1813-London 1877) ami de Herzen, depuis 1856 à Londres.

et se met à étudier sous la guidance du Professeur Robert Atkinson de Trinity College (1839-1908) le sanskrit, également l'hébreu, l'arabe et le persan [34], se penche sur la religion musulmane et le Bouddhisme. Retourne à ses chers Classiques grecs et latins, mais s'intéresse aussi à la botanique, à la physique et à la physiologie⁴⁰.

1885, le 17 avril, décès de Petcherin, réconforté en ses derniers moments par un Rédemptoriste: Henry Harbison (1820-1888). Ses funérailles ne passèrent pas inaperçues, plusieurs membres du clergé y assistèrent ainsi que les médecins de l'hôpital⁴¹. Il fut inhumé au grand cimetière de Glasnevin près du monument de Daniel O'Connell.

1991, le 4 mai. Le Provincial rédemptoriste irlandais de l'époque, le P. Raphael Gallagher, décida de transférer son corps au cimetière de Dean's Grange dans la parcelle réservée aux Rédemptoristes.

Petcherin face à ses «Mémoires»

Petcherin avait-il conscience d'écrire pour la postérité? Cela ne fait aucun doute.

Il nous avertit dès le début: *vous qui lisez ces lignes, pensez qu'elles furent écrites avec le sang de mon cœur* [07].

Déjà en 1872, son ami Tchijov avait essayé de publier dans des périodiques russes des fragments des lettres qu'il recevait de notre auteur, mais il eut des difficultés avec la censure⁴². Petcherin commente ironiquement le fait et se réjouit de ce que, «grâce à la censure, ses notes reçoivent un caractère hautement esthétique. Elles sont écrites comme une occupation purement artistique, ce qui signifie tout à fait désintéressée, sans le moindre espoir d'une récompense en cette vie. Personne ne les lira, personne ne les appréciera ni ne les condamnera, son manuscrit restera longtemps, très longtemps dans les sombres tiroirs de l'oubli... Il adresse ses notes directement à la postérité – bien qu'à dire vrai – les lettres envoyées à cette adresse n'arrivent pas souvent, probablement à cause de la négligence des Postes, surtout en Russie. Dans cinquante ans, disons en 1922, le gouvernement russe, dans un accès fugitif de libéralisme, permettra de publier ces feuilles,

Brockhaus Enzyklopädie, Mannheim 1986-1994 [désormais: *Brockhaus*] XVI, 130; M. GERSHENZON, *Istoria Molodij Rossij*, Moscou 1923, Ch. VI, 268-318.

⁴⁰ Eóin MACWHITE, dans *Studies* LXI, n° 241 (1971) 32 et dans *Towards a Biography*, 154.

⁴¹ *Freeman's Journal* du 21 avril 1885. Lettres du 30 novembre 1904 et du 13 janvier 1905, de l'aumônier du *Mater Misericordiae Hospital*, l'abbé William Landers à Gershenzon [photocopies aux AGHR *Fds Petcherin*].

⁴² Tom EEKMAN, *Van over het Graf*, 235, n. 195.

mais alors ce sera du terriblement réchauffé» [34], ce en quoi Petcherin avait tort, elles sont encore fort lisibles.

Il écrit aussi qu'il veut laisser une trace de sa vie et il espère que quelqu'un lira ces lignes et que, s'il a du cœur, il dira «cet homme était digne d'un meilleur sort» [07]. Il ajoute ce que tout homme pourrait dire: que «rien ne s'est passé dans sa vie sans y laisser une trace» [02].

Souvent il s'adresse directement au lecteur et se moque de lui-même: «fin du tableau, le rideau tombe sous de chauds applaudissements, mais certains sifflent leur désapprobation...» [24]. Et tout à la fin, il pose cette question désabusée: «est-ce que cela vous amuse encore? Vous avez peut-être baillé d'ennui?»

Et nous face aux «Mémoires»

Comme toutes les *Mémoires* autobiographiques, celles-ci nous présentent un miroir, mais un miroir déformant. En les lisant, on rit, on pleure, on grince des dents.

On rit beaucoup, car il a de l'humour, il sait rire de lui et en quelques traits nous raconter une anecdote ou broser un portrait, tendre parfois, cruel souvent.

Les exemples abondent. Ainsi son bref séjour à Lanherne où il se plaît à comparer les corneilles aux Parlementaires français et où son amie, une vieille jument, vient quémander son morceau de sucre: «le Don Quichotte qu'il voulait être s'était mué en petit pâtre d'Arcadie». Il y a aussi les prétendus talents littéraires de la fameuse Madame Edgar, bienfaitrice un peu encombrante, nous rencontrons également *l'ange au glaive de feu* qui veille aux amours (im)possibles entre l'auteur et la jeune Caroline Edgar... [23]. Comment oublier le portrait du Vicaire Général Passerat le recevant solennellement parmi les Rédemptoristes à Liège en 1840 [28] et celui des *Dames du Sacré Cœur* de Roehampton et de leurs charmantes pensionnaires auxquelles il donne une conférence spirituelle, tout en s'émerveillant des lambris dorés, trop dorés à son goût [30]? Son premier sermon donné à Wittem – où il parvient à faire pleurer son auditoire – ne manque pas de sel non plus [31]. Il se souvient encore du champ de patates de Falmouth que le Frère Michel Lecoq voulait planter à la place des fleurs du bon Frère Félicien Dubucquoy! cela en Angleterre, là où tout n'est qu'ordre et beauté! Et les prétendus talents artistiques et les amours tumultueuses du Père Lux qu'on dut renvoyer précipitamment en Belgique [35]. Et le contraste qu'il voit entre un drame de Shakespeare – que l'on peut lire couché sur l'herbe ou en robe de chambre – et un drame racinien qu'il faut débiter debout, en habits de cour, le chapeau à la main [37], et bien d'autres choses encore. Il ne rate pas une

occasion de se moquer de l'art oratoire des Français.

Mais on pleure aussi. Petcherin n'a pas eu une enfance heureuse. Beaucoup de pages laissent transparaître l'ennui qui devait envahir cet enfant ballotté de casernes en campements, car son père était officier. Il semble qu'il ait été un garçon fort solitaire mais très avide d'apprendre, se réfugiant dans la lecture, lisant tout ce qui lui tombait sous la main, et rêvant, rêvant de partir loin, vers l'Ouest. À douze ans il poursuit un couple quittant la Russie, il court même derrière la diligence en criant: *je suis un pauvre petit enfant – je veux aller en France – prenez-moi avec vous* [07]⁴³. Puis, ayant lu Voltaire et son article sur les Quakers, naïvement, il prend sa plume pour écrire *en français* aux Quakers de Philadelphie, leur demandant le diplôme d'affiliation, ainsi que le manteau et le chapeau![08] Pendant les longues soirées d'hiver, il se penche sur des cartes de géographie de l'Europe, il apprend les noms, magiques pour lui, des villes, des départements, des cours d'eau et il rêve sans fin de quitter la Russie où il s'ennuie, [08] et [23]. Et encore cette image extraordinaire d'un enfant en pleine steppe qui s'agenouille face au soleil couchant pour lui demander *de l'emmener là-bas* [24]! De belles comparaisons le dépeignent entièrement: ainsi, il se sentait comme un sapin ou un bouleau d'Arkhangelsk qui rêve de devenir un palmier ou un oranger sous le ciel de Sicile; ou comme un poisson qui gigote sur la terre sèche, ne sachant où tourner la tête [08]. Quoi qu'il dise de sa Russie natale et de ses défauts, il se sent exilé, et un exilé pas très heureux.

Rions donc et pleurons avec notre auteur, mais de temps à autre il nous faut aussi froncer les sourcils et grincer des dents, et nous demander comment un homme comme lui a pu s'abaisser à prononcer des jugements pour le moins sommaires et injustes.

Ici encore, les exemples abondent. Son attaque contre la Grande Chartreuse de Grenoble ne va pas loin, après un mois de présence, on ne peut réduire ces moines à des marchands de liqueur [24]! La section [21] «La légende du moine et du démon», n'est qu'une calomnie contre le P. Bernard Hafkenschied, calomnie indigne de lui. Sa noire description de Rome et de ses Prélats [26] et [35] fait partie de ces généralisations hâtives qui ne veulent rien dire. Sa présentation de «l'Église catholique conservatrice, aristocratique, amie intime de tous les despotes dont pendant des siècles elle a couvert de son manteau les abus de pouvoir, qui se serait transformée en une Église furieusement révolutionnaire et démocratique, ses prêtres qui seraient devenus des démagogues, les guides d'une plèbe ignorante et turbulente» [30], cette présentation sommaire demanderait bien des nuances.

⁴³ En français dans l'édition Kamenev, 31.

Le pire est à venir et donne l'impression de quelqu'un qui veut *régler ses comptes*. On sait qu'il a demandé en août 1861 la dispense de ses vœux, dispense qu'il obtient rapidement. Tout heureux de redevenir un *cosaque en liberté*, il passe quelques jours chez les Chartreux, puis chez les Trappistes, mais dès janvier 1862, il demande sa réadmission chez les Rédemptoristes en disant *qu'il a été victime d'une illusion*, ce lui est refusé. Il est évident que ce refus a dû le blesser et lui a fait écrire des lignes offensantes contre d'anciens confrères et contre la vie religieuse en général dont il se plaît à souligner la prétendue hypocrisie. Il nous donne une caricature de communautés où «on n'exige aucune honnêteté ni ouverture, mais sournoiserie et hypocrisie, où vous devez être rusé et roublard pour vous attirer l'estime des autorités et gratter quelques sous pour le salut du couvent!» [26]. De plus, en rentrant dans la Congrégation, il lui semblait «que tout sentiment de reconnaissance se soit étouffé en lui par la passion religieuse de la folie chrétienne. Il était passé définitivement dans l'autre camp. L'Église catholique est une excellente école de *haine*. *Vos, qui diligitis Dominum, odite malum*⁴⁴, c'est-à-dire: si tu aimes le Seigneur, hais tes ennemis. Combien nous sommes-nous écartés de l'évangile!» conclut-il [28]. Une dernière phrase qui fait mal à entendre: «j'ai dormi les vingt meilleures années de ma vie» [09], c'est-à-dire de 1840 à 1861... son séjour dans la Congrégation. Comment peut-il écrire cela, lui qui a tant prêché de missions populaires et avec grand succès, lui qui était aimé du peuple, surtout des petites gens et qui les aimait aussi. Aurait-il joué la comédie pendant vingt ans? Impossible à soutenir.

Nous préférons oublier ces jugements à l'emporte-pièce et retenir de cet homme son caractère entier, sa profondeur, sa générosité, sa grande culture, son regard étonnamment moderne pour l'époque, le *Don Quichotte* faussement naïf, le *Gil Blas de Santillane* ou le *cosaque en liberté* qui, au fond, le fut si peu, loin d'une patrie qu'il disait parfois haïr pour l'avoir trop aimée.

Malgré son apparent cynisme, il n'a jamais perdu la foi, et, malgré certaines sollicitations, il ne retournera pas à l'Orthodoxie. Il mourra comme humble chapelain d'un grand hôpital de Dublin, où, nous assure-t-on, il remplit toujours fidèlement ses obligations de prêtre, et dernier signe discret donné à notre génération, il fut inhumé avec ses instruments de pénitence que la famille qui l'hébergeait tenait à lui laisser dans la tombe, avec ses autres secrets.

Le cosaque en liberté l'était enfin.

⁴⁴ Psaume 96,10.

VLADIMIR SERGEJEWITCH PETCHERIN

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

en guise d'introduction, lettre à son neveu:

Dublin, 13 octobre 1865

Cher neveu,

Sais-tu bien ce que tu me demandes? Ni plus ni moins de t'envoyer ma biographie en quelques volumes. Esquisser rapidement les faits importants de ma vie ne me paraît pas un tour de force, mais comment te décrire le développement progressif, lent et complexe de ma vie intérieure? Comment démêler l'écheveau ténu et délicat du flux de mes pensées si solidement emmêlées par la logique impitoyable de la vie? Cela équivaut presque à écrire toute une histoire de la philosophie! Cela demande temps et patience. L'an dernier, j'ai com-mencé à mettre par écrit mes souvenirs; mais je me suis arrêté. Pour satisfaire à ton souhait et à celui de tes amis, je t'envoie aujourd'hui deux fragments, comme échantillon. Pour le reste il faudra encore beaucoup de temps et de patience.

[01] 1812. MES PREMIERS SOUVENIRS

Les parents de Petcherin viennent d'habiter au fort Kilia repris aux Turcs. sur le Danube. Son père était premier lieutenant du Régiment d'infanterie de Jaroslav. La lecture de la Passion du Christ restera gravée à jamais dans le cœur de Petcherin. Il lit beaucoup et une fois il reçoit un petit rôle dans une pièce de théâtre. Son père l'instruit, ainsi qu'un officier de marine Zaleski. Des bruits de canonnade sonnent la retraite des Français hors de Russie.

[02] 1815. ODESSA. LES CASERNES

Un jour le médecin militaire Sommer dit à sa mère: «cet enfant sera ou poète ou comédien». En tout cas Petcherin a toujours cru en une force invisible qui l'appellera vers l'Ouest, vers un haut idéal. Évoque déjà tous les postes qu'il sera appelé à remplir dans sa vie, thèmes qu'il développera plus tard. Il souligne que «rien n'est passé dans sa vie sans y laisser une trace». Déjà il ressentait vivement toutes les oppressions, toutes les tyrannies. Lors de funérailles à Odessa, il s'approcha du Duc de Richelieu, général-gouverneur d'Odessa⁴⁵, qui le caressa, et Petcherin de conclure: «je fus béni

⁴⁵ Armand Duc de Richelieu (Paris 1766-Paris 1822), officier français qui servit en

par un légitimiste français!»

[03] L'ÉVEIL

Poésie de 39 vers que Petcherin date d'août 1864. À la gloire de l'Occident, à la fin des tyrannies. Se lèveront finalement trois étoiles: vérité, beauté et bravoure.

L'auteur conclut lui-même: «Ces vers enferment tout un programme. Ce sont les idées et les rêves avec lesquels je quittai la Russie».

[04] DU MONT PINCIO À ROME

Poésie de 24 vers. Lors de sa visite à Rome en 1833, du haut du Pincio, Petcherin médite sur la ville éternelle et sur sa vie.

L'auteur conclut: «Ces vers furent, je crois, imprimé en 1835 ou 1836 dans *L'Observateur Moscovite* dans l'article *Fragments du voyage du Dr Fußgänger*».

[05] SOUHAITS POUR UN MONDE MEILLEUR

(d'après Schiller⁴⁶)

Poème de 24 vers, où l'auteur exprime son désir de partir au loin car vers ces endroits merveilleux, ne peut conduire qu'un chemin merveilleux.

[06] MON ROMAN

L'auteur décrit son précepteur, l'Allemand Wilhelm Kessmann, bonapartiste ardent et révolutionnaire acharné. Il voulait former son élève suivant les idées de Rousseau⁴⁷ dans *L'Émile*. L'auteur en fait un grand éloge alors qu'il méprise un autre précepteur, un pope orthodoxe. Cite ses lectures: Bossuet, Voltaire, Rousseau, ... Évoque le soulèvement de décembre 1825 et tout le climat insurrectionnel de l'époque et se demande quel parti il aurait pris si la révolte avait réussi. Tout jeune il refuse d'avoir près de lui un domestique-esclave auquel il avait droit, l'idée même le révolte.

Il demeure un an en pension dans le Gymnase de Kiew, qui lui déplaît beaucoup et où il trouve l'enseignement superficiel. Il connaît sa première amourette avec la petite Elisabetta Mikhailovna, dite Betty qui, après un baiser fort innocent, lui donna une boucle de ses cheveux et une bague qu'il

Russie. *Nouvelle Biographie Générale* (Copenhague 1963-1969) [désormais: *NBG*] XLII, 239-243.

⁴⁶ Friedrich von Schiller (Marbach 1759-Weimar 1805). *Allgemeine Deutsche Biographie* (Leipzig 1875-1912) [désormais: *ADB*] XXXI, 215-245.

⁴⁷ Jean-Jacques Rousseau (Genève 1712-Ermenonville 1778), philosophe français. *NBG* XLII, 737-766.

garda longtemps. Mais la romance dura fort peu, Kessmann tomba en disgrâce et même se suicida!

Petcherin nous donne un portrait de sa mère, femme admirable que les dames polonaises venaient trouver afin d'obtenir la grâce d'un mari ou d'un fils condamné à mort.

En 1825, il est à Saint-Pétersbourg, où il se nourrit de *La Nouvelle Héloïse* de J. J. Rousseau.

[07] PÈRE ET MÈRE

Petcherin s'adresse directement à son neveu Saffa Fyodosevitch et écrit entre autres que peut-être après sa mort quelqu'un lira ces lignes et dira: «cet homme était digne d'un meilleur sort».

Comme son père est mort (1866), il peut parler plus librement. Il revient sur les souvenirs à Odessa en 1815, lorsqu'il entendait son père battre les esclaves, et sa mère envoyait l'enfant demander grâce pour eux. Sa mère aussi souffrait, car son mari s'intéressait à d'autres femmes.

À douze ans, il songeait déjà à fuguer, vers la France, pays qu'il idéalisait à travers Racine, Fénelon. Et il conclut: «Vous qui lisez ces lignes, pensez qu'elles furent écrites avec le sang de mon cœur».

[08] 1823-1825

Après le suicide du précepteur Kessmann, le père de Petcherin prit son fils en aversion, entre autres parce que celui-ci avait découvert sa liaison avec la femme d'un colonel.

Et notre auteur continue de lire et de rêver, il écrit même une lettre aux Quakers de Philadelphie pour se joindre à eux! Cela montre, écrit-il, que le Russe est comme un poisson qui gigote sur la terre sèche, ne sachant où tourner la tête. Pour tromper son ennui, il passe des heures à contempler un atlas, celui de l'Europe et il rêve de voyages. Grâce à sa mère, il échappe à la carrière militaire, mais un jour son père lui dit, méprisant: «Voilà cinq cents roubles, va à Kharkov et achète un diplôme».

Petcherin se sent comme un bouleau sibérien gémissant de n'être pas né oranger sauvage de Sicile!

Sans trop de logique, il rompt le fil des événements, anticipe et parle déjà de son séjour à Berlin, puis Moscou...

[09] UN ÉPISODE À SAINT-PÉTERSBOURG (1830-1833)

À Saint-Pétersbourg, un curateur invite Petcherin à aider le Baron Ro-

zenkampf⁴⁸ à publier un manuscrit grec du X^{ème} ou XI^{ème} siècle concernant le Droit Canon de Byzance, le Kormčaja Kniga. À la fin du travail le Baron mourut.

Petcherin devint lecteur et sous-bibliothécaire à l'Université de St-Pétersbourg et professeur au Gymnase. Favori du ministre Uvarov⁴⁹.

En février 1833, il part pour Berlin et est confié aux bons soins d'un Piétiste Kranichfeld.

Dans ce chapitre assez touffu, l'auteur dira incidemment: «j'ai dormi les vingt meilleures années de ma vie (1840-1860)» [c'est-à-dire son séjour chez les Rédemptoristes!]

[10] FUITE DE ZURICH

Suite à un différend avec sa logeuse, Petcherin doit quitter Zurich en hâte. Il se rend à Bâle. De là il passe en France à Altkirch. Il vend quelques habits en échange d'un peu d'argent. Puis passe par Giromagny, Belfort, Epinal pour aboutir à Nancy. Il rencontre un homme aimable qui lui dit d'aller à Metz, où l'on cherche un précepteur.

[11] LE VOYAGE VERS METZ ET CE QUI S'EN SUIVIT

Il quitte Nancy, sans un sou en poche et arrive à Pont-à-Mousson. Il frappe à la porte d'une maison et demande, en échange d'un beau pantalon, de pouvoir passer la nuit. Le lendemain il repart avec un vieux pantalon fait de pièces de couleur, comme celui d'arlequin... Arrivé à Metz, il s'adresse à l'abbé Burot qui lui trouve une place de précepteur. Prend pension dans un maison d'ouvriers. Mais la police le découvre et lui enjoint de quitter la ville de Metz.

[12] QUELQUES JOURS AVANT MON SÉJOUR À ZURICH

Petcherin se rend à Grange où vécut Giuseppe Mazzini en exil⁵⁰, plein d'admiration pour ce dernier, il veut visiter la maison qu'il avait occupé.

Chante les louanges de Bellinzona et de Lugano, refuges des révolutionnaires italiens poursuivis par la police. Il y rencontre souvent le maire Luvini⁵¹. Également Giovanni Grilenzoni⁵², Ruggiero⁵³, Ugoni⁵⁴.

⁴⁸ Sur le Baron Rozenkampf ou Розенкамф, cfr note 20.

⁴⁹ S. Uvarov ou Уваров (1786-1855). Ministre de l'Éducation de 1833 à 1849. MMACWHITE, *Towards a Biography*, 117, n. 38.

⁵⁰ Grange ou Grenchen en Suisse, dans le Canton de Soleure. Mazzini s'y réfugia d'avril 1835 à mai 1836. A. SAAGER, *Giuseppe Mazzini*, Zurich 1935, 124-146.

⁵¹ Giacomo Luvini (1795-1862), Président du Grand conseil. *Historisch-biographisches Lexicon der Schweiz*, Neuenburg 1921-1934, [désormais: *HBLSchweiz*] IV, 742.

C'est alors que Grilenzoni l'envoie à Zurich, où il espère trouver un poste.

[13] LE VOYAGE DE METZ À LIÈGE

Petcherin, forcé de quitter Metz, arrive dans la première ville belge du sud: Arlon. Aussitôt il est appréhendé par les gendarmes qui le prennent pour un déserteur. Il comparaît devant le Procureur du Roi qui le fait relâcher. Arrivé à Bastogne, il voulait gagner Bruxelles via Namur. Mais on lui conseille d'aller à Liège et, de là, prendre le train. Ce brusque changement d'itinéraire va également provoquer un brusque tournant dans sa vie. Il arrive à Liège le jour de la Fête-Dieu⁵⁵, grand jour de liesse dans la cité de Ste Julienne de Cornillon. Il loge rue de la Madeleine dans l'auberge à l'enseigne *Au Coq*⁵⁶. Entre dans l'église saint-Denis pour écouter de la belle musique. Plus tard, il y donnera rendez-vous à une jolie petite couturière, ce sera – écrit-il – sa dernière fugue.

⁵² Giovanni Grilenzoni (Reggio Emilia 1796-Lugano 1868), membre de la *Jeune Italie* de Mazzini. *HBLSchweiz* III, 746; *Dizionario biografico degli Italiani*, Roma 1960, [désormais: *DBdI*] LIX, 426-430.

⁵³ Francesco Ruggiero (Napoli 1798-Napoli 1881). *Lessico Universale Italiano*, Roma 1968-1986, [désormais: *LUII*] XIX, 460.

⁵⁴ Filippo Ugoni (Brescia 1794-1877), frère de Camille U. Condamné à mort en 1822 s'enfuit en Suisse, puis en Angleterre. (note MacWhite).

⁵⁵ La Fête-Dieu ou *Corpus Christi* en 1838 tombait le 14 juin.

⁵⁶ MACWHITE, *Towards a Biography*, 125, n. 88 croit savoir que c'était plutôt dans la rue de l'Épée.

[14] LIÈGE

À Liège, Petcherin se rend au collège rencontrer un professeur polonais qui, pour l'aider, lui donne deux francs. On lui offrit une place de palefrenier, qu'il refusa. Il rencontre alors un Irlandais du nom de McNally qui lui conseille d'écrire au Capitaine Fiott. Un autre personnage, un Anglais, Campbell, lui conseille plutôt de s'adresser à Madame Guyot, épouse d'un colonel-ingénieur, femme galante s'il en fût, protectrice des réfugiés polonais. Elle lui propose de donner des leçons d'anglais à ses deux enfants, et même de partir avec eux à Paris. Petcherin refuse car son passeport n'est pas en ordre et au fond, Mme Guyot voulait un précepteur qui ne lui coûtât pas grand chose.

[15] UN APÔTRE DU COMMUNISME ET LA «CONSPIRATION DE BABEUF»⁵⁷

Retour à Zurich. L'auteur y rencontre le Polonais Bernacki, médecin de profession⁵⁸, mais plutôt révolutionnaire d'inspiration communiste, qui expose longuement ses théories fumeuses que Petcherin n'a aucune peine à dégonfler. Bernacki lui conseille de lire l'ouvrage de Philippe Buonarotti *La conspiration de Babeuf*⁵⁹. Ce qu'il fit une fois arrivé à Liège.

Sur la triste condition de l'exilé, il cite la *Divine Comédie* de Dante, *Paradis XVII*, 58-63:

Tu proverai sì come sa di sale
lo pane altrui, e come è duro calle
lo scendere e 'l salir per l'altrui scale.
E quel che più ti graverà le spalle,
sarà la compagnia malvagia e scempia
con la qual tu cadrai in questa valle.

⁵⁷ François-Noël, dit Gracchus Babeuf (St Quentin 1760-Vendôme 1797), révolutionnaire pur et dur. Mourut guillotiné. *DBFr*, IV, 1001-1007.

⁵⁸ MACWHITE, *Towards a Biography*, 124, n. 86 ne situe pas très bien ce personnage, peut-être Baczyński?

⁵⁹ Filippo Buonarotti (Pisa 1761-Paris 1837), révolutionnaire et patriote italien. Auteur de *l'Histoire de la conspiration pour l'Égalité dite de Babeuf* parue en 1828. *DBFr* VII, 673-674; *DBdI* XV, 148-161.

[16] LE CAPITAINE FIOTT⁶⁰ ET SON VALET

Liège, 1838. Notre héros est engagé par le capitaine Edward Fiott pour lui traduire des discours que ce capitaine lisait au grand Orient maçonnique dont il était un membre actif. Pour se distraire, Petcherin ajoutait quelques phrases de son crû pour donner un ton plus révolutionnaire aux discours de son employeur!

Un jour le pasteur de l'Église Réformée vint le trouver pour qu'il traduise *Das Leben Jesu* de David Strauß⁶¹. L'écrivain Fourdrin⁶² lut les premières pages et déclara que c'était fort bon grammaticalement, mais ce n'était pas du français. Ce fut le début d'une amitié entre lui et Fourdrin.

Il rend hommage à Fiott qui fut le premier à l'aider vraiment. Il se sent aussi proche de lui car tous deux sont des Don Quichotte de la Mancha. Fiott avait un domestique, pas très intelligent, que Petcherin avait la mission de dégrossir un peu. Il dut un jour le dissuader d'engager un duel...

C'est à cette époque qu'il s'éprit du système philosophique de Pythagore, il s'abstint de viande et respecta toute forme de vie, même celle d'une mouche. On comprend alors son indignation quand il apprit que le domestique de Fiott avait tué le chat de la maison, coupable d'avoir bu la crème du petit déjeuner.

[17] McNALLY & Co

Toujours à Liège, Petcherin a travaillé un moment avec ce McNally en vendant des boîtes de «cirage anglais de première qualité», fabriqué artisanalement avec Dieu sait quoi. Ils se rendaient chez quelques particuliers, essayant de placer leur produit. Entre-temps il acceptait des petits emplois, comme mettre du vin en bouteilles... Puis un jour McNally partit pour d'autres aventures.

Notre auteur quitta l'auberge du *Coq* et s'installa dans une pièce au-dessus d'un café. Il y donnait des leçons de français à un peintre sicilien.

[18] LE TOURNANT

⁶⁰ J. E. Fiott, vétéran des guerres napoléoniennes, ardent franc-maçon. MACWHITE, *Towards a Biography*, 125.

⁶¹ *Das Leben Jesu kritisch bearbeitet* de David STRAUß (1808-1874), ouvrage paru à Tübingen en 1835-1836. *ADB XXXVI*, 538-548; *Lexicon für Theologie und Kirche*, Herder 1993-2001, [désormais: *LThK*] IX, 1042.

⁶² Jean-Joseph Fourdrin, né à Paris vers 1800, ardent socialiste, fut poursuivi en 1854 à Bruxelles pour l'affaire de la «machine infernale». Il fit six mois de prison, puis fut expulsé. MACWHITE, *Towards a Biography*, 125, n. 89.

Liège encore. Petcherin continue à lire un peu de tout, ainsi Lamennais l'a aidé à tourner le dos à la Russie et à se jeter dans les bras de l'Église républicaine. Il dévore le récit des révolutionnaires italiens en exil dont il admire le courage. Suit une longue digression sur les Français et leurs idées.

Il change de nouveau de domicile, il loge maintenant rue des Prémontrés, chez la vieille et bonne madame Joarisse, une chambre au rez de chaussée, où mourut une religieuse, la sœur de sa logeuse.

L'auteur enchaîne les événements en les numérotant et en concluant chaque fois par une inscription qu'il a vue au quatrième étage d'une maison à Moscou «pain bis et liberté»:

1. Il a tant travaillé pour le capitaine que celui-ci ne pourra jamais le rémunérer complètement.

2. Un riche anglais du nom de Yates veut lui donner un nouveau complet veston. Il refuse car il ne veut avoir qu'un seul bienfaiteur.

3. On lui propose un bon poste de traducteur public. Il refuse car il devrait alors prêter serment, il préfère être un cosaque libre.

4. Un lord anglais lui propose de devenir précepteur de ses enfants. Nouveau refus pour la même raison.

5. Le capitaine devint bibliothécaire de la loge maçonnique et demande à Petcherin de devenir son assistant. Celui-ci refuse encore, tout en se moquant des coutumes franc-maçonnnes.

En un mot, il veut ressembler au sage Diogène, vivant libre dans son tonneau.

Pour conclure ce chapitre il cite l'opinion de Herzen⁶³ sur sa personne tout en la récusant: «Pauvreté, indifférence, solitude ont brisé Petcherin, il était désemparé, sans but, sans frontière, il a échoué dans un couvent de Jésuite». C'est faux, écrit-il, cela aurait pu être ainsi, mais ce ne fut pas le cas. Et de citer Dante:

e lascia dir la gente
sta come torre ferma, che non crolla
giammai la cima per soffiar de' venti. (*Purgat.*, V, 13-15)

⁶³ Alexandre Ivan. Herzen ou Герцен, cfr note 38.

[19] SANS ISSUE !

Lugano, fin décembre 1836. Petcherin quitte la ville pour se rendre à Zurich via le Saint-Gothard où il souffre beaucoup du froid. Durant le voyage il fait la connaissance du républicain Bandelier – en fait ex-pasteur du Canton de Valais⁶⁴ – qui connaissait bien Mazzini. Il demeure trois mois à la Pension Arter, à Zurich. Un jour, il reçoit un chèque de 500 fr. qui le tire provisoirement d’embarras.

Il désire se rendre à Paris et Grilenzoni lui remet une recommandation pour la Princesse Cristina de Belgioioso⁶⁵.

Pour pouvoir donner cours de langues, il doit passer un examen devant le professeur Orelli⁶⁶ qui lui demande de traduire une page de Platon, épreuve qu’il réussit naturellement.

[20] FOURDRIN. LECOINTE. POTOCKI

Liège, 1838-1839. Petcherin dépeint son ami Auguste Fourdrin, obscur littérateur, bien entendu républicain, qui à ses heures s’occupait de physiologie et d’anatomie. Il avait un frère sculpteur qui, un jour, s’amusa à modeler une caricature de Mgr Corneille van Bommel, évêque de Liège⁶⁷.

Digression sur le cours de l’Histoire, les révolutions, le communisme.

Portrait d’un autre compère, Lecointe, étudiant en médecine, également républicain, anti-catholique. Tandis que Fourdrin et Lecointe défendaient leur point de vue matérialiste, Petcherin défendait le mysticisme, pour le plaisir de contredire ou par tendance naturelle? Lui-même ne le sait pas.

Potocki était un Polonais vivant à Liège aux frais de l’État dont il recevait un franc par jour. Il délirait sur sa Pologne natale qui, selon lui, était un pays d’innocence patriarcale, de pureté morale, une Arcadie bénie.

Enfin Petcherin cite Ogarev qui dans son ouvrage LITTÉRATURE RUSSE

⁶⁴ Jean-Baptiste Bandelier, ex-pasteur. Politiquement actif dans le Valais. Ministre de «L’Église chrétienne française», avec Châtel. A participé à l’expédition de Mazzini en Savoie. MACWHITE, *Towards a Biography*, 124; *DThC* II, 2348.

⁶⁵ Cristina Barbiano di Belgioioso-Este (née Trivulzio) (Milano 1808-ib. 1871). Patriote italienne. *LUIt.* II, 648; *Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse*, Paris 1982-1985, [désormais: *GDEL*] II, 1141.

⁶⁶ Johann Kaspar Orelli (Zurich 1787-ib. 1849), Professeur à l’Université de Zurich. A édité les œuvres de Lavater, Campanella, Horace, Platon, etc. *ADB* XXIV, 411-416; *HBLSchweiz* V, 353.

⁶⁷ Le Hollandais Cornelis van Bommel (Leyden 1790-Liège 1852), évêque de Liège de 1829 à 1852. *Nieuw Nederlandsch Biografisch Woordenboek*, Leiden 1911-1927, [désormais: *NNBW*] I, 398-400; R. RITZLER – P. SEFRIN, *Hierarchia Catholica medii et recentioris aevi*, Patavi 1968, VII, 235; *SHCSR* 40 (1992) 273, n. 65.

SECRETE⁶⁸ le présente comme un auteur perdu pour la science et pour la vie, habillé en Jésuite [sic], défendant une cause morte, ennemie de toute liberté sociale et de tout bon sens. Va-t-il se lever d'entre les morts alors qu'une nouvelle ère s'ouvre pour la Russie?

[21] LA LÉGENDE DU MOINE ET DU DÉMON

En exergue, une phrase de Madame de Maintenon: «Tout se sait».

Petcherin invente une étrange histoire d'un missionnaire célèbre qui, descendu d'un train, demande à un cocher de le conduire dans une maison fort particulière...

Le lendemain ce même missionnaire prêcha devant une église comble, avertie du talent de ce prédicateur exceptionnel. Et le sujet en était les péchés de la chair et leurs terribles conséquences.

[N.B.: plus loin, dans les Mémoires à la section [25] l'auteur cite le nom du missionnaire: Bernard Hafkenscheid. Cette histoire-légende est-elle vraie, ou est-ce pure calomnie de la part de Petcherin, nul ne sait.]⁶⁹

[22] GEORGE SAND. (JULES) MICHELET.

RELIGION SAINT-SIMONIENNE

L'auteur nous apprend que George Sand⁷⁰ a eu une influence décisive sur son passage au catholicisme, surtout par son roman *Spiridion*⁷¹.

Va également l'influencer le *Luther* de Jules Michelet⁷², ce qui le pousse à relire la Bible, mais en Hébreu. Lui qui n'a jamais étudié cette langue, s'arme d'une grammaire et d'un dictionnaire et commence à lire les Écritures.

Puis il passe aux trois tomes de *Religion de Saint-Simon*⁷³, qui l'invite

⁶⁸ Ouvrage publié à Londres en 1861. Eóin MACWHITE, *Towards a Biography*, 120 et 129.

⁶⁹ Il semble que la fin de cet épisode scabreux n'ait pas été publiée par Kamenev. MACWHITE, *Towards a Biography*, 151, n. 227.

⁷⁰ George Sand (Paris 1804-Nohant/Indre 1876), femme de lettres française. NBG XLIII, 274-278.

⁷¹ *Spiridion* fut publié en 1838, l'année de la *conversion* de Petcherin. L'historien Daniel-Rops souligne qu'on oublie trop aujourd'hui l'influence de George Sand. En effet, c'est en lisant au séminaire son roman *Spiridion* dont le héros, le moine Alexis, est inspiré de Félicité Lamennais (1782-1854) que Ernest Renan (1823-1892) rencontra l'esprit du siècle. Aussi ce dernier envoya-t-il à G. Sand le premier exemplaire de sa *Vie de Jésus* publiée en 1863. Cfr *L'Église des Révolutions* ch. VI, 603, n. 21.

⁷² Jules Michelet (Paris 1798-Hyères 1874), historien français. NBG XXXV, 419-421; GDEL VII, 6917.

⁷³ Claude Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon (Paris 1760-Paris 1825), philo-

à lire *Les Soirées de Saint-Pétersbourg* de Joseph de Maistre. Mais il considère ce dernier comme un ennemi juré de la liberté, un défenseur du plus extrême despotisme, conduit d'en haut par un pape infaillible. Tout cela dans un style pesant et ampoulé.

En 1844, Petcherin, à l'occasion d'une visite chez la fameuse Madame Swetchine⁷⁴ qui tenait un célèbre salon à Paris, eut la maladresse de critiquer le grand prédicateur du moment Henri Lacordaire⁷⁵, protégé de cette dame. Et de conclure placidement «qu'il n'a pas de chance avec les dames de l'aristocratie». Comme prédicateur, il n'apprécie que St Jean Chrysostome, cfr [31].

[23] PEUR DE LA RUSSIE. LE ROMAN DE LA VIE

Petcherin avoue qu'il a quitté la Russie par peur, peur du Tsar Nicolas, peur de devenir un fonctionnaire russe soumis, ou... d'être envoyé en Sibérie.

Déjà en 1840 à Liège, il fut interpellé par la police qui voulait savoir ce qu'il faisait et de quoi il vivait. Après la deuxième visite de son ami à Wittem en 1844, l'ambassadeur russe à La Haye envoya une lettre au Supérieur qui répondit sèchement. Petcherin n'a pas vu ces documents, mais il croit savoir qu'il fut envoyé précipitamment en Angleterre fin décembre 1844 pour échapper à ces tracasseries. Et il écrit: «j'en suis fort reconnaissant aux Rédemptoristes, il m'ont rendu par là un énorme bienfait».

[*La suite intéresse directement l'histoire de la Congrégation, aussi nous la traduirons intégralement:*]

Mes premiers contacts avec le gouvernement russe datent déjà de 1846 en Angleterre, donc juste dix ans après mon départ de Russie. C'était à Falmouth dans le Comté des Cornouailles, connu pour ses mines de cuivre et de plomb. La ville de cinq mille habitants s'étale comme un croissant de lune dans la baie de Falmouth, à la pointe sud-ouest de l'Angleterre, non loin de ce qu'on appelle *Land's End* (Finistère). De l'autre côté de la ville, se

sophe et économiste. *NBG* XLIII, 117-127; *GDEL* IX, 9265-9266.

⁷⁴ Sophie Swetchine (Moscou 1782-Paris 1857). *Etvdes* 191 (1927) 188-196; 321-332; *Dictionnaire de Spiritualité*, Paris 1934-1995, [désormais: *DSp*] V, 976-977 et XIV, 1359-1361; *Enciclopedia Cattolica*, Vaticano 1949-1954, [désormais: *Encicl.Catt*] XI, 1665; *Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain*, Paris 1934-1995, [désormais: *Catholicisme*] XIV, 625-627. Tante par alliance du P. Ivan Gagarin S.J. MACWHITE, *Towards a Biography*, 130, n. 114.

⁷⁵ Henri Lacordaire O.P. (Recey/Ource en Bourgogne 1802-Sorèze en Midi-Pyrénées 1861), célèbre prédicateur français. *Catholicisme* VI, 1568-1572.

dressait une petite maison avec une chapelle, *the Catholic Chapel*, tout au bord de la mer. Parfois on s'asseyait à la fenêtre, et juste en dessous se balançait un bateau à voile blanche, tellement proche qu'il semblait qu'on pût le toucher.

Ce n'était qu'un poste de mission. Nous étions trois: le Belge, le Père de Buggenoms⁷⁶ comme supérieur, moi et un Frère laïc, le Frère Félicien⁷⁷. Tous les murs de notre demeure étaient recouverts de lierre, il y avait aussi un puits avec sa roue et une chaîne de fer. Devant la maison, un petit jardin avec des fleurs. Un peu plus haut sur la même terrasse vivait notre bienfaitrice, Mrs Edgar⁷⁸, écossaise convertie au Catholicisme, veuve avec deux filles en âge de se marier. Elle était venue exprès habiter à Falmouth pour confesser la foi catholique. C'était une famille d'intellectuelles. Madame Edgar écrivait des articles et traduisait pour le *Catholic Magazine*, la plus jeune des filles, Caroline, écrivait un roman (je ne sais plus quoi) et la plus âgée... mais d'elle nous parlerons plus tard. Les deux demoiselles étaient de bonnes musiciennes, elles jouaient et chantaient dans notre église. Je faisais de fréquentes excursions avec ces dames.

Un jour il arriva que j'étais seul dans le cabriolet avec la cadette. Une autre calèche nous précédait. N'oubliez pas que j'avais alors trente-huit ans. Caroline était une jolie fille de vingt-et-un ans, aux boucles brunes et aux yeux bleus. Nous admirions ensemble le magnifique panorama. La mer scintillante, les collines, les vallées, les bois et les champs – tout regorgeait d'une lumière rayonnante d'un beau jour d'été. «Comme ce paysage me semble connu!» dis-je. «C'est comme si je l'avais déjà vu il y a longtemps, en rêve ou en réalité, je ne sais plus, mais tout cela m'est bien connu: les chênes et les ormes entourés de lierre, tordus par le vent maritime, ces jolies maisonnettes avec leurs haies et leurs parterres de roses, et même les vaches rousses – tout cela je l'ai déjà vu quelque part». Et j'ai presque failli ajouter: également la charmante fille anglaise assise à mes côtés. «Mais oui, vous le

⁷⁶ Louis (de) Buggenoms (Liège 1816-Bruxelles 1882), profès à St-Trond en septembre 1838 [*ChPCprB* I, 269] et prêtre à Luxembourg en mai 1843 [*ChPCprB* II, 79]. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 261. Part pour Falmouth en juin 1843 [*ChPCprB* II, 86 et 97].

⁷⁷ Le Frère belge Félicien Dubucquoy (Dottignies 1816-Limerick 1897) prend l'habit à Wittem le 18 décembre 1838 [*ChPCprB* I, 270], profès à Tournai le 1^{er} août 1841 [*ChPCprB* I, 385]. Part avec Buggenoms et Lempfridt en juin 1843 pour Falmouth [*ChPCprB* II, 83 et 97]; pour Clapham en août 1848 [*ChPCprB* III, 45]; et en mars 1853, pour Bishop Eton, [*ChPCprB* IV, 136-137]. *Catalogus Fratrum*, XIV, n° 100.

⁷⁸ Mrs Anna Barbara Hamilton, épouse Edgar von Keithock, (1796-Aachen 1866). Se convertit au Catholicisme à Rome en 1841. Résida à Falmouth de juin 1843? à décembre 1845. Repartit pour Aachen en 1849. Karl MOELLER, *Leben und Briefe von J. Th. Laurent*, Trier 1889, III, 35-40. *Annals of Sisters of Notre-Dame de Namur* (Arch. Liverpool), *passim*.

savez, j'ai vu tout cela dans les romans de Sterne, Goldsmith, Walter Scott⁷⁹, sur des gravures anglaises... Depuis mon enfance j'ai aimé l'Angleterre. Au cœur des steppes russes, durant les longues soirées d'hiver, je rêvais penché sur une carte d'Angleterre, je suivais toutes les courbes de ses côtes, je contemplais avec attention ces différentes couleurs délimitant les Comtés, les villes, les rivières, les baies, et mon cœur se sentait attiré vers ces étendues inconnues... Et à présent mon rêve se réalise: ce dont je rêvais, je le vois devant moi!»

«Ainsi vous aimez l'Angleterre?», me demanda-t-elle en souriant.

«J'en suis fou!», dis-je avec un enthousiasme juvénile. «Tout est beau ici, l'air, la terre, les gens – surtout les *gens*», ajoutai-je en la regardant.

«Cela doit être agréable pour vous de voir votre idéal devenir réalité», dit-elle.

Nous allâmes visiter une grande maison que nous pensions louer. Elle avait un grand salon aux sombres parois de chêne et d'énormes miroirs. Caroline se planta devant un miroir, ôta sa voilette verte, se contempla, sourit avec une sorte de coquetterie innocente et se tourna vers moi comme pour demander: «N'est-ce pas que je suis jolie?» Cette petite excursion nous rapprocha grandement. Nous prîmes congé d'une chaude poignée de mains plus qu'ordinaire. Mais cette romance n'eut pas de suite. Nous avions un ange gardien armé d'un glaive de feu, c'est-à-dire notre conception du devoir sacré, aussi ces rêves roses s'évaporèrent et disparurent après la prière du soir.

Chaque jour, Madame Edgar sortait à cheval, mais une de ces sorties se termina fort mal. Elle était partie en calèche avec sa fille cadette. Quelque part en chemin, les chevaux eurent peur, prirent le mors aux dents, la calèche se renversa et Madame Edgar se cassa la jambe, et son petit chien chéri fut tué sur le coup. On la ramena à la maison en proie à de vives douleurs. Le docteur Butcher fut mandé. Il n'y avait rien d'alarmant mais la guérison dura longtemps, et Madame boita le reste de sa vie. Nous établîmes une heure de lecture régulière à son chevet, en partie pour la distraire, en partie à mon profit, pour corriger ma prononciation anglaise. Cette séance de lecture devint intéressante lorsque la fille aînée entra en scène...

Anne (Hamilton) Edgar avait environ vingt-cinq ans. Ce n'était pas une beauté, mais elle avait un visage très agréable, une silhouette élancée. Elle aimait beaucoup monter à cheval: je la vois encore rentrer dans la salle de séjour, un fouet à la main. Elle avait commencé d'écrire un roman, intitu-

⁷⁹ Laurence Sterne (Clonmel en Irlande 1713-London 1768); Oliver Goldsmith (Kilkenny, Irl. 1730-London 1774) et Walter Scott (Edinburgh 1771-Abbotsford 1832). *The new Encyclopaedia Britannica*, 1984, [désormais: *New Enc. Brit.*] IX, 562; IV, 613 et VIII, 994.

lé *John Bull and the Papists*, basé sur le problème religieux qui à ce moment était au centre de l'intérêt général. Chaque jour, elle nous lisait, ou plutôt, elle *me* lisait, en tant que critique, quelques pages. Certains passages pathétiques étaient écrits d'une façon tellement magistrale que je ne pouvais retenir mes larmes. Ces larmes involontaires flattaient énormément son amour-propre d'écrivain. Cela sembla piquer la mère. Elle voulut, elle aussi, lire son œuvre – simplement une traduction du français, l'une ou l'autre nouvelle. Mais les premières pages – comme je le fis remarquer – étaient très sèches, que de la phraséologie française, davantage de mots que d'action. En silence elle roula les feuilles et les plaça sous l'oreiller; on n'en parla plus jamais. Sans doute une Française en aurait été fort offensée, mais en Angleterre on a une toute autre éducation. Madame Edgar prit la chose fort bien et généreusement s'avoua vaincue par sa fille si douée. Finalement nous terminâmes notre roman, il fut imprimé et nous eûmes le plaisir de lire des recensions louangeuses dans différentes feuilles.

Un jeune homme, fort prometteur, un avocat de la localité toute proche de Helston (à dix miles de Falmouth) la rencontra un jour dans une soirée, tomba amoureux d'elle et embrassa la foi catholique – en partie par conviction, en partie par amour pour elle. Je devins ce qu'on appelle dans les tragédies classiques le *confident*, au courant de tous les secrets de leur amour réciproque. Il n'y avait pas le moindre empêchement: ils étaient sur le même pied quant à l'âge, la fortune et la position sociale. Et ainsi – pour faire court – il me revint de les unir par le mariage. C'était par un beau matin du mois de mai – mai dans la nature et dans la vie. Notre chapelle était ornée de guirlandes et de fleurs odoriférantes, tendue de draps bleu pâle et rose, comme il convenait pour une si grande fête: *des Lebens schönste Feier*, comme dit Schiller. Madame Edgar était une personne en vue dans la ville et une grande foule vint admirer ce spectacle jamais vu: un grand mariage catholique. À l'avant, tout près de l'autel, en tenue digne, un porte-document à la main, se tenait le *Registrar* officiel qui, suivant la loi anglaise, est tenu par sa présence, de confirmer la légalité du mariage. J'adressai une petite monition et un mot de bienvenue au jeune couple – presque les larmes aux yeux, et ce n'était pas étonnant: j'étais le médiateur le plus intime dans ce roman familial, et maintenant que tout se terminait si heureusement, je participais à l'ivresse d'un amour couronné de succès. Après la cérémonie nous allâmes tous au restaurant, où un riche banquet attendait famille et connaissances. Tout de suite après le repas, sans perdre une minute, les jeunes mariés disparurent aux yeux du *profanum vulgum*, la foule non initiée au mystère de l'amour, suivant la belle coutume anglaise, et se hâtèrent de se rendre en diligence de poste quelque part en Écosse pour y passer leur lune de miel.

C'est dans ce cadre idyllique, cette vie paisible, ce cadre heureux fait de religion, de poésie et d'amour, qu'un beau jour du mois de juin 1846, on frappa à la porte de notre maison, sur le devant, là où poussaient roses et chèvrefeuille. Le Frère étant occupé à la cuisine, je me précipitai à la porte. Un domestique m'annonça: «Le consul russe est arrivé de Londres et désire parler à Monsieur Petcherin, êtes-vous disposé à le recevoir?» J'eus un choc, je pris peur, et non sans raison.

Quelques jours auparavant j'avais reçu une lettre de Gagarin⁸⁰ où il me signalait que le consul russe à Marseille l'avait menacé de l'arrêter à la première occasion et le ramener en Russie sur un bateau de guerre. Gagarin me demandait d'être extrêmement prudent, et si un navire russe accostait chez nous, de ne pas y monter, même si j'avais eu l'envie naturelle de visiter des compatriotes.

Je répondais brusquement: «Qu'ai-je à faire avec le consul russe? Je ne le connais pas et je n'ai aucune relation avec le Gouvernement russe». Puis je réfléchis et j'ajoutai: «Attendez un moment, je vais demander la permission». Je montai rapidement à l'étage où se trouvait le Supérieur qui me dit que, naturellement, nous devions recevoir le consul. Une demi-heure plus tard celui-ci arrivait. Le Supérieur et moi-même nous descendîmes au parler.

Monsieur Krehmer, consul général russe à Londres, s'inclina et nous salua avec toutes les petites manières d'un fonctionnaire des Affaires Étrangères et nous regarda un peu confus, ne sachant qui de nous deux était Petcherin. Je le sortis d'embarras et aussitôt il exprima le souhait de me parler entre quatre yeux. Le Supérieur quitta la pièce. «Maintenant, nous pouvons parler russe», dit Krehmer. «Non, non!», dis-je, «j'ai complètement perdu l'habitude de parler le russe». «Bon», dit-il en haussant les épaules, «alors je vous dis en français que j'ai une mission pour vous de la part du Gouvernement russe. On me prie de vous interroger sur vos plans: avez-vous l'intention de retourner en Russie?» Je répondis avec vivacité: «*Monsieur! Comment pouvez-vous me poser cette question voyant l'habit que je porte?*» «*De grâce*», dit-il avec un regard suppliant, «*de grâce, calmez-vous: je le demande dans l'intérêt de ceux même avec qui vous sympathisez*»⁸¹.

Je lui demandai à quelle religion il appartenait, la religion orthodoxe ou une autre. «Chrétien protestant», répondit-il, les yeux modestement baissés. Il me déclara que toutes les informations sur mon compte que détenait le consulat m'étaient très favorables. Finalement, voyant qu'il n'obtiendrait

⁸⁰ Sur le Prince Ivan Serg. Gagarin ou Гагарин, cfr note 37.

⁸¹ En français dans l'édition Kamenev, 120.

rien de moi, il s'inclina très poliment et ajouta en partant: «*Il me sera toujours agréable de rencontrer un compatriote, quel que habit qu'il porte*»⁸².

Nous le laissâmes partir avec toutes les bénédictions possibles, mais derrière son dos, nous fîmes un grand signe de croix, ce qui, traduit en russe, veut dire: «Fiche le camp, et vite!». Krehmer est depuis longtemps décédé, mais je veux ici témoigner avec plaisir de son attitude polie et amicale envers moi. Un peu plus tard, le même messenger frappa à notre porte et me demanda de me rendre auprès du consul russe à Falmouth, le révérend Quaker Alfred Fox. «*Friend!*» me dit-il lorsque j'arrivai. «Je dois vous communiquer une chose très fâcheuse: j'ai reçu ce papier de l'ambassade russe, vous devez le lire et signer comme quoi vous en avez pris connaissance». Je le parcourus rapidement, c'était une déclaration officielle qui m'ôtait la citoyenneté russe à cause de mon passage au Catholicisme. Je le signai très calmement et rendis le papier, sans même en faire une copie. Cela surprit grandement Monsieur Fox qui raconta plus tard partout dans la ville ma parfaite indifférence en recevant ce document. «Mais oui, Monsieur Krehmer m'avait déjà dit auparavant que cet homme était bien décidé. *He has counted the cost*»⁸³.

Lorsqu'on pense à ce qui se passait à ce moment-là en Russie, comment notre *Tsar-Saul* se démenait plus que jamais sans qu'un David ne fut présent pour lui jouer de la harpe et pour calmer son humeur excitée par le démon⁸⁴, quand on pense à cela, on doit remercier la Providence de m'avoir protégé de ces tempêtes, dans le paisible Falmouth. Mais je dois rire lorsque je repense à ce que je faisais en mai 1848, alors que toute l'Europe était en ébullition après la révolution de février⁸⁵, et chez nous à Moscou, quand les slavophiles et les occidentaux se débattaient en vain jour et nuit – qu'est-ce que je faisais alors?

J'étais allongé tranquillement sur l'herbe verte, le long de la côte; près de moi broutait un troupeau de moutons – j'étais un Don Quichotte, métamorphosé en petit pâtre d'Arcadie. C'était dans le trou le plus perdu qui soit, dans le hameau pittoresque de Lanherne. Il y avait là une vieille ferme du temps de la reine Elisabeth, qui avait appartenu à la famille Arundel et qui à présent était transformée en couvent de Carmélites⁸⁶. J'étais invité là

⁸² *Ibidem*.

⁸³ «*Il a calculé les risques*».

⁸⁴ Nicolas I (Tsarkoie Selo 1796-St Pétersbourg 1855), règne de 1825 à 1855.

⁸⁵ Les journées de février 1848 à Paris qui renversèrent le roi Louis-Philippe.

⁸⁶ Les Arundel occupaient Lanherne depuis le XIII^{ème} siècle. Ce Carmel fondé par des dames Anglaises à Anvers (Belgique) en 1619, fut transféré en Cornouailles en 1794. Cfr *Lanherne St Mawgan, discalced Carmelite Convent, the oldest Carmel in England* (Brochure

pour une ou deux semaines pour remplacer l'aumônier pendant son absence⁸⁷. Rien ne troublait le silence du monastère – un silence de tombe – rien, sinon le chant monotone des moniales, leur mélodie ne comprenait que deux notes, chantées par des voix nasillardes. Devant la maison s'élançaient quantité d'ormes séculaires d'où se balançaient d'énormes nids de corneilles. Il y avait là toute une république bruyante de corneilles qui débattaient sans discontinuer. Elles s'interrompaient les unes les autres comme à l'Assemblée Nationale française. Parfois cependant, elles croassaient de concert: *très bien, très bien!*⁸⁸ Mais la personne la plus intéressante du monastère était une vieille jument, toute cassée, qui jadis avait servi de monture à un ancien curé. Elle était maintenant en pension et tellement placide que, sans encouragement de ma part, elle venait à ma fenêtre et sans façons, poussait la tête à l'intérieur pour happer de ma main un morceau de sucre dont elle raffolait. Cela peut vous paraître fort enfantin, mais ce furent les années de lune de miel avec la vie religieuse. Je n'avais pas encore mordu le noyau amer de la vie conventuelle et du catholicisme, et je n'avais pas encore dit avec le héros de *Spiridion*: *Gustavi paululum mellis, et ecce nunc morior*⁸⁹.

Aussi longtemps que Nicolas régnait, il ne m'était jamais venu en tête de penser à la Russie. À quoi devrais-je penser? On ne peut d'ailleurs pas penser sans objet. Où il n'y a rien, il n'y a rien. Un jour, un soldat m'apporta de Crimée deux pages des journaux de Saint-Pétersbourg. À part des ordonnances impériales concernant le corps des fonctionnaires, il y avait aussi une description douceuse – à la Boulgarin⁹⁰ – de l'un ou l'autre bal. C'est tout ce que je pus savoir de la Russie! Mais à peine Alexandre II⁹¹ fut-il monté sur le trône que souffla de la tombe muette qu'était devenue la Russie un petit vent matinal, il se passa une vraie résurrection. *Pourquoi cherchez-vous un vivant parmi les morts?*⁹² Le peuple russe est ressuscité! Oui! il est vrai-

anonyme, s.d.) 5, 15-17.

⁸⁷ Probablement le P. Francis Weld (Weymouth 1819), prêtre en 1842 et profès à St-Trond en septembre 1849, *ChPCprB* III, 169. Dispensé à Clapham en février 1853, *ChPCprB* III, 6 et IV, 136; *Catalogus Patrum*, XIII, n° 564. Neveu du cardinal Weld. Il fut aumônier des Carmélites de Lanherne: cfr lettre de ce Carmel au Provincial belge Heilig du 13 octobre 1848, AGHR 30060001,84842a.

⁸⁸ En français dans l'édition Kamenev, 121.

⁸⁹ Du *Spiridion* de George Sand, publié en 1838. Voir note 70.

⁹⁰ Thaddée Ben. Boulgarin ou Булгарин (Peryshev 1789-Karlov 1859), journaliste et romancier russe. Editeur de la revue *Ekonom*. Cfr *Russkij Biografičeskij Slovar* (St-Pétersbourg, 1908) III, 476-479.

⁹¹ Alexandre II (Moscou 1818-St-Pétersbourg 1881), fils de Nicolas Ier. Règne de 1855 à 1881. Abolit le servage en février 1861. *GDEL* I, 276.

⁹² Luc 24, 5.

ment ressuscité! Étreignons-nous, embrassons-nous donc et saluons-nous mutuellement avec un œuf joliment décoré!⁹³

[24] DÉSERT ET LIBERTÉ

Dans ce chapitre, Petcherin égrène à nouveau ses souvenirs, et divise l'ensemble en cinq tableaux.

1^{er} tableau. 1817 à Kobylitsa, prov. Tchernigov, district de Kozelets. Dans le salon, autour d'une table, la grand-mère, la mère et la tante écoutent le petit Vladimir leur faire la lecture. Dans une autre pièce une douzaine de servantes en train de filer et de tisser. Que lit-il? St Jean Chrysostome, le martyr de Ste Barbe, St Nicolas le Thaumaturge, Siméon le Stylite, Marie l'égyptienne,...

2^{ème} tableau. Mai 1818. Il suit une colonne militaire, avec son père. Rien à voir, sinon le ciel bleu et la terre verte. C'est alors qu'il lit Lord Byron⁹⁴ et partage son amour pour l'océan que Petcherin n'a jamais vu. Parfois il s'agenouille devant le soleil couchant et s'écrie: "Emmène-moi avec toi là-bas, là-bas, vers l'Ouest!" Il n'a jamais pu s'habituer à une vie sédentaire.

3^{ème} tableau. Zurich, septembre 1833. Petcherin admire la chaîne des Alpes avec son ami Redkin⁹⁵. Devant la nature grandiose, il rêve à nouveau de désert et de liberté. Il envie le grand navigateur Alexandre Humboldt⁹⁶.

4^{ème} tableau. À Liège, dans le bureau du Capitaine Fiott. L'auteur, entre deux documents, lit en secret le roman de George Sand *Spiridion*. Tout à coup il songe à aller s'enfermer dans la Grande Chartreuse⁹⁷ près de Grenoble et, si nécessaire, passer au Catholicisme, mais il n'a pas d'argent et n'a plus envie d'errer sur les routes à pied. Il fait remarquer l'ordre de ses pensées: d'abord recherche du désert, ensuite peut-être le Catholicisme. Il se ressaisit et décide de trouver le désert un peu plus tard.

5^{ème} et dernier tableau. [traduction intégrale]

⁹³ On sait que dans l'Orient chrétien, à Pâques, on décore les œufs et chacun avec un œuf à la main essaie de briser la pointe de l'œuf que tient son voisin.

⁹⁴ George Gordon, Lord Byron (London 1788-Missolonghi/Grèce 1824). Poète anglais. *New Enc. Brit.* II, 416.

⁹⁵ Petr Grig. Redkin ou Редькин (1808-1891), professeur d'Histoire, de Philosophie et de Droit à Moscou (1835-1848) et à St-Petersbourg, du cercle de Herzen. B. EMELJANOVA-V. KULIKOVA, *Russkije Mysliteli vtoroj poloviny XIX-načala XX veka*, (=Les intellectuels russes de la seconde moitié du XIXème et début du XXème siècle), Ekaterinburg 1996, 267.

⁹⁶ Alexandre Humboldt (Berlin 1769-Berlin 1859), géographe et explorateur allemand. *ADB XIII*, 358-383. *Neue deutsche Biographie*, Berlin 1953- [désormais: *NDB*] X, 33-43.

⁹⁷ La Grande Chartreuse près de Grenoble fut fondée par St Bruno en 1084. *DThC II*, 2274-2318; *DHGE XXI*, 1088-1107. Petcherin ira en effet là-bas en 1861, mais fort peu de temps, il en partira fort déçu, cfr section [24].

En 1861, je quittai les Rédemptoristes. Ils me donnèrent mille francs pour le voyage. «Dieu soit loué, maintenant tu es un cosaque libre!», dis-je en moi-même. «Allons voir le rêve de ma jeunesse». Je me rendis directement à Paris; j'y restai un ou deux jours, puis via Lyon je gagnai la *Grande Chartreuse*. La nature restait la même: extraordinairement sauvage et grandiose. Mais tout le reste était changé. Autrefois, la Grande Chartreuse était accessible grâce à un petit sentier longeant un ruisseau tumultueux qu'on ne pouvait suivre qu'à pied ou à cheval. Maintenant il y a une large allée, allée royale où vont et viennent les voitures. Au lieu de rencontrer de pieux pèlerins s'en allant prier au sanctuaire, à présent on voit toute une caravane de charrettes chargées de malles carrées.

«Qu'est-ce cela?», demandai-je. «Je vais vous dire ce que c'est», me dit la dame assise à mes côtés dans la diligence. «Les saints Pères Chartreux ont trouvé dans les montagnes des herbes médicinales dont ils faisaient d'abord un élixir, mais maintenant l'esprit de commerce s'est emparé d'eux, et de cet élixir ils produisent une excellente liqueur qui est en vente dans toutes les tavernes et cafés sous le nom de *chartreuse*. Cette industrie leur rapporte annuellement un million de francs de bénéfice net. Pauvres Chartreux! Tous ces chariots sont remplis de bouteilles de *chartreuse* pour la vente. Un négociant en vin à essayé de lancer sur le marché une imitation de *chartreuse*, mais les moines l'ont assigné en justice, ils ont gagné le procès et il fut obligé de mettre sur ses bouteilles la mention *imitation de la chartreuse*».

«Il semble bien», dis-je, «que les révérends Chartreux savent allier la ruse du serpent à l'innocence de la colombe»⁹⁸.

La Chartreuse n'a rien de remarquable au point de vue architectural. Elle consiste en un groupe désordonné, informe de bâtiments qui ressemble à une grande cour de ferme entourée de granges et d'aires de battage. J'y ai rencontré un tas de gens qui étaient venus là par pure curiosité, sans le moindre respect pour le sanctuaire. Partout, bruit et tapage. De réfectoire, il n'en était pas question, il y avait seulement quelques restaurants de prix différents suivant les possibilités des visiteurs. Fatigué par le voyage, je passai directement à table. Je reçus d'abord un petit verre de la fameuse *chartreuse*. Autour de la table virevoltait un gros moine qui amusait les hôtes par ses plaisanteries et ses bons mots; parfois il levait les yeux aux ciel et soupirait *Nous, pauvres Chartreux!*⁹⁹ Jamais ailleurs qu'en France je n'ai vu une hy-

⁹⁸ Matthieu 10, 16.

⁹⁹ En français dans l'édition Kamenev, 128.

pocrisie si brutalement transparente; chez les Allemands elle est au moins masquée et adoucie par la cordialité propre à ce peuple.

Après avoir contemplé les environs qui vraiment sont impressionnants par la beauté de la nature sauvage et où tout est merveilleux *sauf l'homme*, je me hâtais de retourner à Paris. Je m'éloignai de la Chartreuse comme le renard de la Fontaine, la queue entre les jambes, *jurant quoiqu'un peu tard qu'on ne m'y prendrait plus*¹⁰⁰.

Fin du cinquième et dernier tableau. Le rideau tombe sous de bruyants applaudissements. Quelques personnes sifflent.

[25] LIÈGE (1838-1840)

«J'ai fait mon pacte définitif avec le diable, et le diable c'est la pensée» (D'une lettre au Comte Stroganof¹⁰¹)

Je n'ai habité que deux ans à Liège, mais ces deux années ont concentré des siècles entiers de pensée. J'arrivai à Liège avec une provision d'idées empruntées à Bernacki¹⁰²; puis je fus gagné au communisme de Babeuf¹⁰³, à la religion de Saint-Simon¹⁰⁴, au système de Fourier¹⁰⁵, et à bien d'autres choses encore. Je suis un vagabond né. Pour penser, je dois être absolument en mouvement. Je suis convaincu que la pensée n'est rien d'autre que de l'électricité, ou de la chaleur ou quelque chose de semblable, et la chaleur suppose le mouvement (voir Tyndall¹⁰⁶). J'étais au plein sens du mot un péripatéticien, c'est-à-dire un philosophe ambulancier.

Mon travail chez le capitaine Fiott prenait deux heures, tout au plus trois, après cela, j'étais libre comme un oiseau et je pouvais aller où je voulais. Ainsi j'errais des heures durant, le long des belles rives de la Meuse, sur le quai de la Sauvenière, ou hors ville, là où l'on construisait le nouveau chemin de fer, à travers champs et prairies, par monts et vaux, bois et forêts. Je déambulais, déambulais..., et entre-temps mon cerveau travaillait, travaillait. En imagination, je construi-

¹⁰⁰ *Ibidem*.

¹⁰¹ Le Comte Serge Greg. Stroganof ou Стрoганов (1794-St Pétersbourg 1882), archéologue, mécène russe, membre du Conseil d'Etat. *Russkij Biografičkij Slovar*, St-Pétersbourg, 1909, XIX, 523-530; Angelo TAMBORRA, *Vl. S. Petcherin. Da mazziniano a religioso populista* dans *Rassegna storica del Risorgimento* 72 (1985) 9.

¹⁰² Sur Bernacki, cfr note 58.

¹⁰³ François-Noël, dit Gracchus Babeuf, cfr note 57 et 59.

¹⁰⁴ Sur le comte de Saint-Simon cfr note 73.

¹⁰⁵ Charles Fourier (Besançon 1772-Paris 1837), théoricien socialiste. *DBFr* XIV, 772-776.

¹⁰⁶ John Tyndall (Leighlin Bridge 1820-Surrey 1893), physicien anglais. *New Enc. Brit.*, 1984, X, 218.

sais une commune, un phalanstère. Comme ce sera fantastique, me disais-je: tu pourras ainsi te promener dans le monde entier, et là où tu arriveras, partout tu trouveras un lit et une table prêts pour toi, partout tu seras accueilli par des frères et des dames aimables... car naturellement *la communauté de femmes*¹⁰⁷ fait partie de la doctrine de Bernacki.

Mais ces rêves roses se dissipèrent peu à peu. Un pauvre type solitaire quasiment en haillons ferait bien mieux de ne pas penser aux femmes. Les femmes sont des créatures fort charmantes, mais penser à elles vous amène instinctivement au concept de luxe: elles ont besoin de fleurs fraîches, de soie et de velours, de diamants et de perles, et «l'amour dans une hutte de paysans» n'est plus qu'un rêve du passé, bon pour le siècle dernier. En général les femmes n'ont que faire des rêveurs poètes: elles choisissent des hommes pratiques, positifs, forts physiquement. C'est pourquoi les philosophes devraient écouter ce que la Vénitienne disait à Jean-Jacques Rousseau¹⁰⁸: *Zanetto, lascia le donne e studia la matematica*¹⁰⁹ Donc pour les femmes, c'était réglé, ne restait dans mon imagination qu'une communauté d'hommes, et comme vous le voyez, on se rapprochait fort d'un monastère d'hommes.

Je crois que tous les couvents – de Pythagore à nos jours – ont été fondés par des philosophes de bonne volonté certes, mais paresseux, qui n'avaient nulle envie de patauger dans le marécage social afin de réformer l'humanité; ils choisissaient une voie bien plus facile: mus par un dédain aristocratique vis-à-vis du monde, ils rassemblaient autour d'eux un petit groupe de sympathisants et se retiraient dans

¹⁰⁷ En français dans l'édition Kamenev, 129.

¹⁰⁸ Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), cfr note 47.

¹⁰⁹ C'était en juillet 1744, Rousseau avait rendu service au capitaine Olivet qui, pour le remercier, lui *prêta* à Venise une courtisane du nom de Zulietta. *Les Confessions*, livre VII.

l'une ou l'autre maison isolée, ou même plus profondément dans le désert, afin d'y vivre dans une harmonie et un amour réciproques, en se soumettant à des lois et à des guides acceptés de plein gré. C'est le prétendu idéal de la république chrétienne, mais ainsi, la tâche de la construction sociale n'est ni allégée ni résolue.

Lorsque j'étais à Zurich, avec de telles idées en tête, je proposai à quelques Russes de partir en Amérique pour y fonder une commune modèle et un périodique russes. Mais il nous manquait pour cette entreprise quelques bricoles: un sobre jugement, le sens de l'entreprise et un capital. *Excusez du peu!*¹¹⁰

Et ainsi je déambulais et ruminais durant les longues journées d'été, mais qu'en était-il l'hiver? Suivant l'habitude franco-italienne que j'avais adoptée, je passais mes soirées la plupart du temps dans un théâtre ou un café, du moins tant que j'eus de l'argent en poche; mais où aller lorsqu'il ne me resta plus un sou?

Liège avait beaucoup d'églises, et dans presque toutes, se célébrait une cérémonie du soir, appelée *salut*¹¹¹; accompagnée parfois de très bonne musique. Je restais là, appuyé à une colonne, en train de regarder l'autel brillamment éclairé et les volutes d'encens qui virevoltaient vers les hautes voûtes gothiques, je goûtais aux charmes artistiques de la musique et des chants et... je pensais à mes propres affaires. Je m'étais tellement habitué à me rendre à l'église que, parfois, par manque de musique, je prenais plaisir au chant monotone des chanoines qui récitaient les psaumes: cela ne m'empêchait nullement de penser, c'était en quelque sorte un accompagnement pour la musique intérieure de mon âme.

Un jour je m'amenai chez Fourdrin, Lecoite y était aussi. «As-tu appris la nouvelle?» «Non, qu'est-ce que c'est?» «*Le Père Manvuisse*¹¹², un rédemptoriste, va donner des conférences philosophiques dans les cloîtres St-Paul¹¹³». Bon, allons-y et écoutons un peu ce que c'est comme philosophie. Plus tard il apparut que ce n'était qu'un truc de Jésuite pour attirer les jeunes: les conférences philosophiques n'étaient autre que de simples prêches catholiques.

«Quoi de neuf?» se demandaient les Athéniens chaque jour sur l'agora. Moi aussi, j'étais sans cesse assoiffé de nouvelles doctrines, d'un nouveau système, d'une foi nouvelle. Dans une petite rue de Liège s'ouvrit une nouvelle église d'une nouvelle religion; Lecoite et moi-

¹¹⁰ En français dans l'édition Kamenev, 130.

¹¹¹ *Salut*: courte cérémonie du soir avec chants et bénédiction du Saint Sacrement.

¹¹² Sur Charles Manvuisse, cfr note 21.

¹¹³ En français dans l'édition Kamenev, 130.

même allâmes nous enquérir de cette vérité à peine découverte. Devant la porte entr'ouverte d'une petite maison, nous attendait un homme mal vêtu, maigre, pâle, mais d'un aspect extrêmement pieux qui nous regarda soupçonneux, avec l'air de ne pas vouloir nous laisser entrer. «Êtes-vous venus avec de bonnes intentions?», demanda-t-il. «Cherchez-vous vraiment le Christ?». «Bien entendu que nous Le cherchons. Pouvons-nous entrer s'il vous plaît?»

Dans un petit local rempli d'une douzaine d'auditeurs, il y avait, assis à un pupitre, un monsieur à l'air digne, en cravate blanche et un livre en main. Il traduisait le Nouveau Testament du grec en français et ajoutait ici et là une remarque; le tout était fort froid et sec. Bon, pensais-je, si religion il faut, donnez-m'en une avec tout le charme de l'art, avec de la musique, de la peinture et de l'éloquence – car à écouter un professeur de ce genre, il m'en vient des frissons glacés dans le dos!

Dans la *Haute Rue*¹¹⁴ à Liège, il y avait une ancienne église des Carmes qui, depuis les temps napoléoniens, servait de grange à foin; j'y passais souvent. Soudain je vois avec surprise que tout le foin a été évacué, l'église balayée et nettoyée, avec toute une équipe d'ouvriers: menuisier, plâtrier, peintres. Au-dessus pendait une affiche qui annonçait: *Le 2 août 1840, les Pères Rédemptoristes célèbreront dans leur nouvelle église la canonisation (reconnaissance de sainteté) du fondateur de leur Ordre, Alphonse de Liguori. Neuf jours durant il y aura dans cette église des offices, le matin et le soir, avec prédication et orchestre.*

Le 2 août à huit heures du matin, j'allai m'asseoir sur un banc juste en-dessous de la chaire de vérité. L'église était pleine de fleurs odoriférantes. Tout brillait, tout étincelait, tout était flambant neuf. Monta alors en chaire à pas lourds et mesurés le fameux Père Bernard, un homme vif, aux joues rouges, d'environ trente-cinq ans¹¹⁵, le héros de mon récit *Légende du moine et du démon*¹¹⁶, mais à cette époque il n'était pas encore aussi gros. Tous les yeux le fixaient.

«Chers frères! Je dois vous raconter la vie et les exploits d'un grand fou: Saint Alphonse de Liguori. Ne vous étonnez pas de mes paroles: aux yeux du monde c'est une grande folie de renoncer à une haute origine et aux richesses pour se consacrer au service de Dieu. Et c'est précisément ce que

¹¹⁴ *Idem*, 131. En fait il s'agit de la rue Hors-Château à Liège.

¹¹⁵ Le Hollandais Bernard Hafkenscheid (Amsterdam 1807-Wittem 1865), prêtre à Rome en mars 1832 et profès à Weinhaus (Vienne) en octobre 1833. Arrive en Belgique en novembre 1833, *ChPCprB* I, 34. Vice Provincial (fin 1848), puis premier Provincial d'Amérique de 1850 à 1853. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 193.

¹¹⁶ Cfr supra, la section [21].

fit notre Saint Alphonse: fils d'une noble famille napolitaine qui occupait une place de choix dans les hautes sphères, il renonça à toutes les jouissances terrestres, suspendit avec une abnégation chevaleresque son épée de noblesse au pied d'une statue de la Sainte Vierge et embrassa l'état ecclésiastique».

Par nature, tout ce qui était chevaleresque et insensé devait m'attirer. Aussi pendant neuf jours je me rendis quotidiennement dans cette église, matin et soir, pour y entendre tous les sermons. Durant ces festivités, c'est le Père Manvuisse qui tint le premier rôle, un Français très sympathique, raffiné, d'une éloquence entraînante. Il me convainquit définitivement. Après ces neuf jours (neuvaine), je lui écrivis une lettre: «Je suis passé par tous les systèmes philosophiques possibles, j'ai été hégélien, pythagorien, fouriériste, communiste, etc. Mais après vos sermons, je suis convaincu de la vérité de la foi catholique; je vous prie de m'instruire et de m'amener sur le juste chemin». Je terminais par une phrase entièrement empruntée à Joseph de Maistre¹¹⁷ *Altaria tua Domine virtutum!!!* (les trois points d'exclamation sont aussi de de Maistre). Après avoir scellé la lettre, je me rendis avec elle au couvent des Rédemptoristes.

Je heurtai la porte verte avec l'anneau de fer et elle s'ouvrit – par qui pensez-vous? – par le héros de ma légende en personne!¹¹⁸ Il s'inclina très poliment mais avec un regard à la fois timide et soupçonneux. Manifestement, ma barbe lui inspirait quelque méfiance. «Puis-je vous demander de donner cette lettre au Père Manvuisse?» «Il n'est pas à la maison pour le moment, il revient dans dix jours. Mais je lui donnerai votre lettre avec plaisir». «Merci beaucoup». La porte se referma – j'avais franchi le Rubicon. Je dois à présent faire une petite digression. Jusqu'à ce moment-là, je n'avais eu aucun contact avec un ecclésiastique catholique; au contraire, les catholiques me craignaient, ils me regardaient avec effroi et répugnance; j'étais un ami des francs-maçons, des rebelles et des pécheurs. Les petits séminaristes riaient de moi lorsque durant l'office pontifical, je me tenais appuyé à une colonne et contemplais toute la cérémonie avec une indifférence philosophique. C'est à cette époque que se rattache l'anecdote suivante. Je marchais dans la rue lorsqu'un homme d'âge moyen avec un enfant sur le bras me croisa; le petit me regarda intensément comme si j'étais une apparition et tendit ses petits bras vers moi. Le père, irrité, frappa légèrement l'enfant et lui dit à haute voix: *Ne le regarde pas mon enfant, c'est un fou !!!*¹¹⁹ Proba-

¹¹⁷ Joseph de Maistre (Chambéry 1753-Torino 1821), philosophe, politique, ultramontain. *Catholicisme* VIII, 208-210.

¹¹⁸ C'est-à-dire Bernard Hafkenscheid. Cfr note 115.

¹¹⁹ En français dans l'édition Kamenev, 133. Petcherin a déjà raconté ce même épi-

blement que c'était un de ces bourgeois conservateurs, un ennemi de tout réalisme, comme le Comte Tolstoi.

[26] BIENHEUREUX CEUX QUI ONT FAIM ET SOIF DE LA VÉRITÉ !!!¹²⁰

Dilexi justitiam et odi iniquitatem et propterea morior in exilio

(Grégoire VII)

Si la béatitude consiste en cela, alors elle m'a été échue. Toute ma vie, je n'ai cherché qu'une seule chose, je n'ai aspiré qu'à une seule chose: la vérité et le droit. Mais je ne suis pas encore parvenu à les trouver.

En 1859, je fus appelé à Rome avec grandes espérance et attente: ils voulaient parader avec moi devant le Pape et les cardinaux; mais il en fut tout autrement. Ils découvrirent que je n'étais pas fait de ce matériau mou qu'ils avaient imaginé, aussi ils se hâtèrent de me renvoyer en Angleterre. Pour me punir de mon obstruction, je ne fus même pas présenté au Pape. Je n'ai donc jamais de ma vie baisé sa mule ou autre objet pontifical. *Cela nuira grandement à votre canonisation*¹²¹, me dit le Général des Rédemptoristes¹²². Qu'en pensez-vous? Durant ma vie il me fut promis la canonisation, c'est-à-dire être reconnu comme saint, si je me montrais plus flexible. Ha ha ha, haha! *Risum teneatis amici*¹²³.

Les relations mystérieuses avec le monde invisible ne sont rien d'autre qu'un jeu à ras de terre d'ambitions étroites, exactement comme dans la hiérarchie des fonctionnaires russes. «Voyez-vous, cher ami, à quelles conséquences amène votre entêtement! Si vous étiez un peu plus conciliant, vous seriez conseiller d'État et pourriez suspendre à votre cou l'Ordre de Ste Anne et recevoir une augmentation de salaire. Un veau docile tête à deux pis à la fois!»

Atterrir de la Russie des espions dans un couvent romain, c'est tomber de la poêle dans la braise. Les derniers mots que m'adressa le Père Général furent: *Vous êtes un homme franc!* Je parie que vous prenez cela pour un compliment; n'est-ce pas, lorsque quelqu'un vous dit sans détour que vous

sode liégeois dans la section [6]. En outre il l'évoque à nouveau dans une lettre à Ogarev du 6 avril 1863, publiée par A. IZUMOV dans *Jahrbücher für Kultur...* (cfr note 37) N.F. 9 (1933) 526. Également par A. SABOUROV dans *Literaturnoe Nasledstvo* LXII (1955) 483.

¹²⁰ Matthieu 5, 6.

¹²¹ En français dans l'édition Kamenev, 133.

¹²² Le Fribourgeois Nicolas Mauron (Saint-Sylvestre 1818-Roma 1893), Supérieur Général des Rédemptoristes de 1855 à 1893. J. B. LORTHOIT, *Mémorial Alphonsien*, Tourcoing 1929, 349-350.

¹²³ HORACE, *Art Poétique ou épître aux Pisons*, vers 5.

êtes honnête et ouvert, cela me semble un grand hommage. Eh! bien non, dans la bouche du Père Général, c'était une très sévère réprimande: vous êtes imparfait et tout à fait impropre à la vie conventuelle, là on n'exige aucune honnêteté ni ouverture, mais sournoiserie et hypocrisie, vous devez être rusé et roublard pour vous attirer l'estime des autorités et gratter quelques sous pour le salut du couvent! *Moriamur in simplicitate nostra!*¹²⁴, me dis-je.

Je quittai Rome le dimanche des Rameaux¹²⁵, le jour où précisément les autres arrivent à Rome pour assister aux cérémonies sacrées de la Semaine sainte. Je priai le Père Général de me laisser partir le plus vite possible, sans perdre une minute: «J'étouffe dans cette atmosphère, je deviens malade; je vous assure, cela passe complètement et je me sens mieux dès que je suis hors des murs de Rome». J'étais envahi par une sorte d'abattement, comme si un esprit mauvais voulait m'étrangler. Parfois, la nuit, je me réveillais dans ma cellule et pensais: que dois-je faire s'ils viennent m'empoisonner ou m'étrangler? Ces gens sont capables de tout! Naturellement il n'y avait pas lieu de penser cela, c'était du délire fiévreux, et pourtant je suis sûr que cela ne me serait jamais venu à l'esprit sous le toit d'un protestant. Ci-dessous les paroles que j'ai notées dans une cellule du couvent rédemptoriste de la *Villa Caserta* près de Ste Marie Majeure, elles ont conservé leur fraîcheur et leur couleur locale.

Rome 22 février¹²⁶. – Mes larmes ne cessent de couler. Ô Rome, que je te déteste! Je répète les paroles de St Alphonse: «Le temps après lequel je pourrai m'échapper de Rome me semble durer mille ans. Comme il me tarde d'être délivré de toutes ces cérémonies!»¹²⁷ O Rome! j'aime mieux les pauvres cabanes de nos Irlandais que tous tes palais somptueux. – O Rome! je te hais; tu es le repaire de l'ambition et des viles intrigues. C'est ici qu'on oublie le soin des âmes et qu'on ne pense qu'à augmenter sa réputation et son crédit; on ne vit que pour soi-même, *faciamus nobis nomen*¹²⁸. On use ses souliers dans les antichambres des cardinaux¹²⁹.

¹²⁴ 1 Maccabées 2, 37.

¹²⁵ Le dimanche des Rameaux en 1859 tombait le 17 avril. Petcherin serait resté à Rome (venant d'Irlande) du 25 janvier au 16 avril: *Chroniques domestiques de sant'Alfonso* I, 28.

¹²⁶ 22 février 1859.

¹²⁷ Lettre de St Alphonse à son frère Hercule, lettre perdue mais que cite Tannoia dans sa biographie alphonstienne, traduite en français à Wittem par Buggenoms, Théodore Lelouchier et Paul Reyners [*ChPCprB* III, 94-95] sous le titre: *Mémoire sur la vie et la Congrégation de S. Alphonse de Liguori*, Paris 1842, T. II, 26. Petcherin cite fidèlement cette version. Voir aussi M. DE MEULEMEESTER, *Glanes alphonstiennes*, Leuven 1946, 77-82.

¹²⁸ 1 Maccabées 5, 57.

¹²⁹ Tout cette citation est en français dans l'édition Kamenev, 134-135.

Même lorsque je fus hors de Rome, même à Cività Vecchia, je tremblais encore et je pensais qu'à chaque moment quelque chose pouvait encore me ramener là-bas, ou que j'allais perdre mon argent... comment aurais-je pu alors prendre le bateau? Ou je me disais qu'on allait me prendre mon manteau (cela arrive très souvent à Rome) alors qu'il faisait encore assez froid... Finalement, j'étais sur le vapeur, la sirène retentit, le navire se détacha du quai et vogua sur la mer bleue en lançant un flot de fumée noire vers la côte italienne... Dieu merci, je pouvais pour la première fois respirer librement! *Laqueus contritus est et nos liberati sumus!*¹³⁰ Le filet est déchiré et l'oiseau a pris sa liberté. Mais encore à ce moment-là, je n'étais pas encore tout à fait délivré de Rome: sur le même bateau il y avait un ancien membre de la police française qui avait passé quelque temps chez les Rédemptoristes. Seul Dieu ou le diable pouvait savoir pour quelle raison – probablement cela avait-il quelque chose à faire avec l'espionnage clérical-politique.

Avec une joie indicible et incroyable, je revis les blanches falaises anglaises et les vertes prairies du Kent. Ici, c'était le pays de la raison et de la liberté! Le pays où la vérité se trouve dans la science et la vie, et la justice dans les prétoires, où chacun agit ouvertement et avec droiture, où vous pouvez vivre en homme¹³¹. Pourquoi ai-je écrit cette digression? Je n'en sais vraiment rien! Dieu le sait, cela m'est passé par la tête. Je dis avec Pilate: *ce que j'ai écrit, je l'ai écrit*¹³².

[27] LIÈGE (1840)

Nous en étions devant cette porte verte à l'anneau de cuivre ou de fer de la maison des Rédemptoristes dans la Haute Rue¹³³ à Liège. Mon cerbère avait accepté la lettre, s'était incliné poliment et avait fermé la porte – j'étais resté seul sur la rue. C'était alors que je réalisais pleinement que j'avais franchi un pas décisif en entrant pour la première fois en contact avec un ecclésiastique catholique. Je n'avais pas en tête un plan bien défini, un passage vers l'Église catholique se profilait dans un vague lointain... *Il me faut des émotions*, dis-je à Fourdrin, pour justifier mon acte. Et de fait je cherchais de nouvelles expériences, de nouvelles aventures, la vie monotone m'ennuyait; en outre la mystérieuse année 1840 exigeait un retournement décisif dans le

¹³⁰ Psaume 123, 7.

¹³¹ Note de Petcherin: Entre-temps de sombres nuages s'amoncelaient sur l'horizon politique. Ici et là, il y avait de sinistres lueurs, des coups de tonnerre claquaient, puis éclata la guerre de 1859 qui amena la chute définitive du pouvoir pontifical.

¹³² Jean 19, 22.

¹³³ Haute Rue: cfr note 114.

cours de ma vie.

Dix jours plus tard j'allais voir si le Père Manvuisse était de retour. Je fus reçu dans un parloir. Le Père arriva rapidement, les bras ouverts, le visage rayonnant et un sourire fraternel. Oui, c'était un vrai Français, plein de fougue. Il me fit prendre place, me caressa et me submergea d'amabilités, de sorte je ne savais plus où regarder. Pour la forme, j'avançai quelques objections qu'il balaya aussitôt d'un revers de main. En général, je ne crois pas que quelqu'un puisse être convaincu par des mots ou des arguments – non, chacun de nous est déjà convaincu ou rattrapé par sa propre intelligence ou son cœur, les influences extérieures ne sont pas plus qu'un prétexte auquel nous nous cramponnons afin de concrétiser une aspiration ou un pressentiment présents depuis longtemps. Je me trouvais dans une situation où votre cœur ne désire que s'oublier et décrocher, se soumettre à l'autre sans condition telle une petite vieille, sacrifier raison et volonté à une loi supérieure, laisser un souvenir «d'amour qui s'oublie soi-même et qui ne connaît aucune infidélité» (Joukovski)¹³⁴. Lorsque le Père Manvuisse me prit par la main et me dit *mon enfant*¹³⁵, les paroles me touchèrent au plus profond de mon cœur et les larmes me montèrent aux yeux.... Lorsque je racontai ces sentiments à Fourdrin, il fut lui-même ému et me dit: «Oh! comme je voudrais parler avec le Père Mavuisse! *mais que diront les nôtres!?*»¹³⁶. Cette pensée le retint, et pas seulement lui.

Cela peut avoir duré un peu plus ou un peu moins longtemps, mais après quelques rencontres, je nouai une relation très étroite avec le Père Manvuisse, je mis à nu ma conscience face à lui. Il se passa alors quelques moments étranges et même comiques. Suivant ma conscience de Russe, mon plus grand péché était de n'avoir pas rempli mon devoir envers le gouvernement. «Allons», dit le Père Manvuisse, «envers le gouvernement, cela ne signifie rien, ce n'est absolument pas un péché». C'est à peu près la même chose que me disait le Père Ottman¹³⁷ à St-Trond, ce qui m'irritait tellement contre lui: *Un pacte fait avec Dieu détruit toutes les autres obligations*¹³⁸. C'était il y a trente ans, et c'est encore pire aujourd'hui. Les catholiques, chacun d'entre eux, s'arrogent le droit de désobéir aux lois et aux autorités si

¹³⁴ Basil Andr. Joukovskij ou Жуковский (Miskenskoje 1783-Derpla 1852), écrivain russe fameux. Tuteur du futur Alexandre II. *Russkij Biografičkij Slovar*, Petrograd 1916, VII, 60-117.

¹³⁵ En français dans l'édition Kamenev, 136.

¹³⁶ *Idem*.

¹³⁷ Ottmann que le traducteur Eekman (p. 156 et *passim*) orthographie, on ne sait pourquoi, *Hautement*. Le texte russe est clair: ОТМАН. Sur Ottmann, cfr note 23.

¹³⁸ En français dans l'édition Kamenev, 136.

celles-ci vont à l'encontre du Pape infallible.

Puisque nous sommes sur ce sujet, j'avancerai 1. un axiome, 2. un fait historique.

Un *axiome*. Le catholicisme, dans ses plus récents développements et ses prétentions, est incompatible avec l'ordre et un État bien organisé (regardez l'histoire récente).

Un *fait historique*. L'Église catholique est actuellement en rébellion contre toutes les autorités et contre l'organisation actuelle de l'État (regardez la déclaration de guerre contenue dans le *Syllabus*¹³⁹). Quelles conclusions doit-on tirer de ces deux prémisses, je les laisse au jugement des hommes d'État.

Dans une conversation avec le Père Manvuisse, je lui racontai un jour que mon père avait une petite propriété avec une cinquantaine de serfs dans le Rjazan, district de Jegorjevsk, au village de Navolnoje, également appelé Poznjaki. Mon directeur spirituel éclata: «Oh ciel, une propriété! Dans quelle Province est-elle? Rapporte-t-elle beau-coup?» Si je n'avais pas été amoureux jusqu'aux oreilles, j'aurais alors remarqué quelque chose et je me serais rendu compte des *yeux du clergé*.

J'achetai un livre de méditation *La journée du Chrétien*, et commençai à prier. La prière est l'épanchement d'un amour infini dans l'éther infini. C'est pourquoi les femmes infidèles sont si pieuses; elles n'ont pas réussi à trouver sur terre l'objet de leur amour et par conséquent elles sont constamment sur les routes lointaines avec leur amour pour un bel homme invisible, inaccessible, éternellement jeune. La piété catholique se nourrit souvent à la flamme vive de la passion terrestre. Une jeune vierge s'ébaudit d'amour devant une représentation du Sacré-Cœur en flammes, entouré d'épines, transpercé d'une lance. «Oh! amour pour la crucifixion! Amour qui verse le sang! Amour qui meurt d'amour». Sainte Thérèse¹⁴⁰ voit, dans une vision rayonnante, un charmant garçonnet, muni d'ailes, qui lui transperce le cœur avec un flèche dorée à la pointe de feu, et elle s'écrie, prise d'un doux transport indicible: «*O padecer, o morir!* De deux choses l'une: ou souffrir, ou mourir! Sans souffrir, je ne peux vivre! Je meurs en aimant!» Elle était femme dans le plein sens du terme! Et ainsi se sont écoulés des siècles pour rien, le cœur de l'homme n'a pas changé, il est touché par les mêmes passions et appelle les même dieux à l'aide. Le vieux cupidon païen, dans le même costume et avec les mêmes flèches, ap-

¹³⁹ Le *Syllabus complectens præcipuos nostræ ætatis errores...* du 8 décembre 1864. cfr *DThC* XIV, 2877-2923; G. MARTINA, *Pio IX (1851-1866)*, Roma 1986, 287-356.

¹⁴⁰ Ste Thérèse d'Avila (1515-1582), réformatrice du Carmel. *DSp* XV, 611-658.

paraît dans la cellule d'une moniale carmélite du seizième siècle¹⁴¹.

Le serviteur et ami du capitaine entra un jour par hasard chez moi et vit fort étonné le livre de méditations sur ma table. Je fus pris de honte et mentis en disant que je ne l'avais pas acheté pour moi, mais pour une jeune fille – suivant le principe français: *c'est bon pour les femmes!*¹⁴² Ce fut la dernière concession que je fis au respect humain. A Fourdrin et Lecointe je montrai avec fierté mon livre de méditations, je les assurai qu'il contenait une masse de poésie. «Cela se peut», dit Lequointe, «mais je crois qu'un homme peut se passer de poésie». «*C'est selon*»¹⁴³, répondis-je, ne sachant que dire.

Combien de conversations ou de consultations ai-je eues avec le P. Manvuisse, je ne sais vraiment plus, mais je crois très peu: nous n'étions en désaccord sur rien et j'étais prêt à tout. Pour me fortifier dans ma foi, il me donna à lire *Les Conférences du Cardinal de Luzerne*¹⁴⁴, qui n'était pas ultramontain, plutôt un gallican modéré du temps de la Restauration. C'était la phraséologie française habituelle qui a le chic d'enrober la vérité dans une enveloppe de phrases creuses.

Nous avons encore deux questions à régler: 1. mon entrée dans l'Église catholique, et 2. le changement de mon style de vie. J'avoue que j'avais d'abord une grande répugnance à rendre publique ma démarche. «Pourquoi dois-je faire connaître les secrets de mon âme à Pierre et Paul?», demandai-je. «Les seuls secrets de l'âme sont les dons de la bénédiction divine», répondit Manvuisse, «et ils doivent être montrés au monde pour la plus grande gloire de Dieu et pour édifier le prochain». Là-dessus je ne pus rien répondre. Le jour fut fixé. L'église était pleine de fleurs, répandant couleurs et parfums. Y avait-il beaucoup de monde ou non, je ne peux le dire: je ne voyais rien. Probablement qu'il y avait tous les admirateurs des Rédemptoristes. Agenouillé près de l'autel sur un prie-dieu muni d'un coussin rouge, dans mon manteau bleu usé, avec ma barbe et mes cheveux longs, je lus une sorte de profession de foi. Le P. Manvuisse se tenait près de l'autel et prononça une courte allocution, me comparant à saint Augustin. Celui-ci avait été professeur de rhétorique, et avait coûté à sa mère bien des larmes, car elle le considérait comme perdu; mais la bonne Providence l'emmena à Milan où

¹⁴¹ Petcherin fait allusion à la fameuse sculpture *l'Extase de ste Thérèse*, œuvre du Bernin (1647) visible en l'église S. Maria della Vittoria à Rome. *DBdI* IX, 365-375.

¹⁴² En français dans l'édition Kamenev, 138.

¹⁴³ *Idem*.

¹⁴⁴ César-Guillaume de la Luzerne (Paris 1738-Paris 1821), évêque de Langres, puis cardinal en 1817. RITZLER – SEFRIN, *Hierarchia Catholica*, VII, 13, 240; *DSp* IX, 135-137; *DHGE* XVIII, 362.

la prédication de saint Ambroise le convertit à la vraie foi. Il était évident que le prédicateur lui-même se comparait à saint Ambroise¹⁴⁵.

Après la cérémonie je fus invité au parloir avec le Père Manvuisse pour le petit déjeuner. La conversation tomba sur George Sand¹⁴⁶. Il m'assura que, suivant les dernières nouvelles, *elle va se convertir*¹⁴⁷. (Non, cher ami, attends un peu; ce genre de personnes ne se convertit pas aussi vite: ceci est plutôt réservé à nous, simples d'esprit). Tout ceci s'était passé fort tôt le matin: je retournai chez moi comme si rien ne s'était passé et, selon mon habitude, je fis chauffer mon café sur le réchaud à alcool. Mais par la fenêtre ouverte, j'entendis ma propriétaire, madame Joarisse, parler avec son fils ou une autre personne: «Vous savez la nouvelle! Et nous ne savions même pas qu'il n'était pas catholique. Dieu merci!»

Le lendemain je me rendis chez Fourdrin et Lecointe – mon secret était connu de toute part. Les Rédemptoristes s'étaient hâtés de faire imprimer une ample description de la cérémonie dans l'organe catholique le *Journal de Kersten*, avec toute sorte d'enjolivures¹⁴⁸, ainsi je paraissais être une personne très importante.

Venons-en à la deuxième question: changer ma façon de vivre. J'avais un désir passionné de m'arracher de ce monde. Le Père Manvuisse sur ce point resta tout à fait neutre et n'essaya pas de m'attirer dans sa paroisse. «Vous penchez volontiers vers la science – aussi il y a un ordre savant pour vous: les Jésuites. Si vous le désirez, je vous donne une lettre de recommandation pour leur Provincial». «Non, non» dis-je. Le nom seul de Jésuite me hérissait; une autre pensée me venait également à l'esprit: si on apprend en Russie que je suis devenu Jésuite, de quelle honte vont-ils parler!

«Vous avez toujours désiré ardemment l'isolement complet et le silence; eh bien, pas loin de Nancy – d'où je viens – il y a une chartreuse charmante, fort romantique¹⁴⁹. Et voici une lettre de votre vieille connaissance, l'Abbé Burot de Metz. Il vous demande d'aller le trouver et il promet de régler votre avenir du mieux possible (*je lui ferai un sort*¹⁵⁰)». «Soyez assez bon de remercier l'Abbé Burot de ses bonnes intentions, mais *mon parti*

¹⁴⁵ Nos Archives conservent encore l'acte autographe d'abjuration du 19. VII. 1840.

¹⁴⁶ George Sand; cfr note 70.

¹⁴⁷ En français dans l'édition Kamenev, 139.

¹⁴⁸ Cfr le *Journal Historique et Littéraire* de Pierre KERSTEN (août 1840) T. VII, 203-204. L'article ne cite pas le nom de Petcherin. Texte publié par Sampers dans *SHCSR* 22 (1974) 10-11.

¹⁴⁹ La Chartreuse de Bosserville (1632-1901). *DHGE* IX, 1334. *DIP* II, 827.

¹⁵⁰ En français dans l'édition Kamenev, 139.

*est pris*¹⁵¹: je me suis définitivement proposé de me retirer dans la solitude, mais je ne peux pas encore décider où. Donnez-moi un peu de temps pour réfléchir; je vous exposerai mes souhaits par écrit».

Quelques jours plus tard, j'arrivai chez lui, avec cette courte notice: «Je voudrais vivre dans un complet isolement, mais en même temps avoir la possibilité de parfois retourner dans le monde pour visiter les malades, les souffrants, les personnes malheureuses et les soutenir par la parole et par le geste». C'était presque entièrement repris du *Spiridion*¹⁵² de George Sand.

«Vous trouvez tout à fait cela chez nous», dit le Père Manvuisse. «Nous sortons rarement, et seulement pour des raisons de charité chrétienne». «Excellent», dis-je, «donc, Père, je laisse le tout à votre bon jugement». «Magnifique! C'est vraiment un geste d'humilité chrétienne de vous soumettre en tout au jugement de votre Père spirituel». «Là-dessus je voudrais vous faire remarquer que je n'ai aucune ambition de devenir prêtre, *je n'aspire pas à cet honneur*¹⁵³. Je veux rester un humble Frère». «Bon, nous verrons cela plus tard. Une fois au couvent faites tout ce qui vous sera imposé. Pour le moment nous ne pouvons rien décider en ce qui concerne votre entrée en religion, jusqu'à ce que notre Vicaire soit retourné de Vienne¹⁵⁴: nous l'attendons à tout moment. Entre-temps, si vous acceptez, je vais vous présenter au supérieur de la maison».

Entra alors un homme élancé, d'âge moyen avec un visage digne et froid et un énorme nez. C'était l'Autrichien De Held¹⁵⁵. Il n'avait rien de l'aisance et de l'amabilité du Père Manvuisse; mais il possédait de sérieuses qualités: honnêteté et sens du droit, choses rares parmi les religieux. Plus tard il fut pendant quelques années mon supérieur à Londres et il s'est toujours comporté paternellement avec moi. Lorsque mon cousin Fjedor vint prendre congé de moi, Held posa la main sur mon épaule et dit à Fjedor: *Depuis que je le connais, il ne m'a jamais donné un moment de déplaisir*¹⁵⁶. Finalement il a été chassé de Londres à cause des basses intrigues d'un autre Révérend Père qui voulait prendre sa place¹⁵⁷, intrigues dans lesquelles l'actuel archevêque de Malines (*ci-devant Rédemptoriste*)¹⁵⁸ a joué un rôle.

¹⁵¹ *Idem*, 140.

¹⁵² Le *Spiridion* de George Sand fut publié en 1838. Voir note 71.

¹⁵³ En français dans l'édition Kamenev, 140.

¹⁵⁴ Le Vénérable Joseph Passerat, cfr note 22.

¹⁵⁵ Sur Friedrich von Held, cfr note 26.

¹⁵⁶ En français dans l'édition Kamenev, 140.

¹⁵⁷ Sur Louis (de) Buggenoms: cfr note 76.

¹⁵⁸ En français dans l'édition Kamenev, 140. Victor Dechamps (Melle 1810-Mechelen 1883), prêtre de Tournai en déc.1834, profès à St-Trond en 1836, *ChPCprB* I, 155. *Catalogus*

Lorsque le temps sera venu, je raconterai ces intrigues où des femmes également jouèrent un rôle important¹⁵⁹. En comparaison, vous, les diplomates vous n'êtes rien! Au fond les diplomates sont des messieurs du monde, mariés, ils ont des liens familiaux, des sentiments et des passions humaines, tandis qu'un religieux a le cœur dur, moisi et rouillé. Il n'a qu'une seule pensée: la sainte Église et le cloître; son seul ressort – si tant est qu'il en ait un – est l'obséquiosité devant ses supérieurs, une vanité mesquine et une ambition sans fond, incommensurable comme l'océan.

Le Père de Held me demanda quels livres m'avaient convaincu de la vérité de la foi catholique. Nous parlâmes un peu des systèmes philosophiques allemands, spécialement du nouveau catholicisme de Baader¹⁶⁰. Ce qu'il dit était assez froid et retenu. Il s'inclina poliment et s'en alla. Un des religieux, le Père Berset¹⁶¹, demanda tout curieux comment j'étais: «Cela doit être un homme très fougueux» (probablement à en juger par ma barbe). «Eh bien non», répondit le Père Manvuisse, «*il est la douceur même!*¹⁶²»

[28] ADMISSION CHEZ LES RÉDEMPTORISTES

Monsieur!!! Vous êtes un révolutionnaire!!! (Recteur Degourov)

Enfin arriva le Vicaire Général de Vienne; cette fois je fus introduit non plus dans un parloir, mais dans une autre pièce à l'étage, à l'intérieur du couvent. Là, étaient assis à une table le Vicaire, le Père Passerat, le professeur le Père de Held et mon directeur spirituel, le Père Manvuisse. Le Père Passerat avait un visage sévère, quelque peu rude, avec de longs cheveux blancs, pendant négligemment jusqu'aux épaules. Son aspect me faisait involontairement penser au grand Inquisiteur dans le *Don Carlos*¹⁶³. Il avait eu une étrange vie. Dans sa jeunesse, il fut séminariste et soldat sous Napoléon; il servit pendant quelque temps dans la *Grande Armée*; mais lorsque l'étoile du grand homme commença à pâlir et que *Montmartre retentissait de la dernière bataille*, Passerat se souvint du rêve de sa jeu-

Patrum, XIII, n° 227. Provincial de Belgique de fin 1850 au début de 1854. Archevêque de Malines de 1865 à 1883. Cardinal en 1875.

¹⁵⁹ Voir sections [23] et [34].

¹⁶⁰ Franz-Xavier Baader (München 1765-ib. 1841), philosophe de la religion. *DHGE* VI, 2-3; *LThK* I, 1327-1328; *LUI* II, 524-525.

¹⁶¹ Le Fribourgeois Joseph Berset (Villargiroud 1794-Liège 1868), profès à la Val-sainte en 1818 et prêtre à Fribourg en 1819. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 63. Arrive en Belgique en mai 1833 et ne la quitte plus, *ChPCprB* I, 27, 57, 314; *Digesta Chronica* II, 155-159.

¹⁶² En français dans l'édition Kamenev, 141.

¹⁶³ *Don Carlos, Infant von Spanien*: drame historique de Friedrich von Schiller (1749-1805), créé à Hambourg en 1787.

nesse, suivit sa vocation première et rentra chez les Rédemptoristes¹⁶⁴, où il fut si longtemps de service qu'il devint le second homme après le Supérieur Général, c'est-à-dire son représentant de ce côté-ci des Alpes. Le Père Passerat était français *jusqu'à la moelle des os*¹⁶⁵. Tous les Français ont un don spécial de se donner une pose théâtrale: ils se considèrent tous comme des empereurs et prononcent de lourdes phrases pompeuses qui contiennent toute la sagesse humaine aux profondeurs les plus profondes, du moins c'est ce qui paraît; mais ce ne sont que des effets de scène – allez voir dans les coulisses, ôtez leurs manteaux dorés, arrachez leurs masques et il ne reste plus qu'une terrible nudité... *Mais aumoindres revers funeste, le masque tombe, l'homme reste et le héros s'évanouit*¹⁶⁶.

Cela me faisait penser à un autre légitimiste français qui avait honte de son nom français et y avait ajouté la désinence *-ov*. J'étais à peine inscrit comme étudiant à l'université. *Recteur Degourov!* Degourov, cela doit être l'un ou l'autre propriétaire foncier de Tambov ou Saratov, on entend cela au nom. Après le service religieux et au début du cours, j'allai me présenter au recteur. Grande fut ma surprise lorsqu'il apparut que ce propriétaire de Tambov ne parlait pas un mot de russe! Il me reçut en prenant une attitude raide, style Louis XIV, me regarda d'un air impérial et dit d'un ton solennel et traînant: *Monsieur!!! Vous êtes un ré-vo-lu-tion-nairrre!!!*¹⁶⁷ Tout cela parce que avant le service religieux, l'inspecteur, un militaire pensionné, s'était mis en tête de placer les étudiants en ordre de bataille et m'avait saisi rudement par la manche pour me mettre en place comme un pion; sur quoi

¹⁶⁴ Ceci est inexact; Passerat servit, forcé il est vrai, un peu dans les armées de la Révolution, mais il devint prêtre en 1797, donc bien avant le déclin de Napoléon.

¹⁶⁵ En français dans l'édition Kamenev, 142.

¹⁶⁶ *Idem.*

¹⁶⁷ *Idem.*

je protestai vivement, en disant que je n'étais pas habitué à un tel traitement. Selon l'habitude il en fit part à son supérieur et le recteur *Degour-ov* me stigmatisa comme révolutionnaire, ce que je suis en effet resté jusqu'à la fin de ma vie. Lorsque je revins de Berlin, le charitable curateur Borozdin¹⁶⁸ dit à mon sujet: «C'est un de ces serpents que la Russie a nourri de son sein!» Ainsi me transformai-je définitivement en *Serpent Gorinitch*¹⁶⁹.

Les saints Pères, réunis en conclave dans le couvent rédemptoriste, pensaient autrement: à leurs yeux j'étais un pigeon tendre et doux.

Le Vicaire Général Passerat me demanda d'un air très affable ce qui, en premier lieu, m'avait amené à l'idée de devenir religieux. Je répondis que depuis mon enfance je lisais volontiers des biographies de saints et surtout des chartreux solitaires. «Très bien, c'est la meilleure préparation pour mener une vie religieuse». Après quelques autres questions sommaires, il se leva et prenant une attitude solennelle, me dit: *Eh bien! nous vous recevons*¹⁷⁰ comme s'il avait dit 'Nous par la grâce de Dieu, empereur, etc. ... nous vous acceptons dans la Congrégation'. Je le remerciai sans parole par une légère inclination de la tête. Je ne connaissais pas leur cérémonial: j'aurais dû tomber à genoux et baiser la main de Sa Révérence; mais je n'étais alors qu'un cosaque en liberté et ne me faisais aucun souci pour le protocole.

La scène se conclut par l'ouverture d'une porte et l'apparition d'une nouvelle figure qui me frappa par son expression singulièrement hypocrite. C'était le même Père Ottman qui devait tant m'irriter à Saint-Trond. Il était à la tête du noviciat et venu spécialement de Saint-Trond pour me prendre des mains du Vicaire Général et me mettre sous sa garde. Il était encore jeune mais marchait toujours courbé comme un vieil homme et ne levait jamais les yeux, de sorte qu'on ne voyait que ses paupières. Il avait un visage pâle comme un torchon de vaisselle et un long nez fort pointu, signe certain de finasserie et de ruse. Ce genre d'hommes font parfois volontiers parade de leur culture classique. Il me parla, lui ancien professeur, de la vanité et du néant de ce monde, il expliqua combien tous les liens terrestres étaient changeants et comment les meilleurs amis nous laissent en plan lors d'une catastrophe, et il cita un vers, je pense d'Ovide: *Multos numerabis amicos, temporaria si fuerint nubila, solus eris*¹⁷¹.

L'affaire était dans le sac. Il ne me fallait plus que me rendre au novi-

¹⁶⁸ Constantin Matv. Borozdin ou Бороздин (1781-1848). De 1826 à 1833 responsable de l'Instruction à St-Petersbourg. Sénateur de 1833 à 1848. S'occupa aussi d'archéologie. *Russkij Biografičkij Slovar* (St-Petersbourg, 1908) III, 276-279.

¹⁶⁹ Le serpent Gor'in'itch ou ГОРЫНЫЧ : personnage d'une épopée russe.

¹⁷⁰ En français dans l'édition Kamenev, 143.

¹⁷¹ Du poète latin Ovide, *Tristia*, I 9, 5.

ciat de Saint-Trond. Mais je ne m'étais pas encore fait totalement à l'idée d'aller m'enfermer définitivement dans un couvent. On m'avait dit que je devrais y faire une semaine d'exercices spirituels. Aussi disais-je à tout un chacun que j'allais pour une semaine à Saint-Trond. Mais Fourdrin avait bien compris que je disparaîtrais pour de bon – il dit à sa petite fille: «donne-lui un baiser, ma chérie, car tu ne le reverras pas de si tôt». Du capitaine Fiott je pris congé de façon assez froide et formelle. Il semblait que tout sentiment de reconnaissance se soit étouffé en moi par la passion religieuse de la folie chrétienne. J'étais passé définitivement dans l'autre camp. L'Église catholique est une excellente école de *haine*. *Vos, qui diligitis Dominum, odite malum*¹⁷², c'est-à-dire: si tu aimes le Seigneur, hais tes ennemis. Combien nous sommes-nous écartés de l'évangile!

En prenant congé du Père Manvuisse, je lui exprimai mon dépit de devoir me passer de ses bons conseils. «Vous ne perdez rien», me dit-il, «à Saint-Trond vous trouverez en la personne du Père Ottmann un excellent professeur – c'est un Français d'Alsace. *C'est un homme profond!*¹⁷³». Je pris aussi congé de la bonne vieille madame Joarisse et la laissai avec l'espoir de mon retour. Tout mon avoir consistait en quelques livres: une bible hébraïque, dictionnaire et grammaire, *Les Soirées de Saint-Petersbourg* de de Maistre, et quelques autres. Je fis apporter tous ces livres à la Haute Rue¹⁷⁴. Je partis légèrement vêtu de ma jaquette bleue aux boutons de bronze, d'un pantalon à carreaux, un baluchon à la main qui contenait une chemise et quelques bricoles, et me rendis à mon vieux repaire *Au petit Coq* où je rencontraï mes vieux amis, les conducteurs d'omnibus et les cochers avec qui j'avais souvent mangé dans cette taverne et que j'avais parfois étonnés à cause de ma coiffure républicaine. Le propriétaire avait tellement confiance en moi que, peu avant mon départ, il m'avait confié ses deux gamins qui fréquentaient l'école des Frères pour leur donner des leçons. Je les ai instruits comme ci, comme ça; parfois il y avait des problèmes de calcul, surtout concernant les fractions. Mais avec l'aide de Dieu je m'en sortis assez bien. Avant le voyage, on me régala d'un excellent repas, mais sur ma vraie destination pas un mot, je dis simplement que j'allais quelques jours à Saint-Trond.

L'omnibus me conduisit à la gare, et là commença mon premier voyage en train - la ligne venait d'être ouverte. À mi-chemin, on devait attendre quelques heures le train venant de Malines; je passai très agréable-

¹⁷² Psaume 96, 10.

¹⁷³ En français dans l'édition Kamenev, 144.

¹⁷⁴ Rue Hors-Château à Liège.

ment le temps en conversation galante avec une *demoiselle du comptoir*¹⁷⁵. Ce fut la dernière concession au monde de ma jeunesse.

J'y repense avec tristesse et douleur;
la jeunesse nous a souvent déçus,
elle fut trompée, on lui mentit
mais elle nous a aussi souvent trompés!

*Saint-Trond est une petite ville bigote*¹⁷⁶, me dit Lecointe avant de partir. Cette ville de huit mille âmes se trouvait dans un petit trou lointain. Il y avait bien une petite ligne de chemin de fer mais elle s'arrêtait là. «Tu peux galoper trois ans», comme disait Gogol, «tu n'atteins aucun empire». Pratiquement toute la population se composait de prêtres, de religieux et de leurs admirateurs. Pas de commerce ni d'industrie - d'ailleurs cela ne convient pas en un endroit si pieux. Partout, silence de mort, interrompu seulement par des sonneries de cloches appelant à la prière du matin ou du soir, comme si vous étiez en Arabie où le muezzin, en des moments déterminés, crie du haut du minaret: *Allah!, ô Allaaaaah! Mahommed rasoun Allah!*

Lorsque je sortis de la gare, je n'allai pas directement au couvent, mais d'abord chez le coiffeur. Bien qu'auparavant, à Liège, je me fusse rasé la barbe et n'eusse laissé qu'une petite moustache; mais, tout de même, il me semblait peu convenable d'apparaître ainsi au noviciat. Une coiffeuse me rasa donc la moustache. *Adieu mon plaisir*¹⁷⁷. Sous cette humble apparence, après avoir déposé toute la superbe de ma jeunesse, après avoir chassé le Démon et ses Pompes, je sonnai timidement à la *Maison des Rédemptoristes*.

Je fus introduit par le Père Pilat¹⁷⁸, un Autrichien bien de sa personne. Avec un sourire étrange, il regarda mon costume et mon baluchon. Je m'empressai de dire que j'étais le Russe qu'on attendait au noviciat. «Oh! Entrez, entrez donc!» Il m'emmena dans une pièce bien meublée avec une table, quelques chaises, un sofa et un lit à rideaux. Eh! bien, pensais-je, vivent-ils aussi luxueusement? Cela ne cadre pas du tout avec leur philosophie de la pauvreté religieuse. Mais je me trompais: c'était une chambre d'hôte. Quelques minutes plus tard, entra le Père *Ministre* Geller¹⁷⁹ qui était chargé

¹⁷⁵ En français dans l'édition Kamenev, 144.

¹⁷⁶ *Idem*.

¹⁷⁷ *Idem*.

¹⁷⁸ Le Tchèque J. B. Pilat (Prague 1799-Bruxelles 1878), profès en 1823 et prêtre en 1825. Arrive en Belgique avec Friedrich von Held en mars 1833, *ChPCprB* I, 43-44; *Catalogus Patrum*, XIII, n° 88.

¹⁷⁹ Franz Geller (Aachen 1798-Liège 1875), profès au Bischenberg en mai 1825 et prêtre en décembre 1825. En Belgique dès septembre 1832 [*ChPCprB* I, 35] *Catalogus Patrum*, XIII, n° 99; *Digesta Chronica* II, 190-192; *SHCSR* 10 (1962) 378.

des problèmes économiques du couvent. Il m'accueillit aimablement, me prit par le bras et me conduisit par un long, très long couloir, avec des portes de chaque côté. Au bout s'ouvrait une petite porte et je me trouvai dans une chambrette minuscule avec une seule fenêtre, des murs nus mais soigneusement passés à la chaux. Il y avait là une simple table de bois avec un crucifix de bois, un encrier, un petit bac de sable pour sécher l'encre et quelques feuilles de papier. Dans un coin un châlit en bois avec, en guise de duvet, un sac et un coussin rembourrés de paille; mais le tout recouvert d'un drap immaculé et d'une couverture de laine. Dans cette cellule tout *brillait* d'une propreté extraordinaire, même le plancher reluisait comme du parquet. C'était magnifique! Je me sentis de suite chez moi. Le rejet du superflu, des choses inutiles, des faux biens -- voilà votre vraie liberté. Lorsque je fus laissé seul, me vint un sentiment de béatitude et de paix indescriptible: ici régnait un silence de mort, ici ne parvenait aucun bruit du dehors, ici pas besoin de penser au lendemain.

On frappa. *Entrez!* Entra un jeune homme en soutane, au visage amical et aux bonnes manières. C'était le Frère Meyers¹⁸⁰, un des novices qui était envoyé spécialement *pour me tenir compagnie*¹⁸¹ afin qu'au début, je ne me sentisse pas trop seul. Il me montra le couvent, puis nous allâmes nous promener au jardin. C'était un jeune homme franc, aux belles manières qui en savait beaucoup sur les sciences naturelles et avait une agréable conversation. Il me dit que j'avais trompé l'attente de tous les novices: le Père Ottmann avait promis d'amener un Russe avec une barbe, et j'étais arrivé par contre complètement rasé, ha ha ha!

Non, aucune nouvelle du monde ne perça ce lieu paisible. Mais que ne s'est-il pas passé pendant cette année de noviciat! Le roi de Hollande mourut¹⁸², les saintes reliques de Napoléon furent ramenées de Sainte-Hélène aux Invalides¹⁸³, les militaires prussiens vinrent au secours du Sultan contre le Pacha d'Egypte – et je n'ai rien entendu de tout cela.

[29] LE NOVICIAT (1840-1841)

Te souviens-tu?... Mais ici je m'arrête,
Ici finit tout noble souvenir
Vieux camarade, ah! viens dans ma retraite,

¹⁸⁰ Franz-H. Meyers (Maastricht 1817-Liège 1876), profès à St-Trond le 10 avril 1841 [*ChPCprB* I, 384] et prêtre à Roermond le 20 décembre 1845 [*ChPCprB* II, 219].

¹⁸¹ En français dans l'édition Kamenev, 146.

¹⁸² Ceci est faux: Guillaume I, qui avait déjà abdiqué en octobre 1840, ne mourut à Berlin que le 12 décembre 1843, *NNBWI*, 1560-1566.

¹⁸³ Translation qui eut lieu le 15 novembre 1840.

Attendre en paix un meilleur avenir.
 Et quand la mort, planant sur ma chaumière,
 Vient m'appeler au repos qui m'est dû
 Tu fermeras doucement ma paupière,
 En me disant Soldat! t'en souviens-tu? (ancienne ballade)¹⁸⁴.

Le Père Ottmann, maître des novices, n'était pas encore de retour de Liège et je restai provisoirement sous la garde du Père Geller, le responsable des nouveaux (préfet des étrangers) et du sympathique Frère Meyers. Je fus cependant mis de suite au travail. À son entrée au couvent, chaque novice doit recopier de sa main toutes les Règles et lois de la Congrégation (*Regulae et Constitutiones Congregationis Ss.mi Redemptoris*), pour posséder son propre exemplaire. Cela me plaisait: *Si tu veux observer la loi, tu dois bien la connaître*. Je me mis donc à l'ouvrage avec beaucoup de zèle. Entretemps, arriva le Père Ottmann dont le premier souci fut de m'habiller plus convenablement. Dans la garde-robe bien fournie du noviciat où s'amoncelaient des habits mondains du *vieil homme*¹⁸⁵ de plusieurs générations, il choisit lui-même une veste, très belle, même chic, qu'il m'aida à revêtir, en répétant: *Pauvre jeune homme! Pauvre jeune homme!*

Puis il exigea que je lui remisse tout mon avoir. «Après dépenses, c'est tout ce que j'ai», dis-je, avec la mine et le ton de quelqu'un qui vient de jeter au vent une fortune, et je lui donnai cinq ou six francs en petite monnaie. «En cas de départ», me dit-il, «vous recevrez aussitôt cette somme de retour». Que les communistes en prennent de la graine! Au noviciat le concept de *propriété* n'existait pas. Même les vêtements, personne ne pouvait les nommer siens, car le Supérieur pouvait à tout moment vous les faire ôter et les donner à un autre. Périodiquement, les novices étaient à dessein changés de cellule pour éviter qu'ils ne s'y attachent et la considèrent comme la leur. D'argent, il n'en était absolument pas question. Il était même impossible de penser à son intérêt personnel ou à l'acquisition d'un bien. Tout appartenait à la communauté: chacun recevait du Supérieur tout ce dont il avait besoin. N'est-ce pas l'idéal du saint-simonisme ou le Père Suprême a en mains toutes les richesses de la terre et les partage selon les besoins et les mérites de chacun?

En 1844, alors que j'étais déjà prêtre, en voyageant de Paris¹⁸⁶ vers la

¹⁸⁴ En français dans l'édition Kamenev, 146.

¹⁸⁵ Éphésiens 4, 22.

¹⁸⁶ Petcherin a en effet été à Paris avec le P. Joseph Srna, cfr Srna à Sabelli du 30 décembre 1844 [AGHR 30040001,0018 = Sb 270] et Petcherin à Kajsiewicz du 10 février 1845 [SHCSR 22 (1974) 259].

Belgique, je passai par St-Acheul¹⁸⁷ pour visiter Gagarin¹⁸⁸. C'était alors un jeune novice pieux. Je dus en sa présence, pour payer le cocher, ouvrir mon porte-monnaie. Il le regarda avec une sainte horreur et dit: «Oh! Cet argent! Quel objet sale!». À présent il reçoit chaque année douze mille francs de Russie. Ô, *sainte pauvreté! Pauvre homme!* Vous devez aussi savoir que les Jésuites essaient d'attirer les gens riches et distingués dans leur Compagnie; vous ne pouvez pas vous imaginer quelles richesses inimaginables ils ont accumulées et combien puissante est leur influence, même dans les pays non catholiques; vous voyez, même la Russie leur paie un tribut annuel.

Le Père Ottmann me rasa lui-même la tête à la mode militaire et me présenta aux novices. Il y en avait treize, des jeunes gens entre dix-huit et vingt-cinq ans¹⁸⁹. On pourrait difficilement trouver un groupe de garçons mieux éduqués, avec de meilleures manières, d'une politesse plus raffinée. Lorsque nous pensons séminaire ou couvent, d'habitude nous pensons moeurs rudes, punitions barbares, injures et bagarres; ici, dans ce noviciat, pas une seule trace de contrainte. C'était littéralement une sujétion volontaire, de foi et d'amour. De la bouche des novices, jamais je n'ai entendu un mot grossier, et dans les rapports entre nous, jamais un novice n'aurait osé dire quelque chose de blessant envers un autre. Deux fois par semaine, avait lieu le *Chapitre* où chacun, en présence de ses confrères, s'accusait des petits manquements au règlement. Le Père Maître faisait alors une remontrance bénigne et amicale. Tout cela se passait ouvertement, publiquement, et ainsi coupait court à toute possibilité de délation ou d'espionnage. Oui, le Père Ottmann était vraiment un *homme profond* comme le Père Manvuisse l'avait dit: un maître dans la direction des hommes. Il semblait suivre la règle de George Sand: *Régner par l'esprit sur les esprits, par le cœur sur les cœurs*¹⁹⁰. Peut-être était-il si libéral parce que lui-même ne croyait en rien; le trait qui va suivre rend la chose plausible.

Le vingt-cinq de chaque mois, il y avait au noviciat une cérémonie particulière en l'honneur de l'Enfant Jésus. On ornait la petite chapelle du noviciat de fleurs, dans une crèche, gisait une poupée française représentant l'enfant céleste sur la paille et, avec un grand abandon, les novices lui chantaient des hymnes pieux. Un jour, le Maître des novices, à genoux devant la

¹⁸⁷ Saint-Acheul, près d'Amiens dans la Somme, fut noviciat et scolasticat des Jésuites depuis 1814. KOCH, *Jesuiten-Lexicon*, I, 10.

¹⁸⁸ Le converti Iwan Sergejewitch Gagarin (1814-1881), cfr note 37.

¹⁸⁹ En septembre 1840 il y avait au noviciat de St-Trond entre autres Pierre Stallenberg, Franz Meyers, Pierre Renand, Corneille Smets, Willem Vandersanden, Dieudonné Lefebvre, Jean Reyners, Franz Kercher, Jan Rijkers, Jan Van Antwerpen, *ChPCprB* I, 341-342.

¹⁹⁰ En français dans l'édition Kamenev, 148.

crèche et sans doute absorbé dans sa prière, commença à rire bruyamment. Les novices n'osaient lever les yeux, ils chuchotaient: «Il est en *extase*! Une *vision*! *La Vierge lui est apparue!*¹⁹¹ Mais le P. Ottmann jugea utile de fournir une explication: «Chers Frères», dit-il, «parmi vos chants sacrés, je me suis mis à penser au néant, à la futilité des choses terrestres: combien peu faisons-nous pour Dieu, comment tout est mêlé d'égoïsme et d'orgueil – et alors, j'ai dû me mettre à rire involontairement». *Il s'est tiré d'affaire comme un vrai philosophe*¹⁹².

La vie uniforme, régulière, réglementée du noviciat avait commencé: chaque heure, chaque minute avait son affectation. Chaque matin, à quatre heures et demie, retentissait la cloche. Chacun sautait du lit comme s'il y avait le feu. Un Frère lai ouvrait la porte, une chandelle à la main, et disait *Benedicamus Domino*, sur quoi le novice répondait *Deo Gratias*. Chacun se lavait rapidement et rejoignait le chœur de l'église où avait lieu la méditation du matin. Le confrère désigné nous lisait un ou deux points de la méditation. Voici un exemple de méditation emprunté à l'ouvrage du Jésuite Crasset *Méditations*¹⁹³: *Premier point: Il n'y a point de pénitence qui vaut de plus grand mérite que d'accepter la mort en satisfaction de ses péchés. L'homme ne peut rien donner à Dieu qui égale le sacrifice de sa vie. Je vous donne, mon Dieu, par amour la vie que la mort m'arrachera de force. Je donne à la charité ce que je ne puis refuser à la nécessité*¹⁹⁴. Tous devaient alors, à genoux, en grand silence, méditer sur ce point pendant un quart d'heure; ensuite, lorsque la cloche sonnait, on lisait le deuxième point, tous le méditaient, et ainsi se terminait l'oraison mentale. Suivait la messe, puis une très légère collation, comportant une tasse de café et une tartine, ensuite une série d'exercices spirituels et manuels. Ceux-ci consistaient à bêcher le jardin, laver et torchonner les couloirs, faire la vaisselle, peler les fruits, aider le cuisinier, servir à table, etc. Toutes les classes sociales étaient mises sur le même pied: le riche faisait le même travail que le pauvre. Le déjeuner se prenait à midi, durant lequel un lecteur, du haut d'une chaire, lisait d'abord un chapitre de l'Écriture Sainte, puis de l'Histoire de l'Église.

Après le repas, venait une heure de récréation: les novices se promenaient au jardin avec le Père Maître et se divertissaient en se racontant des histoires pieuses et parfois très drôles, tirées de la vie des saints. Suivait alors

¹⁹¹ *Idem.*

¹⁹² *Idem.*

¹⁹³ Le Jésuite Jean Crasset (Dieppe 1618-Paris 1692); auteur spirituel. *DThC* III, 2032-2033; *DSp* II, 2511-2519.

¹⁹⁴ En français dans l'édition Kamenev, 149. Nous avons corrigé quelques fautes d'orthographe.

la même série d'exercices spirituels et de travaux manuels jusqu'à sept heures du soir; puis méditation, dîner et repos, dans le même ordre. À neuf heures, prière du soir où chacun baisait la main du Père Maître et recevait sa bénédiction, puis regagnait sa cellule. À neuf heures et demie, un coup de cloche annonçait le repos nocturne: chaque novice soufflait rapidement sa bougie et se mettait au lit, avec grand plaisir après la fatigante monotonie de cette vie réglée. Sauf pendant les deux heures de récréation du midi et du soir, il régnait au noviciat un silence imperturbable: personne ne pouvait prononcer un mot. Lorsque les novices se rencontraient par hasard dans un corridor, ils se saluaient poliment sans ouvrir la bouche. Je dois reconnaître qu'après quelques années d'errance et tant de discussions politiques et littéraires, ce silence était une vraie jouissance pour moi. Je compris alors ce qui, auparavant, m'était incompréhensible: comment Pythagore pouvait forcer ses élèves à garder le silence pendant cinq ans. Les peuples latins sont pourris jusqu'aux os sans espoir de guérison car ils *jasent* de trop: pas de salut dans la logorrhée!

Ainsi s'écoula cette année de probation au noviciat jusqu'en septembre 1841. J'étais plongé dans ma grande retraite, me préparant à prononcer les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance lorsque le Père Maître entra soudain dans ma cellule avec une mine quelque peu maussade: «Une de vos anciennes connaissances, un Monsieur Lecointe, veut vous parler; c'est un homme épouvantable avec une barbe énorme. Voulez-vous le recevoir?» «Pourquoi pas», dis-je, «je veux bien lui parler un peu».

Je me rendis au parloir. Vous ne pouvez vous imaginer plus grand contraste: Lecointe était devenu un républicain enragé, il s'était laissé pousser la barbe jusqu'à la taille, tandis que moi je portais ma soutane avec le rosaire à la ceinture et j'étais rasé au millimètre près. Je le saluai avec retenue et froide courtoisie, comme si je n'avais jamais été son ami intime. Notre conversation prit la forme d'une controverse à laquelle, un peu plus tard, se mêla le P. Ottmann. Lecointe s'en retourna à Liège et dit à ceux qu'il connaissait: «Les Rédemptoristes ont certainement fait boire à Petcherin l'une ou l'autre herbe: personne ne peut changer aussi soudainement!»

L'herbe n'était autre que la puissance d'absorption que nous avons, nous autres Russes, notre caractère accommodant et notre capacité à nous adapter à toutes les circonstances possibles... Si une tempête avait jeté mon bateau sur les côtes de Ceylan et si j'avais trouvé refuge dans un monastère bouddhiste, j'y aurais suivi leurs règles et ordonnances avec autant de zèle, car, plus haut que toutes les philosophies et les religions, se place à mes yeux le *sentiment sacré du devoir*, le sentiment que l'homme doit observer les obligations qui lui sont imposées par la société dans laquelle le sort l'a jeté,

que ce soit en Chine, au Japon, en Hindoustan, peu importe.

En 1861 j'ai porté la bure blanche des Trappistes, j'ai travaillé avec eux en profond silence dans les champs, je me suis nourri de leur bouillie de sarrasin au lait et de rien d'autre, et ils étaient fous de moi: «Il semble né pour cette vie. Comme il s'est vite adapté à tout!» Mais cela n'a duré que six semaines¹⁹⁵, tant qu'a duré l'attrait du nouveau, jusqu'au jour où j'ai appris par hasard d'une dame russe les grands changements en Russie. Alors je n'y tins plus: comment pouvais-je m'enterrer vivant et dans une conjoncture si importante laisser passer à côté de moi tout ce qui se passait en Russie? C'est pourquoi ce 19 février, qui avait délivré vingt millions de paysans, m'avait également émancipé!¹⁹⁶ *Te souviens-tu? Mais ici je m'arrête, ici finit tout noble souvenir!*¹⁹⁷

[30] LE PAPE DE ROME ET LE GÉNÉRAL RUSSE VON BERG¹⁹⁸

Non, cher Tchijov¹⁹⁹, tu ne dois pas t'excuser. J'ai honte de prendre ton temps précieux que tu consacres à un travail si important et utile. Mais que dois-je faire? Le sort en veut ainsi: à certains l'agir, à d'autres la pensée. *Je fais mon pacte définitif avec le diable, et le diable c'est la pensée*²⁰⁰. Pendant ces vacances, comme tu les appelles, une idée m'a occupé et m'occupe encore: l'Europe occidentale se trouve au seuil d'un important tournant religieux. Il me semble déjà entendre l'agonie du catholicisme.

Quel étrange changement! L'Église conservatrice, aristocratique, l'amie intime de tous les despotes, dont pendant des siècles elle a couvert de son manteau les abus de pouvoir, s'est transformée en une Église furieusement révolutionnaire et démocratique: ses prêtres sont devenus des démagogues, les guides d'une plèbe ignorante et turbulente. L'archiprêtre lui-même de son trône saint appelle haut et fort les peuples à la révolution contre le droit et l'autorité. Le Pape a même oublié qu'il fut jadis un monarque, il parle sans la moindre retenue diplomatique (*réserve*) telle une vieille femme du peuple ou – si cela semble encore plus offensant – comme

¹⁹⁵ Du 8 décembre 1861 au 23 janvier 1862, chez les Trappistes de Mount Melleray à Cappoquin dans le Comté de Waterford au sud de l'Irlande. Cfr *SHCSR* 21 (1973) 169.

¹⁹⁶ Allusion à l'Ukase du Tsar Alexandre II du 3 mars 1861 (du calendrier julien) qui supprima le servage.

¹⁹⁷ En français dans l'édition Kamenev, 150.

¹⁹⁸ Fjodor von Berg (Sagnitz en Livonie, 1793-St-Pétersbourg 1874), Général russe. Gouverneur Général de Finlande de 1855 à 1861. Écrase la révolte polonaise de 1863/64. *NDB* II, 73-74; *Brockhaus* III, 111.

¹⁹⁹ Sur Fedor Vas. Tchijov ou Чижов, cfr note 9.

²⁰⁰ En français dans l'édition Kamenev, 151.

un curé de village qui livre tout et chacun au feu éternel. C'est le christianisme poussé à l'absurde! Quel triomphe pour les Juifs! Ils ont donc survécu à leurs ennemis jurés! Tu as ici le rejeton de leur famille, la chrétienté. Cela a coûté des siècles de cabale, des flots de sang dans des guerres absurdes, des millions de morts sur les bûchers – mais à présent le vieil homme crève d'épuisement sous les yeux de ces mêmes Juifs. Et chez eux, rien n'est changé: ils n'ont pas vieilli, au contraire ils sont toujours restés jeunes et l'avenir leur appartient. Ils brillent partout par leur intelligence dans les sciences, l'art et le commerce; la moitié de la presse européenne est dans leurs mains. Leur religion n'a pas changé d'un iota, ils prient toujours le Dieu unique d'Abraham, d'Isaac et de Jacob et les paroles de leur prophète se sont réalisées à la lettre: «Vous serez des tuteurs, des pères bienfaiteurs, nourriciers des princes de ce monde. Vous porterez les empereurs sur les mains, etc.» Quel fantastique accomplissement d'une prophétie! Quel souverain n'a-t-il pas dit à Rothschild: «Mon père, mon bienfaiteur, aide-moi au nom de Dieu! Je me trouve dans le plus grand besoin! J'aimerais tellement mener une guerre, mais vois mon triste sort: je n'ai pas d'argent. Montre-moi ta grâce divine et prête-moi quelques millions!» Même le Pape, si je ne me trompe, s'est adressé plusieurs fois à Rothschild (voyez Deutéronome 15, 6: «Tu prêteras à bien des peuples mais tu n'emprunteras pas; tu domineras sur beaucoup de peuples mais ils ne te domineront pas»²⁰¹ Même notre Nicolas de fer²⁰² dut baisser la tête devant eux et fut forcé de leur donner les biens de Herzen²⁰³. Grand est le Dieu de Moïse! Que Dieu se lève et Ses ennemis seront dispersés, et ceux qui Le haïssent devront fuir devant Sa face²⁰⁴!

Je contemple tout cela de loin, en spectateur indifférent: pourquoi m'en ferais-je? Prendre une part active à des situations embrouillées et prendre parti pour ou contre serait ridicule: je prendrais sur moi les fautes d'un autre. *Le jeu ne vaut pas la chandelle*²⁰⁵. Feu Philaret²⁰⁶ lors de l'examen de Bazjanov à l'université, dit – spécialement à mon intention – que tous les événements de ce monde se passent devant les yeux de Dieu comme devant un miroir: il regarde indifférent et ne s'en mêle pas. *C'est le*

²⁰¹ Deutéronome 15, 6: *Foenerabis gentibus multis et ipse a nullo accipies mutuum, dominaberis nationibus plurimis et tui nemo dominabitur.*

²⁰² Le Tsar NICOLAS I, règne de 1825 à 1855, cfr note 84.

²⁰³ Alexandre HERZEN (Moscou 1812-Paris 1870); cfr note 38.

²⁰⁴ Psaume 68, 1.

²⁰⁵ En français dans l'édition Kamenev, 152.

²⁰⁶ Philarète ou Филарет Drozdow (Kolomna 1782-Moscou 1867), Métropolitain de Moscou de 1826 à 1867. *Russkij Biografičeskij Slovar*, St-Pétersbourg 1901, XXI, 83-93; *DThC* XII, 1376-1395; *Catholicisme* XI, 161.

*dieu fainéant d'Épicure!*²⁰⁷. Moi aussi je regarde ainsi les événements.

«Je suis d'accord avec vous en disant que la religion catholique a parfois été pour les gouvernements d'une grande utilité, parce qu'elle les aide à tenir le peuple sous contrôle». Devinez un peu qui a dit cela en ma présence au Supérieur le Père de Held? Vous ne devinerez jamais. Une fois, deux fois, trois fois – pas encore? Vous donnez votre langue au chat? Ce n'était pas moins que le Général (à présent comte ou prince) von Berg, celui-là même qui fut plus tard gouverneur à Varsovie. Comment cela se peut-il? Qu'est-ce que cela a d'étrange? Comment Berg est-il venu à Londres, à Clapham dans la maison des Rédemptoristes? Voici comment.

À six miles de Londres se trouve le plus charmant des endroits: Roehampton. Là s'étaient établies des religieuses *jesuitiques*, les Sœurs du Sacré Cœur (du *Sacré Cœur!* quel galimatias!). Elles y avaient acheté la villa, ou plutôt le palais de l'un ou l'autre richard avec un jardin énorme, des serres, un vivier, des fontaines. Comme disait le capitaine Kopejkin²⁰⁸: «il y a là des miroirs de dix pieds de haut, du marbre, des meubles laqués, bref... étourdissant! Des tapis comme si vous étiez en Perse, en un mot, vous trottez sur des capitaux!» Les Sœurs du Sacré Cœur tiennent habituellement des pensions pour demoiselles *du haut ton*, riches, voire très riches héritières. Même les catholiques londoniens disaient que pour quelqu'un aux revenus moyens il était impossible de placer leurs filles dans une telle pension; elles s'habitueraient à ce palais et ces jardins, et ne pourraient plus se marier avec un vulgaire mortel: elles devraient décrocher l'un ou l'autre prince capable de leur donner un tel train de vie.

À cette époque j'étais très en vogue auprès des catholiques londoniens et spécialement auprès des dames françaises qui étaient nombreuses après la révolution de 1848. Le supérieur de Held fut invité *honoris causa* à leur donner les exercices spirituels avec les Sœurs du Sacré Cœur²⁰⁹ à Roehampton. Mais il s'aperçut que c'était au-dessus de ses moyens, surtout parce que sa prononciation sentait un peu l'allemand. Aussi me chargea-t-il de cette tâche. Bien que c'était proche, il me donna de l'argent pour le train. J'allai à la gare, achetai un billet et vis que mon train était de l'autre côté des voies, prêt à partir, je traversai en courant les rails, attrapai une poignée et essayai de toutes mes forces d'ouvrir la portière, mais on me cria du train: «Lâchez!

²⁰⁷ En français dans l'édition Kamenev, 152.

²⁰⁸ Копейкин ou Копейкин: du roman *Les âmes mortes* de Nicolas GOGOL. *Van over het Graf*, p. 234.

²⁰⁹ La *Société du Sacré Cœur de Jésus*, fondée à Paris en 1800 par Sainte Madeleine Sophie Barat (Joigny 1779-Paris 1865) et le Père Jésuite J. Varin (Besançon 1769-Paris 1850). *Catholicisme* VIII, 131-132. *DIP* V, 799-801; VIII, 1683-1688 et IX, 1733-1734.

lâchez donc! c'est un express!» Vous savez sans doute à quelle vitesse incroyable un express anglais circule. Je me retirai aussi vite que je pus hors des rails. La mort passa sur des ailes de feu, me frôla de fort près, ma vie tint à un cheveu! Jusqu'à cette heure je n'ai jamais soufflé mot de cela à quiconque, je l'ai conservé comme le secret profond de mon salut miraculeux. Lorsque l'express fut passé avec fracas, un poids tomba de mon cœur; mais mon train était parti. Je remis tranquillement mon billet en poche et partis à pied. Je franchis les trois miles restants à travers bois et prairies dans une béatitude indescriptible. J'avais l'impression de fêter le jour de ma naissance, comme si le don inestimable de la vie m'était à nouveau offert. Fier et guilleret, j'arrivai à Roehampton où je reçus, selon l'habitude, un fort bon repas, puis je fus invité à donner une conférence. Je pris place dans un fauteuil confortable au milieu d'une grande salle ornée de moulures dorées et de miroirs le long des murs. Face à moi, en demi cercle, siégeaient les Dames du Sacré Cœur, parmi lesquelles se trouvait une cousine de Napoléon III. J'étais, comme on dit, en verve et ma conférence se passa fort bien. Je parlai assez librement en français avec, ici et là, un bon mot pour plaire à ces Dames. Elles furent charmées et me demandèrent de venir assister aux examens publics pour remettre les prix.

Le grand jour arriva: de tous les coins de Londres affluèrent les visiteurs, *la fine fleur de la société catholique*²¹⁰. Ce fut un déploiement de talents: on déclama en prose et en vers, on joua des fragments d'opéra avec piano et harpe, tout cela exécuté par un essaim d'attrayantes adolescentes, âgées de quatorze à vingt ans. Près de moi était assis le jeune Père Jésuite Terrara qui s'était enfui de Sicile en 1849. Lorsqu'on joua des fragments de la *Norma*²¹¹, je dis à mon voisin: «Je connais fort bien cet air! Lorsque j'étais à Rome pendant tout un mois, j'allais à l'opéra chaque soir». Mon Jésuite *s'est scandalisé*; pour adoucir le scandale, il me dit: «Sans doute avez-vous entendu cet air en rue, vous savez que chez nous le peuple chante des airs d'opéra en rue». «Non, non, pardon», dis-je, «j'allais à l'opéra chaque soir, mais n'oubliez pas que je n'étais pas encore ecclésiastique, même pas catholique». «Alors c'est différent», conclut-il rassuré.

À l'issue des examens il appartenait à l'évêque²¹² de tenir un discours, mais il me céda sa place et me pria d'adresser quelques mots aux jeunes dames. Je dis quelque chose de ce genre: avec l'éducation supérieure

²¹⁰ En français dans l'édition Kamenev, 154.

²¹¹ La *Norma*: tragédie lyrique en deux actes de Vincenzo BELLINI (1831).

²¹² Mgr Wiseman (Sevilla 1802-London 1865), cardinal Archevêque de Westminster de 1850 à 1865. Cardinal en septembre 1850. RITZLER – SEFRIN, *Hierarchia Catholica*, VII, 261; *Catholicisme* XV, 1448-1451.

qu'elles avaient reçue dans cet institut, il leur restait à jouer un rôle important dans la *society*, à devenir les reines des salons au sens élevé et noble du terme, ou comme le dit George Sand: *régner par l'esprit sur les esprits, par le cœur sur les cœurs*. Après les boissons et les petits fours, nous allâmes tous nous promener au jardin où j'eus l'occasion de faire connaissance d'une charmante compatriote, mademoiselle von Berg. C'était une jeune fille de dix-huit ans, une de ces aimables créatures dont le souvenir dans vos vieux jours est aussi consolant qu'une source fraîche pour un voyageur perdu dans le désert d'Arabie. Où est-elle maintenant, qu'est-elle devenue? Probablement mariée depuis longtemps, une respectable quadragénaire. Brille-t-elle par son esprit, domine-t-elle les cœurs dans les salons? Ou bien est-elle devenue une bonne ménagère prosaïque et porte-t-elle un peignoir ouaté? Dites-le franchement: circulez-vous avec un peignoir ouaté? En Russie j'avais une sainte horreur des peignoirs ouatés. Je m'en souviens encore bien: le directeur de la Commission Temporaire pour le Règlement des Comptes et des Affaires Financières auprès du Pont Bleu, le Général Metlin, m'avait reçu avec un visage digne mais bête, et *en peignoir ouaté*.

En 1851, le papa et la maman de mademoiselle von Berg étaient venus à Londres, dans le but, je crois, de la retirer du pensionnat et de la reprendre chez eux. Elle avait tellement parlé de moi qu'elle les avait décidés à venir faire ma connaissance à Clapham. Ils arrivèrent dans leur propre calèche, le cocher et le palefrenier étaient des Polonais d'Autriche. Le Général fut très amical et avec beaucoup de tact évita de me demander pourquoi moi, un Russe, avais échoué dans un couvent anglais. Mais sa femme, une autrichienne catholique²¹³ – oh! juste ciel! la naïveté est pire que l'inconscience! – me prit de suite à part et me fit lire une lettre du Général dans lequel celui-ci exprimait des sentiments bien intentionnés et chrétiens d'un pieux luthérien. «Prenez-le une minute avec vous dans le jardin et parlez-lui de religion». Quel non sens naïf! Attirer un homme d'État comme von Berg dans un jardin de couvent et en une demie heure tenter de le convaincre de la vérité de la religion catholique – jamais je ne voudrais prendre une telle sottise sur moi. Mais le Père supérieur De Held trouva bon de dire quelque chose en passant sur la foi, sur quoi il reçut comme réponse les paroles rapportées plus haut, paroles que je ressentis comme un soufflet.

Revenons à Roehampton. Le Cardinal Wiseman était un homme extrêmement ambitieux et vain comme le sont généralement les individus des classes inférieures ou moyennes de la société qui se sont hissés aux plus

²¹³ Madame von Berg: Leopoldina Cicogna, veuve en premières noces de Nobile Annoni. *NDB* II, 73.

hauts postes de la hiérarchie. Alors qu'il était simple évêque à Londres, il était d'un commerce agréable avec tous, mais une fois revenu de Rome comme cardinal – *ouille, ouille* dirait madame Jaga²¹⁴ – ça sent le romain! À une verste de distance on pouvait sentir le cardinal! Prince de l'Église! Il ne regardait plus personne. Dans ce même Roehampton je vis le cardinal Wiseman, dans son brillant manteau de pourpre, se préparer pour une ou l'autre fonction sacrée, entre-temps une des religieuses du Sacré Cœur, assise devant un luxueux piano sous les lambris dorés, chantait d'une voix d'opéra *Oh sainte pauvreté, ma mère!* Peut-on imaginer rien de plus risible que ce con-traste entre paroles et réalité!

Dans *Archives Russes* se trouve une lettre de Chevyrov²¹⁵ de Florence de 1861. Savez-vous ce qui m'a le plus frappé? Le regard enfantin porté sur les choses qui trahit impitoyablement l'immaturité de l'intellect russe. Typique par exemple est sa conclusion: «Que Dieu nous garde quand les athées voudront nous chasser de la surface de la terre. Et combien ne sont-ils pas déjà, et voyez comme ils se répandent de Russie vers l'Occident sous l'égide de Herzen²¹⁶!» – *ouille, comme cela sent le réchauffé!* Cela fait penser à feu l'amiral Chishkov²¹⁷ et ses acolytes. Voici encore un échantillon: «Feu Constantin Aksakov²¹⁸ serait chez nous comme un Garibaldi²¹⁹, si Hegel²²⁰ ne l'avait pas gâté et si la Russie l'avait compris». Je crois que c'est cela que les Anglais appelle *moonshine*: quelque chose que l'on croit voir à la faible lumière de la lune. Tout pour le mieux et allons-nous dire: au revoir?

*Viens camarade, ah! viens dans ma retraite,
Attendre en paix un meilleur avenir!*²²¹

[31] MON PREMIER SERMON

²¹⁴ Madame Jaga: la sorcière dans les contes russes. *Van over het Graf*, p. 234.

²¹⁵ Stepan Petr. Chevyrev ou Шевырев (Saratov 1806-Paris 1864), professeur à Moscou, poète et critique littéraire. *Russkij Biografičkij Slovar*, St-Pétersbourg 1911, XXIII, 19-29.

²¹⁶ Sur Herzen, cfr note 38.

²¹⁷ Amiral Aleksander Chichkov ou Шишков (1754-St-Pétersbourg 1841): chef du courant conservateur en littérature dans les années 1820-1830. *Russkij Biografičkij Slovar*, St-Pétersbourg 1911, XXIII, 316-320.

²¹⁸ Konstantin S. Aksakov ou Аксаков (Nowo-Aksakov 1817-Zakynthos 1860), Traducteur de Goethe et de Schiller. Un des théoriciens des Slavophiles. *Russkij Biografičkij Slovar*, St-Pétersbourg 1896, I, 100-103.

²¹⁹ G. Garibaldi (Nice 1807-Caprera 1882), Patriote italien. *DBdI* LII, 315-331.

²²⁰ Friedrich Hegel (Stuttgart 1770-Berlin 1831). Philosophe allemand. *ADB* XI, 254-274 et 795-796; *NDB* VIII, 207-222.

²²¹ En français dans l'édition Kamenev, 156.

Je consens à votre demande²²² et j'écrirai, mais au petit bonheur la chance comme cela me vient, à *bâtons rompus*²²³ et vous devrez alors, comme un sage Lysippe²²⁴, rassembler les rhapsodies d'Homère et en faire un tout, de sorte qu'on dira plus tard: Quelle unité parfaite.

Écrire l'histoire d'un religieux n'est pas chose facile! Une histoire suppose des *événements*, un combat de la raison aux prises avec des passions, mais dans un vrai monastère, les deux facultés – raison et volonté – sont depuis longtemps exorcisées et enterrées. L'histoire d'un religieux est comme celle d'une montre. On la remonte et elle fonctionne: l'aiguille se meut lentement, de seconde en seconde, de minute en minute, d'heure en heure, vingt-quatre heures durant; ainsi en est-il de la vie d'un religieux.

²²² Petcherin est censé écrire à son neveu Chijov.

²²³ En français dans l'édition Kamenev, 156.

²²⁴ Le mss écrit Lisistrate pour LYSIPPE: sculpteur grec du IV^eme siècle a.C. P. fait sans doute allusion au sculpteur qui – selon la légende – retira un masque de plâtre d'un homme vivant.

«Oui, mais», direz-vous, «il y a une différence: une montre n'a pas de cerveau et ne peut penser, un religieux, si». Certes, il peut penser mais cette pensée a été elle-même *remontée*, elle se meut lentement depuis la prière du matin jusqu'à l'office divin, puis la messe, de là d'autres exercices spirituels, du repas de midi au repas du soir, puis vient le repos, et le lendemain à quatre ou cinq heures, la montre est à nouveau remontée. La pensée devient finalement un mécanisme rouillé, comme, par exemple, chez les Trappistes où il n'est pas permis de parler, ni de lire, ni même de penser, où tout la vie consiste à chanter des psaumes et à travailler la terre – là s'envolent et disparaissent à tout jamais les pensées, l'homme descend plus bas que le bétail et végète encore davantage. Pour qui une telle histoire a-t-elle de l'importance?

Heureusement, après mon temps de probation, je fus transféré en 1841 de Saint-Trond vers la *maison d'études* de Wittem²²⁵. Lorsqu'on y découvrit mes qualifications, je fus immédiatement nommé professeur d'histoire, de grec et de latin. Mais je dépassai leurs attentes et leurs souhaits, au point que plus tard ils se plainquirent de ce que j'avais enseigné trop de choses aux jeunes gens, et non pas précisément ce dont ils avaient besoin pour leur vocation. Mais cela apportait de la variété dans ma vie: j'avais le loisir de m'occuper de sujets profanes.

Avant la Révolution, Wittem était un couvent de Franciscains; les cellules y étaient extrêmement exigües, il y avait à peine place pour un lit et une petite table. En sus, en hiver, chauffait un poêle qui donnait une chaleur insupportable; il m'arrivait fréquemment de somnoler lors des exercices spirituels. Par contre ce fut pour moi une agréable détente de pouvoir perfectionner mon latin en lisant les épîtres de Cicéron. Je me souviens encore d'une lettre où il raconte comment un jour, il arriva inopinément dans une grande assemblée, où il rencontra une fameuse belle, comme qui dirait maintenant une *cocotte*. Le vieux monsieur s'excusa en disant qu'il ne savait absolument pas qu'elle s'y trouverait. Je trouvai dans la bibliothèque de Wittem les *Conversations* de Jean Chrysostome²²⁶. C'était un livre de ma jeunesse. Feu ma mère Pélagie Petrovna allait souvent à la bibliothèque de mon grand-père et me faisait lui lire les *Conversations* dans une traduction en vieux slavon. Depuis je les ai toujours appréciées et elles m'ont protégé des stupides sermons français.

Après avoir été ordonné prêtre à Liège en 1843²²⁷ (sur ce point voir

²²⁵ Petcherin prononça ses vœux à Saint-Trond le 26 septembre 1841 avec Jean Reyner et Jan Rycker. *ChPCprB* I, 384.

²²⁶ St Jean Chrysostome, Patriarche de Constantinople de 397 à 404. *Bibliotheca Sanctorum*, Roma 1965, VI, 669-701; *DHGE* XXVI, 1408-1415.

²²⁷ Petcherin fut ordonné prêtre à Liège le 10 septembre 1843 par Mgr Charles de

plus loin), je revins à Wittem et y fut nommé professeur de thétique; je dus immédiatement montrer mes capacités. On me demanda de prêcher en allemand sur *Les bienfaits de la vraie foi et le malheur de la perdre*, d'où je conclus qu'il ne serait pas mauvais de dire un mot sur la persécution des catholiques en Russie. J'étais en forme. Au milieu de la prédication, je levai les yeux et vis une femme qui s'essuyait les larmes. «J'ai gagné», me dis-je, et je continuai et je continuai jusqu'à terminer parmi les pleurs et les sanglots de mes auditeurs. Cela ne s'était pas mal passé du tout pour un premier essai. Le recteur, le P. Heilig²²⁸, me dit: *Mes compliments, vous serez un bon prédicateur*²²⁹.

Quelques Frères servants restaient assis, droits comme des cierges, pris d'enthousiasme, me regardant avec une expression bizarre comme s'ils avaient entendu quelque chose d'inouï pour la première fois dans leur vie. Le lendemain toute la ville d'Aix-la-Chapelle parlait de ce sermon. Pas étonnant: c'était quelque chose de neuf pour des gens habitués à entendre des sermons très organisés, mesurés scientifiquement, des sermons dépourvus de sentiments à la manière française. Ceux-ci se composent toujours d'une introduction, d'une proposition, d'une exposition strictement en *trois points*; mettez-y ce que vous voulez, toutes les sottises possibles, sans les *trois points*, cela ne se peut; puis suivent encore la persuasion et la conclusion. Précisément comme parlent les ecclésiastiques savants!

[32] MON TRANSFERT EN ANGLETERRE (1844-1845)

To the West, to the West!

To the land of the free. (chanson américaine)

«Que diriez-vous de passer la Manche et d'aller en Angleterre? Cela vous plaît-il?» me demanda avec un sourire le respectable Père De Held, alors Provincial de Belgique. Cela se passait quelques jours avant votre dernière visite à Wittem en septembre 1844. La perspective me souriait beaucoup. La vie nouvelle et libre d'un missionnaire, un nouveau pays, de nouvelles aventures et le charme magique de l'Angleterre, tout cela m'attirait énormément. Deux jours après votre départ, je fus transféré à Bruges, plus près de la mer. Il n'y avait là qu'une petite maison avec un Père et un Frère. Je dus quelques fois prêcher à Bruges pour attirer l'attention des catholiques

Mercy d'Argenteau en compagnie de Paul Reyners et d'Egide Smulders, *ChPCprB* II, 79: Document authentique aux AGHR.

²²⁸ Le Badois Michael Heilig (Winterbach 1808-Vaals 1887), profès à Mautern en 1833 et prêtre à Metz en 1836 [*ChPCprB* I, 177]. Recteur à Wittem d'août 1839 à décembre 1847. Deuxième Provincial belge de fin 1847 à fin 1850. [*ChPCprB* I, 324 et II, 345].

²²⁹ En français dans l'édition Kamenev, 157.

anglais qui y habitaient. Cela voulait dire à peu près ceci: *regardez un peu l'homme que nous vous envoyons!* Juste après les fêtes de Noël on m'envoya à Ostende avec un jeune missionnaire, le Père Ludwig²³⁰. Après mes trois ou quatre années de réclusion dans un couvent, je m'étais totalement déshabitué des voyages, je fus embarqué comme un enfant sur un bateau et on me mit cinq livres sterling en main pour me rendre à Falmouth. Après une traversée sans histoires de vingt heures nous remontâmes la Tamise et accostâmes le premier janvier 1845, à trois heures de l'après-midi. Jour et heures inoubliables! Elles devraient être gravées en lettres d'or sur les tables de ma vie.

Après les petites villes du continent – même pour le temps jadis – telles que Berlin, Bruxelles et Liège, Londres me laissa confondu par son immensité; tout ici était colossal et majestueux. C'était un désert incomparable, un océan sans fin. J'en perdais complètement la tête, je ne pouvais plus faire un pas. En débarquant, nous fûmes accueillis par Monsieur Lima, futur professeur dans la petite école que nous allions ouvrir à Falmouth. C'était un homme de cœur mais fort sérieux et qui se donnait un air important; il avait une haute idée de son rang. Il nous emmena avec nos bagages dans un petit hôtel de Fleet street. C'était un refuge fort modeste, mais cependant étonnamment propre et accueillant. Après le vacarme des auberges belges et françaises, c'était un soulagement de trouver ici ordre et silence parfaits, au point que je pouvais m'asseoir tranquillement dans la salle comme si j'étais dans ma propre cellule. Nous passâmes deux ou trois jours à Londres pour régler l'une ou l'autre affaire avec mon futur compagnon de voyage Lima, mais je restai tout ce temps à l'hôtel, n'osant pas aborder l'océan londonien.

C'était comme si mon ancien attrait pour l'aventure m'avait quitté. Une fois seulement, j'accompagnai monsieur Lima visiter un poète polonais (dont le nom m'échappe)²³¹ pour qui j'avais une commission de la part des Pères de la Résurrection à Paris. Quelques officiers polonais au visage balafré, impliqués dans la lutte courageuse pour la patrie, étaient devenus ecclésiastiques et avaient en la fête de la Résurrection du Christ fondé une sorte d'Ordre religieux; mais derrière le terme de *résurrection* ils cachaient un

²³⁰ L'alsacien Jean-Baptiste Ludwig (Nordheim 1821), profès à St-Trond en 1839 et prêtre à Luxembourg le 21 décembre 1844. Part immédiatement pour Hanley avec Petcherin, *ChPCprB* II, 225. Revient à Wittem en juillet 1850. En avril 1851, s'embarque au Havre pour New York. Dispensé aux États-Unis en 1852. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 275.

²³¹ Il s'agit de Olizarowski (1811-1879). Lettre de Petcherin à Kajsiewicz du 10 février 1847, publiée par SAMPERS dans *SHCSR* 22 (1974) 259. MACWHITE, *Towards a Biography*, 131, n. 121.

autre but secret: la résurrection de la Pologne²³². En remerciement pour les paroles bien senties et patriotiques du poète, ils lui envoyèrent par moi une lettre accompagnée d'une plume dans un étui de corail. Mais j'avais perdu la plume, aussi ne lui remis-je que la lettre. Je ne peux rien signaler sur sa personne, car je ne fus que quelques minutes auprès de lui, vu que monsieur Lima m'attendait dans le vestibule.

Dans mon hôtel modeste, tout me semblait familier: le foyer aux braises rougeoyantes, le miroir carré et même le chat roux qui se réchauffait près de l'âtre, j'avais vu tout cela bien avant sur des gravures anglaises. Le matin vers onze heures soudain tomba une telle obscurité égyptienne qu'on dut allumer les lampes à gaz, c'était le fameux *fog* londonien!

J'avais emmené avec moi une malle de cabine avec toutes sortes de *paraphernalia* liturgiques pour lesquels la douane me fit payer une belle somme, au point que je fus forcé de laisser à la douane quelques objets tels que des images. Mon capital fut ainsi fort entamé, ce que le Révérend Père Provincial n'avait pas prévu, il pensait que cinq livres sterling suffiraient pour me rendre à Falmouth, à l'extrême sud-ouest de l'Angleterre. Pour comble, il semblait que mon collègue J. B. Ludwig était aussi sans le sou, il me demanda de l'argent pour atteindre sa destination qui était bien plus proche que la mienne, dans le Comté de Worcester²³³. Dans ces fâcheuses circonstances avec un porte-monnaie assez plat, nous partîmes – c'est-à-dire le professeur Lima et moi-même – de Londres. Nous devions d'abord nous arrêter à Bath pour nous présenter à notre évêque Mgr Baggs²³⁴. Nous voyageâmes par train.

L'Angleterre est un pays magnifique! Bien que nous fûmes en janvier, la Trent, rivière étincelante, coulait doucement entre des rives de velours verdoyant, où des vaches rousses broutaient paisiblement. Encore un vieux souvenir! Encore un paysage anglais! Sur Bath je ne peux rien raconter car je ne l'ai pas vue: nous allâmes directement de la gare à Prior Park. Il y a longtemps vivait là le fameux poète Pope²³⁵; à présent le domaine était aux mains

²³² Les Résurrectionnistes furent fondés à Paris en 1836 par Bogdan Jański (1807-Roma 1840) avec Hieronim Kajsiewicz (1812-Roma 1873) et Piotr Semenenko (1814-Paris 1886). *D.I.P.* V, 296-297 et 332-333; VII, 1824-1827; VIII, 1261-1264. *Leksykon Zakonów w Polsce*, Warszawa 2002, 128-129. Sampers a publié six lettres de Petcherin à Kajsiewicz dans *SHCSR* 22 (1974) 255-271.

²³³ A Blackmore Park, Hanley Upton-upon-Severn (Worcestershire).

²³⁴ Charles Baggs (1806-Prior Park 16 oct. 1845): Vicaire Apostolique du District Occidental de l'Angleterre. Succède à Peter Baines (+juillet 1843). RITZLER – SEFRIN, *Hierarchia Catholica*, VII, 302; *DHGE* VI, 209.

²³⁵ Alexander Pope (London 1688-Twickenham 1744), poète et satiriste anglais. *New*

des catholiques, l'évêque et quelques ecclésiastiques y vivaient, c'était un séminaire. C'était tout simplement un palais à colonnades, entouré d'un parc grandiose. Nous arrivâmes vers quatre heures, l'heure du repas, l'évêque venait de passer à table. En ce temps là les ecclésiastiques venant du continent étaient reçus à bras ouverts et le clergé anglais n'était pas, comme maintenant, imbu d'idées ultramontaines, mais avait conservé une bonne dose de l'esprit anglais de liberté. L'évêque me reçut très chaleureusement. Je lui remis une lettre de recommandation – tout à fait superflue – d'un certain Franco-russe habitant à Paris, Jermolov que le prélat avait connu à Rome. Le professeur Lima attendait dans le hall, mais l'évêque l'invita avec nous à table et nous reçûmes un excellent repas – je me souviens surtout de deux délicieux *puddings* anglais. L'évêque devait partir immédiatement pour Bristol où il devait tenir le lendemain un sermon pour la fête des Rois. Il me laissa choisir: ou partir immédiatement avec lui, ou me reposer un peu et visiter la maison. Je choisis la deuxième proposition.

On m'offrit une calme et luxueuse chambre à coucher avec cabinet, comme je n'en avais jamais vu de ma vie. Le lendemain une cloche nous réveilla pour nous inviter à une messe solennelle. C'est une habitude anglaise, pendant la période de Noël, d'orner églises et demeures de plantes vertes et de gui. Je trouvais cela plus simple et de meilleur goût que les églises belges dont les décorations font souvent penser à un théâtre de poupées ou à du pain d'épices doré. Le prêche se fit à *notre* manière: tiré de l'Écriture sans déclamation et sans gestes. Les Anglais ne peuvent supporter les grandes gesticulations des Italiens et le faux enthousiasme des Français, et peut-être ont-ils raison. Celui qui est quelque peu habitué aux écrits des saints Pères de l'Église, tels que Jean Chrysostome ou le bienheureux Augustin, doit savoir que leurs courtes et simples homélies ne souffraient aucune déclamation, tandis que leurs longs et amples vêtements ne leur permettaient pas de déambuler sur la scène.

Le même jour, à la suite de l'évêque, nous nous rendîmes à Bristol, où nous descendîmes dans un petit hôtel. Le soir nous eûmes le plaisir d'ouïr un sermon de Son Excellence où il déploya toute son érudition, en nous entretenant du schisme de notre Russie. Puis il invita Lima et moi-même à souper dans son hôtel qui se trouvait à Clifton, le plus beau et plus chic quartier de Bristol. C'était un repas spécial pour le clergé et quelques catholiques. Y présidait l'épouse de l'hôtelier, une dame d'un certain âge, corpulente, vêtue d'une robe rouge feu et coiffée d'un turban; il y avait aussi quelques autres dames. La conversation était fort agréable et variée, sans la moindre pédante-

rie cléricale. Après le souper, assez tard, nous nous levâmes pour prendre congé de cette compagnie distinguée, demandâmes à l'évêque de nous bénir en vue du voyage qui nous attendait et regagnâmes notre hôtel que nous eûmes quelque peine à retrouver dans le dédale des ruelles du vieux Bristol.

Arrivés à l'hôtel, nous voilà face à un problème: il n'y avait pas encore de liaison ferroviaire pour Falmouth, une partie du voyage devait se faire en diligence. Mais ni pour le train ni pour la diligence nous n'avions assez d'argent. Quoi de plus simple, direz-vous, de nous adresser à l'évêque et lui demander de l'argent. Après tout, j'étais son subordonné et je voyageais en service commandé, rien n'était plus naturel que cela. Mais non – j'avais cette modestie irraisonnée. Je ne valais rien comme ecclésiastique et encore moins comme religieux, car il me manquait le don *de demander de l'argent*.

Monsieur Lima qui connaissait cette partie de l'Angleterre comme sa poche, se souvint que, de Bristol, il y avait un bateau pas cher qui allait directement sur la côte des Cornouailles. C'était une liaison courte et bon marché. *Magnifique et pas cher!*²³⁶ Le lendemain nous embarquâmes. C'était un bateau fort mauvais, peu fiable, employé habituellement pour transporter le bétail et... les pauvres gens! En attendant le départ, nous allâmes dans une taverne boire un verre de bière. A cette occasion j'ai vu la cuisine anglaise ramenée à sa plus simple expression: un voyageur, un homme du peuple, se saisit d'un gros morceau de viande crue, la tint quelques minutes au-dessus du foyer et commença à manger sans autre cérémonie. On peut appeler cela un plat simple, non agrémenté de sauce française ou italienne.

Là-dessus, il était temps de partir. Comme précaution contre le mal de mer, je me pourvus d'un morceau de viande fumée, et cela m'a bien aidé. D'ailleurs de ma vie, je n'ai souffert du mal de mer. Le logement n'était pas particulièrement luxueux: on nous fourra dans une espèce de cabane en bois où nous pouvions à peine bouger. Nous naviguâmes toute la nuit et une bonne partie du lendemain; ce n'est que le soir que nous avons enfin abordé sains et saufs. Nous dormîmes dans ce qu'on appelle un *Hôtel de tempérance* où on ne vend aucune boisson forte mais où l'on peut recevoir à cœur joie thé et toutes sortes de douceurs. Tous ces petits hôtels sont étonnamment propres et intimes: tout y respire ordre, calme, confort. Nous nous sommes bien reposés, nous avons bien mangé et bu beaucoup de thé accompagné de gâteaux. Puis nous tombâmes dans un profond sommeil, car le lendemain était le dernier de notre voyage, nous étions encore à environ dix miles de Falmouth. Lorsque nous nous levâmes le lendemain, le temps était superbe,

²³⁶ En français dans l'édition Kamenev, 161.

une vraie journée de printemps, avec un soleil radieux. «Pourquoi attendrions-nous la diligence? Laissons nos bagages ici, et allons à pied. Une dizaine de miles, ce n'est pas si loin. Avec un temps tellement superbe!» Aussitôt dit, aussitôt fait, nous prenons la route.

Le paysage ne cessait de changer, nous passions des collines, nous traversions de sombres bois, de profondes vallées aux ruisseaux murmurants, et parfois à travers les arbres, étincelait une mer souriante. Comme votre cœur et vos poumons se dilatent dans cet air frais de la montagne! Ceci est la vraie vie, la vraie liberté! Vole où tu veux, comme un oiseau libre! Au pied d'une colline le chemin fit une large boucle et soudain se découvre un spectacle fantastique: la très large baie de Falmouth, close par deux montagnes dont une est couronnée par le vieux château de Pendennis. Là commence Falmouth: une terrasse avec de belles petites maisons surplombant la mer – encore un peu et voilà notre chapelle surmontée d'une croix et à côté notre modeste maison, entourée de roses et de chèvrefeuille. Dans l'enclos un puits avec sa roue, le tout envahi par le lierre. Nous frappons; le Frère belge Félicien²³⁷ nous ouvre, puis arrive mon nouveau supérieur, mon grand ami, le Père belge de Buggenoms²³⁸. Maintenant nous sommes à la maison. «Donnez vite à manger à ces hommes!» M. Lima court chez lui revoir sa famille: son épouse, sa fille et son petit garçon. Nous sommes donc à Falmouth – pour longtemps, très longtemps, peut-être pour toujours.

[33] FALMOUTH

«Quel triomphe pour la sainte Église! Le chef autocratique régnant sur soixante-six millions de sujets, le commandant suprême d'une armée innombrable et victorieuse, s'est humilié, tel un agneau, devant la grandeur bénigne de saint Pierre en la personne de Grégoire XVI». C'est ainsi que jubilent les journaux catholiques en 1846 à l'occasion de la rencontre entre le Tsar Nicolas²³⁹ et le Pape Grégoire XVI²⁴⁰.

Notre bienfaitrice, Madame Edgar, était en correspondance suivie avec son père spirituel, le Jésuite écossais Glaver à Rome. Celui-ci lui envoya une ample description du séjour du Tsar à Rome. Telle la femme de l'évangile qui a retrouvé sa drachme perdue et appelle ses amies et voisins

²³⁷ Sur le Frère Félicien Dubucquoy: cfr note 77.

²³⁸ Sur Buggenoms: voir note 76.

²³⁹ Nicolas I (Tsarkoie Selo 1796-St Pétersbourg 1855), règne de 1825 à 1855.

²⁴⁰ Grégoire XVI (Belluno 1765-Roma 1846), Pape de 1831 à 1846. *DHGE XXI*, 1445-1451. Il y eu deux rencontres: les 13 et 17 décembre 1845. J. SCHMIDLIN, *Papstgeschichte der neuesten Zeit*, München 1933, I, 635-638; Renato LEFEVRE dans *Miscellanea Historiae Pontificiae*, Roma 1948, T. XIV, 159-293.

en leur disant: «Réjouissez-vous avec moi car j'ai retrouvé la drachme perdue»²⁴¹, ainsi Madame Edgar, dans sa joie, nous invita à prendre le thé pour que nous écoutions la lettre apostolique venue de Rome, où on pouvait lire entre autres choses: «Un jeune Anglais récemment converti au catholicisme se tenait près de l'escalier que devait emprunter le Tsar pour accéder aux appartements intérieurs du Vatican. Vient alors la première scène. Le Tsar descend de voiture, en grand uniforme, un ruban sur son l'épaule, avec tous les insignes et étoiles sur la poitrine, le visage rayonnant; plein de bienveillance, souriant à droite et à gauche, il gravit les marches de marbre à grands pas élastiques. Une apparition magnifique! Pour le dire avec Shakespeare *every inch, a King!*²⁴² L'Anglais resta sur place à attendre son retour. Je ne sais pas si l'audience a duré longtemps, une heure, ou plus, ou moins. Mais maintenant arrive la deuxième scène: le Tsar apparaît au haut des marches. Quel changement merveilleux! C'est un tout autre homme! Il semble complètement troublé et défait, le visage rouge, le front en sueur; il marche d'un pas inégal, incertain et il est tellement troublé qu'il passe devant son carrosse sans le remarquer»²⁴³.

C'est un morceau d'Histoire, ou plutôt une interprétation de l'Histoire pour Jésuites. Ici, je voudrais faire remarquer que les nouveaux convertis au Catholicisme ont une imagination très vive et une conscience fort élastique, ils ne considèrent pas comme péché un petit mensonge pour la plus grande gloire de notre Mère la Sainte Église. Je suis prêt à tout croire, je crois aussi que Nicolas fut reçu très froidement à Rome, que personne ne s'est incliné dans la poussière devant lui, que l'aristocratie romaine n'a pas ouvert ses palais de marbre pour lui – tout cela est possible et je veux bien le croire, mais que notre Tsar Nicolas ait perdu les pédales devant le pape – et devant un aussi laid que Grégoire XVI! – cela je ne le croirai jamais, dût un ange du ciel venir me l'annoncer.

Le seul témoin de cette rencontre entre les *deux papes* (comme l'ont écrit les journaux libéraux français) fut le vieux Cardinal Acton, décrépité et gâteux²⁴⁴. De lui on ne pouvait naturellement s'attendre à aucune parole sensée: à toutes les questions, il répondait d'une mine pieuse et le regard levé vers le ciel. Lorsqu'on interrogea le pape lui-même, il s'en tira en disant: *j'ai*

²⁴¹ Luc 15, 8.

²⁴² W. SHAKESPEARE, *King Lear*, acte IV, scène VI, l. 110.

²⁴³ J. SCHMIDLIN, *Papstgeschichte der neuesten Zeit*, I, 635, attribue cette scène à la description faite par Wiseman et renvoie à A. BOUDOU, *Le Saint-Siège et la Russie*, Paris 1922, I, 420-422.

²⁴⁴ Charles Acton, Cardinal (Napoli 1803-Napoli 1847). Préfet de la S.C. des Indulgences. *DHGE* I, 416. *DBdI* I, 204. *Weber* 13, II, 425. Il était donc âgé de 42 ans!

dit au Tsar ce que Dieu m'inspirait. Ceci sont les *données historiques*, le reste n'est que le jeu d'une pieuse imagination ou simplement une fiction des journaux ultramontains qui se distinguent par leur goût du mensonge.

La même madame Edgar m'avait à peine vu qu'elle pouvait déjà porter un jugement suivant le système de Gall²⁴⁵: chez lui *l'organe de la vénération est très développé.* Ohime! *pur troppo!* Qui et quoi ai-je alors vénéré? Le démagogue connu Struve²⁴⁶, lors de sa première rencontre avec Herzen, se mit immédiatement à lui tâter le crâne, puis il conclut *Bürger Herzen hat kein, aber auch kein Organ der Veneration!* Ainsi le destin de l'homme est déterminé par les bosses et fosses de son crâne!

Maintenant que je vais décrire ma vie à Falmouth, je dois d'abord faire remarquer que notre petit couvent se composait de trois personnes: le supérieur, le Père de Buggenoms, le Frère lai Félicien et moi-même. Avec ma *bosse de vénération*, il n'est pas difficile de deviner quel rôle j'eus à jouer! J'ai à dessein souligné la particule *de*, car lorsqu'il était encore étudiant à Wittem, Buggenoms s'appelait tout simplement Buggenoms, mais plus tard, sans doute lorsqu'on s'aperçut de ses qualités éminentes, on trouva nécessaire de l'élever encore et par toutes sortes d'intrigues lui attribuer la noble particule *de*. *Où l'ambition va-t-elle se nicher?*²⁴⁷ Son ami et protecteur était l'actuel archevêque de Malines, Mgr Dechamps²⁴⁸, aussi un Rédemptoriste, partisan acharné de l'infailibilité pontificale, qui a maintenant beaucoup d'autorité dans l'Église et dirige presque en autocrate la Belgique, vu le caractère mou du roi²⁴⁹. Ce de Buggenoms aurait dû devenir cardinal: il aurait mis tous les diplomates dans sa poche! Les Metternich et les Talleyrand n'auraient qu'à bien se tenir! Ce n'était nullement un savant et de loin un esprit brillant, mais sa roublardise, sa ruse et sa patience, son habileté à s'adapter à toutes sortes de caractères afin d'atteindre son but, et surtout un don spécial pour miner, à force de mensonges et de calomnies, la position de ses supérieurs, d'attendre le bon moment pour leur faire un croc-en-jambes et usurper leur place – en cela il était un maître inégalé. Seule l'Église catholique peut produire de telles grandes figures. Il était plus jeune que moi, avait un extérieur assez avenant, et donc un grand ascendant auprès des dames; il

²⁴⁵ Franç.-Jos. Gall (Tiefenbrunn/Baden 1758-Paris 1828). Médecin, anatomiste, fondateur de la phrénologie. *ADB* VIII, 315-316; *NDB* VI, 42; *DBFr* XV, 178-179.

²⁴⁶ Gustave von Struve (München 1805-Wien 1870). Politicien. *ADB* XXXVI 681-687; *Brokhaus* XXI, 356.

²⁴⁷ En français dans l'édition Kamenev, 164.

²⁴⁸ Sur Victor Dechamps (Melle 1810-Mechelen 1883), cfr note 158.

²⁴⁹ Le roi Léopold II (1835-1909), règne sur la Belgique de 1865 à 1909. *Nouveau Dictionnaire des Belges* II, 64-65.

avait

les joues pleines et roses, mais plus tard, lorsque son caractère se fut pleinement épanoui, elles se sont affaissées – précisément la caractéristique des hypocrites chevronnés. C'est ainsi que sont représentés le *Tartuffe* de Molière et l'inoubliable *Pecksniff* de Dickens. Mais ici, je dépose la plume, je dois faire une pause et ordonner mes pensées – on ne peut pas dessiner un tel personnage en quelques lignes.

[34] LES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE DE V.S. PETCHERIN

Et ainsi, grâce à la censure, mes annotations reçoivent un caractère hautement esthétique. Elles sont écrites comme une occupation purement artistique, ce qui signifie tout à fait désintéressée, sans le moindre espoir d'une récompense en cette vie. Personne ne les lira, personne ne les appréciera, ni ne les condamnera. Tel le paquet mystérieux de Spiridion qui fut placé près de lui dans son cercueil et qui y serait resté éternellement, si l'amitié intime, la curiosité et le courage de son disciple n'avaient arraché ce manuscrit à l'obscurité du tombeau – ainsi restera mon manuscrit longtemps, très longtemps dans les sombres tiroirs de l'oubli... J'adresse mes notes directement à la postérité – bien que, à dire vrai – les lettres envoyées à cette adresse n'arrivent pas souvent, probablement à cause de la négligence des Postes, surtout en Russie. Dans cinquante ans, disons en 1922, le gouvernement russe, dans un accès fugitif de libéralisme, permettra de publier ces feuilles, mais alors ce sera du terriblement réchauffé, comme datant du temps de Catherine²⁵⁰ ou de Pierre²⁵¹, de la prise de Otchakow²⁵² et de la soumission de la Crimée. Il ne restera alors qu'un vague souvenir d'un individu vivant il y a bien longtemps en Russie, nommé Vladimir Sergejevitch Petcherin, qui a quitté précipitamment son pays, a erré dans toute l'Europe et finalement s'est posé sur une des Iles britanniques où il mourut à un âge respectable. Sa mémoire fut conservée par un type encore plus singulier, Fjodeor Vasilevitch Tchijow, qui pendant plus de quarante ans lui a voué une amitié indestructible; le susnommé Tchijow a construit tout un réseau de chemin de fer, a découvert un merveilleux oiseau de feu dans les îles de la mer Blanche,

²⁵⁰ La Tsarine de Russie Catherine I, de 1762 à 1796. *GDEL* II, 1873.

²⁵¹ Le Tsar de Russie Pierre le Grand de 1682 à 1725.

²⁵² Otchakov ou Очаков: ville ukrainienne près d'Odessa, conquise par le général russe Potjomkin sur les Turcs en 1788. *Encicl. Europea* IX, 169.

devint centenaire et laissa derrière lui d'incommensurables richesses, etc. etc. L'imagination populaire va exagérer tout cela, va l'embellir, le transformer en légende, en fable; n'est-ce pas magnifique? Il est bien plus agréable d'être le héros d'une fable qu'un héros de l'Histoire: souvent les personnages historiques s'usent, ils perdent leurs couleurs et leurs cheveux, tandis que les héros des fables restent éternellement jeunes et ne meurent jamais.

L'un ou l'autre Russe du vingtième siècle (et ce n'est peut-être plus très éloigné) prendra connaissance avec intérêt et peut-être avec une vraie sympathie de cette vie à la Don Quichotte, toujours idéaliste, détachée de toute ambition terrestre et – qui sait – la lecture de cette vie enflammera en lui le désir de commettre une sottise généreuse. Dans les *Lettres d'un Voyageur russe*, Karamzin²⁵³ cite l'autobiographie d'Anton Reiser²⁵⁴ comme un phénomène psychologique important. J'ai déniché cet *Anton Reiser* quelque part sur un marché de bric-à-brac et le l'ai lu de A à Z. Ce fut un facteur décisif au cours de ma vie, car il mit en moi une passion pour la vie de vagabond. Peut-être que mon autobiographie aura une telle influence (non enviable). Mais si j'écris pour la postérité pourquoi me hâterai-je? La postérité ne va pas s'enfuir, elle peut donc attendre, pourquoi aurais-je tant de compliments? C'est une personne assez importante! Le vingtième siècle! Allons donc! Nous en avons vu d'autres. Nous avons vécu dans le fameux et inoubliable dix-neuvième siècle!

À Moscou, j'ai logé sur le boulevard Tverskow dans un petit hôtel, *À la Ville de Berlin*, dont le propriétaire était un Suisse à moitié ivrogne. Je ne voulais louer aucune maison, ni entrer en ménage, mais bivouaquer n'importe où: j'attendais la marée basse, ou mieux la chance de voyager à l'étranger. L'hôtel était le point de ralliement des précepteurs suisses. C'étaient tous des jeunes gens étonnement aisés: ils avaient tous leur propre traîneau et domestique. À la table commune, je leur demandais souvent comment était la vie en Suisse, chère ou bon marché, si on pouvait y donner des leçons, etc., l'œil fixé sur mon avenir immédiat, cela s'entend. Ces repas communautaires étaient par ailleurs fort misérables, la pure cuisine russe et la plus insipide. Parfois je n'y mangeais pas du tout, mais achetais une livre d'olives – ou comme nous

²⁵³ Nicolas M. KARAMZIN ou КАРАМЗИН (Michajlowka 1766-St-Pétersbourg 1826), écrivain russe, publie ses *Lettres d'un Voyageur Russe* en 1791. *Russkij Biografičkij Slovar*, St-Pétersbourg 1897, VIII, 500-514.

²⁵⁴ *Anton Reiser* est le titre d'un roman autobiographique en quatre volumes de K. F. MORITZ (Hameln 1756-Berlin 1793), publié de 1785 à 1790. *ADB* XXII, 308-320; *NDB* XVIII, 149-152; *LUIt.* XIV, 259.

disions de ce temps-là des *fruits à huile* – et en faisais mon repas, accompagné d'un morceau de pain. Je vivais à dessein très sobrement afin d'avoir de l'argent pour le voyage. Ma chambre était un peu à part et avait une porte particulière. Parfois des étudiants venaient m'y trouver en voiture de louage – une habitude bien moscovite – dans ma chambre malpropre et mal aérée. Un jour arriva un jeune professeur pour passer un examen de grec. Il connaissait fort bien sa matière et je lui donnai la cote la plus élevée. Il avait de moi une très haute opinion, examina ma chambre d'un regard rapide et pénétrant avec cet aplomb propre aux fonctionnaires russes, se frotta les mains avec satisfaction et me dit: «Puis-je vous offrir un service à thé?» «Non, merci, je n'en ai pas besoin». Ce qu'il pensait de moi, je n'en sais rien, mais son visage montra de l'étonnement. Ce fut ma première tentation et ma première expérience en matière de corruption.

Un soir je rentrais chez moi, pas de très bonne humeur. Assise sur le seuil de ma chambre il y avait une vieille mendicante avec une béquille et vêtue de haillons misérables. Je voulus la chasser mais elle me supplia: «Pitié, mon bon monsieur! Ne me faites pas de chagrin! Je suis une de vos paysannes du village de Navolnovo et je suis venue avec une requête». «Quel genre de requête! Parle». «Voyez-vous, mon bon monsieur, le chef de notre village veut marier ma fille Akoulina avec un jeune homme qu'elle n'aime pas, et moi, j'ai en vue un autre fiancé qu'elle aussi voit volontiers. Voulez-vous être assez bon et m'écrire un ordre qui les oblige à unir ma fille Akoulina avec ce jeune homme?»

Sans plus de questions, avec une sorte de sèche ironie, je pris une feuille de papier et écrivis cet ukase péremptoire: *Au reçu de ce document, veuillez permettre à mademoiselle Akoulina d'épouser tel jeune homme (suivait le nom). Il sied de donner suite à cet ordre sans tarder. Vladimir Petcherin.* Ce fut la première et la dernière fois de ma vie que je posai un acte autocratique de propriétaire terrien. Puis je laissai partir la vieille en boitillant. Cela me rendit furieux et ce fut une des raisons pour lesquelles finalement je ressentais une telle amertume envers la Russie.

Mais il n'y avait pas que les vieilles femmes qui gravissaient mon escalier... Parfois venait une jeune fille de dix-sept ans environ qui montait les marches et frappait prudemment à la porte de l'ermite. C'est un peu ce qu'a chanté Lomonosov²⁵⁵, tout en estropiant les vers d'Anacréon²⁵⁶:

²⁵⁵ Michael V. Lomonosov ou Ломоносов (Denisovka 1711-St-Pétersbourg 1765), savant et poète russe. Co-fondateur de l'Université de Moscou. *Russkij Biografičeskij Slovar*, St-Pétersbourg 1914, X, 593-628; *Brokhaus* XIII, 511; *La Piccola Treccani* VI, 888.

²⁵⁶ ANACRÉON, poète lyrique grec du VI^eme s. a. C. *GDEL* I, 433.

Et soudain, voilà Cupidon qui frappa chez moi. Ma rêverie insouciant s'arrêta et sans voix je restais là planté...!

Vraiment, ce n'est pas péché lorsque parfois, au cœur de l'hiver sombre et stérile, vous pensez au soleil printanier, à l'air doucement embau-mé, à la tendre vie de la nature et même à de petites fleurettes qui poussent au bord du chemin...

Mais tout cela n'est que discours dans le vide, je l'ai évoqué unique-ment en raison du rude hiver de l'an 1836 où il gela sévèrement: à moins 36°! J'étais assis près du poêle et notai dans mon agenda: *Souffrez, souffrez! C'est une bonne préparation pour votre entrevue avec Comte Stroganoff*²⁵⁷ à qui je devais demander la permission de partir à l'étranger. Entre-temps je me voyais en imagination être depuis plus de cinq mois en Suisse, sur les rives de lacs lisses comme des miroirs, sous les Alpes enneigées. Durant cet hiver glacial un vieux Français, de haute taille, les cheveux gris, venait par-fois chez moi pour se réchauffer et parler un peu. C'était un grand philo-sophe. Il me dit un jour: *J'attends tranquillement ma fin: je serai bien par-tout où la bonne mère nature voudra me mettre!*²⁵⁸ Je l'écoutais et me disais: dans mes vieux jours moi aussi je serai à l'étranger à philosopher avec des inconnus. Cela s'est en effet produit: je philosophe maintenant avec le Dr Atkinson²⁵⁹. Tous nos pressentiments ont une solide base au plus profond de notre organisme. Je n'ai jamais pu oublier les mots frappants de Balzac: *un désir constant est une promesse que nous fait l'avenir*²⁶⁰. Pour le moment je n'ai aucun *désir constant*, sauf peut-être le souhait d'être seul et tout à fait indépendant, mais je me sens bien comme cela. Ceci dit, je dois maintenant passer à un sujet quelque peu déplaisant, à savoir la biographie du Révérend Père de Buggenoms.

Dès avant mon départ il avait fait montre de son audace diplomatique. En deux ans de temps, pas plus, il était parvenu à force de machinations, d'intrigues et d'insinuations à chasser de la maison son supérieur, le P. Lempfridt²⁶¹ et prendre sa place. Il le fit de sang froid, avec une précision

²⁵⁷ En français dans l'édition Kamenev, 168. Sur Stroganof: cfr note 101.

²⁵⁸ En français dans l'édition Kamenev, 168.

²⁵⁹ Robert Atkinson (Gateshead 1839-Dublin 1908). À Liège en 1857-1858. Profes-sieur de Sanskrit à Dublin de 1871 à 1907. MACWHITE, *Towards a Biography*, 153, n. 233.

²⁶⁰ En français dans l'édition Kamenev, 168.

²⁶¹ Xavier Lempfridt (Lixheim en Lorraine 1809), prend l'habit à Rumillies le 8 dé-cembre 1832 [*ChPCprB* I, 38], profès à St-Trond le 8 décembre 1833 [*ChPCprB* I, 52] et prêtre à Liège le 18 février 1837 [par Mgr van Bommel, *ChPCprB* I, 217]. En juin 1843, part avec Buggenoms à Falmouth [*ChPCprB* II, 83 et 86]. Dispensé à Liège en août 1845 [*ChPCprB* II, 172]. Oblat CSsR en 1861. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 198. *SHCSR* 26 (1978)

scientifique et un esprit de suite étonnant. Pour commencer il essaya d'humilier son chef de toutes les façons, le rendre méprisable et ridicule aux yeux de Madame Edgar et de sa famille. Et Madame Edgar était une personne importante, car toute l'existence de la mission dépendait d'elle. Il écrivait en secret des lettres aux demoiselles Edgar et leur faisait dessiner des caricatures du P. Lempfridt; chaque geste, chaque parole de lui, il essayait de les ridiculiser. D'autre part il le calomniait auprès des hautes autorités en Belgique où il l'accusait de rapports coupables avec Madame Edgar. Les relations d'un ecclésiastique catholique avec le sexe féminin sont tellement libres, familières et intimes qu'elles peuvent donner facilement lieu à des calomnies. Le P. Lempfridt fut accusé de ce que, pendant sa maladie, Madame Edgar restait parfois des heures à son chevet, seule dans la chambre. Mais cela se produit tous les jours: les infirmières aussi restent ainsi jour et nuit au chevet des malades. En outre Madame Edgar était une femme d'âge avec deux filles nubiles. Pour mieux faire aboutir ses plans, le Père de Buggenoms forgea un complot avec le Frère Félicien²⁶². Ils ont tellement contrarié leur Supérieur qu'un jour celui-ci s'écria désespéré *vous m'avez empoisonné toute la vie!* et il demanda à ses supérieurs comme une faveur d'être transféré dans une maison nouvellement ouverte en Angleterre Centrale, à Hanley Castle²⁶³. Peu de temps après il quitta la Congrégation des Rédemptoristes. Tout cela arriva en partie parce qu'il était Français et que les Belges ne peuvent pas supporter les Français, par mépris ils les appellent *fransquillons*. Et ainsi le Père de Buggenoms fut le patron à Falmouth.

Pour être assuré de l'avenir, il fit faire un vœu à la pauvre Madame Edgar par lequel elle lui promettait obéissance toute sa vie durant, de telle sorte qu'elle n'irait jamais à l'encontre de ses plans. Et cela ne suffisait pas encore. Il savait qu'il ne pouvait pas rester seul à Falmouth, qu'un assistant lui serait envoyé. Que pouvait-il y faire? Oh, il le savait fort bien! Pour prévenir tout développement déplaisant, il pria ses Supérieurs en Belgique de ne lui envoyer personne d'autre que le Père Petcherin, vu qu'il l'appréciait tellement pour ses excellentes qualités et capacités et qu'il espérait trouver en lui un bon et zélé collaborateur. *Voilà un coup de diplomate. On reconnaît le diplomate à sa haute cravate, à ses longs favoris!*²⁶⁴ Oui, c'était de la haute diplomatie. Depuis le temps de Wittem, il savait avec quelles rigueur et assi-

85, n. 57, et p. 102.

²⁶² Sur le Frère Félicien: cfr note 77.

²⁶³ Xavier Lempfridt quitta Falmouth pour Hanley en septembre 1844: *ChPCprB* II, 149.

²⁶⁴ En français dans l'édition Kamenev, 169.

duité je me tenais aux règles religieuses, avec quelle vénération j'obéissais au Supérieur, avec quelle foi ardente je voyais en tout Supérieur la personne de Jésus-Christ! C'est une théorie pernicieuse, un enseignement nocif qui, de tout temps, fut une arme solide dans les mains des hypocrites ambitieux, afin d'atteindre leurs fins si peu édifiantes!

A Wittem, Buggenoms avait bien essayé d'acquérir mon estime, comme on dit; mais lorsque j'arrivai à Falmouth il se perdit en manifestations d'une amitié et d'un attachement sans bornes que je trouvais étranges: suivant les règles religieuses de tels épanchements de tendresse sont interdits, vous êtes censé aimer tous vos frères de façon égale, sans attachement particulier pour une personne. Mais que pouvais-je y faire? Qui peut refuser l'amitié et l'amour de quelqu'un s'ils vous sont proposés et même imposés? Surtout lorsqu'on a un si faible caractère, comme celui de Petcherin jadis. «Je ne suis votre Supérieur que *pro forma*», me dit-il, «nous sommes parfaitement égaux entre nous; nous vivons comme des frères!» Eh oui, comment pouvez-vous refuser cela? *Quoi de meilleur, quoi de plus beau que de vivre ensemble en frères*²⁶⁵ – sous ces textes pieux se cache une telle perversité! En Russie des types corrompus sanctifient leurs combines avec le texte biblique: *chaque don est noble, chaque présent est parfait*²⁶⁶.

[35] FALMOUTH (1845-1848)

Nous voici de nouveau à Falmouth. «Là où les flots éternels se brisent contre les roches sauvages et nues». Un climat merveilleux où le laurier croît entrelacé au rosier, où l'on voit partout la mer étinceler dans les baies et les golfes, ou bien s'engouffrer sous de noires falaises en surplomb – ici et là, on y trouve encore de vénérables traces de l'antique industrie phénicienne: tout dans cet endroit magique semble être spécialement aménagé pour rendre attirant le séjour des ermites. Je repense à cette période avec un étrange mélange de sentiments doux et tristes. Tout cela me revient comme en rêve et je me demande si j'y étais réellement... Durant ces trois années je me suis, pour ainsi dire, abreuvé à cœur joie au fleuve de l'oubli: je ne pensais absolument pas au passé, à la Russie (sauf lorsque j'écrivais à la famille des lettres obligées et formelles), je n'avais pas le moindre souci concernant le lendemain, je vivais littéralement au jour le jour, d'une foi aveugle, dans la plus profonde humilité, avec une confiance enfantine dans les hommes. Ce qui me manquait surtout, c'était un des ressorts principaux de l'homme: *l'ambition*. Non, je n'en avais pas. Certes, parfois elle pouvait pointer la tête, réveillée et excitée par les autres, mais sans cela, elle aurait dormi pour tou-

²⁶⁵ Psaume 132, 1.

²⁶⁶ Jacques 1, 17.

jours d'un profond sommeil. Si en 1848 on ne m'avait pas envoyé, presque de force, à Londres, j'étais prêt à rester à Falmouth jusqu'à la fin de mes jours: vivre dans un petit cercle, faire un peu de bien, aimer et être aimé – cela me suffisait. J'aurais pu dire avec le Cardinal de Teate²⁶⁷: «J'aurais voulu réformer le monde entier, mais *sans que le monde se doutât de mon existence*»²⁶⁸. J'ai toujours eu de la sympathie pour ce qu'on appelle la *vie cachée*. «Je voudrais sonder toutes les profondeurs de la science, cependant sans le fracas des mots, le choc des arguments, l'orgueil de l'ambition, *sine strepitu verborum, sine pugnatione argumentorum, sine fastu honoris*» (Thomas a Kempis dans *L'Imitation de Jésus-Christ*²⁶⁹).

Je ne pus être professeur en Russie, car pour cela, ce n'est pas la vraie science qui est requise, mais des mots, de la rhétorique, de la poudre aux yeux et des distinctions officielles. Même le défunt Grefe²⁷⁰ avait l'habitude de dire qu'aucun savant ne pouvait vivre à Saint-Pétersbourg parce que tout était happé par le tumulte officiel et par les ambitions des fonctionnaires. À Rome je n'aurais absolument pas pu respirer: c'est le centre mondial de l'ambition la plus vulgaire. Au lieu de la Sainte Église, j'y ai trouvé une vie de cour des plus repoussantes. Au lieu de religieux modèles, plongés dans la contemplation des vérités éternelles, se consacrant dans la solitude à la nature et aux arts, j'y ai vu des analphabètes paresseux, flânant pleins d'ennui sur le forum, ou attendant des heures durant dans l'antichambre des cardinaux, espérant l'une ou l'autre faveur pour leur Ordre. Le fonctionnaire moyen russe, tel Tchitchiskov²⁷¹, n'aurait jamais flatté, intrigué ou rampé devant les cardinaux, comme ces moines. Pour toutes ces raisons, il y a longtemps que la puissance temporelle du Pape aurait dû être abolie: c'est un outrage à la saine raison, une atteinte sacrilège à la dignité humaine, une souillure honteuse sur l'étendard du dix-neuvième siècle. Mais assez sur ce sujet.

Au lieu de s'occuper de ces sottises sur l'ambition des moines, n'était-il pas mieux de rester assis au bord de la mer à Falmouth, en regardant tran-

²⁶⁷ Theatino = Chieti. Gian Pietro CARAFA (Capriglio 1476-Roma 1559). Pape sous le nom de Paul IV de 1555 à 1559. *Hier. Cath.* III, 311. *LUIt* XVI, 167. [Ph. Levillain] *Dictionnaire historique de la Papauté*, Paris 1994, 1268-1269.

²⁶⁸ En français dans l'édition Kamenev, 170.

²⁶⁹ *De Imitatione Christi*, liber III, ch. 43, v.10. Thomas Hemerken A KEMPIS (c. 1380-1471), auteur présumé de *L'Imitation de Jésus-Christ*. *Catholicisme* V, 1271-1273 et XIV, 1214.

²⁷⁰ Christian Friedrich Grefe ou Грефе (1780-1851), professeur de grec de Petcherin à St-Pétersbourg. *Kritiko-Biografičskij slovar russkikh pisatelej i učenykh* (Petrograd 1915) I, 207.

²⁷¹ Tchitchiskov ou Чичиков est le personnage central du roman de Nicolas Gogol *Les âmes mortes* (1842). *GDEL* I, 391.

quillement un navire aux voiles blanches ballotté par les flots, sous les fenêtres de notre modeste demeure? Celle-ci se trouvait sur une terrasse derrière la chapelle; au-dessus, il y avait quatre chambres ou plutôt cellules, et en dessous le parloir, le réfectoire et la cuisine. Devant la chapelle nous avions un jardinet assez négligé, mais il y avait encore quelques fleurs. À ce jardin se rattache une histoire étonnante.

Par disposition de la haute autorité, notre Frère belge Félicien, aimable et d'esprit pratique, fut transféré dans une autre maison; à sa place nous reçûmes un Flamand très pieux, mais maladroit²⁷². Il devait s'occuper de la cuisine et du jardin. Le premier acte de son régime, son *coup d'État*, fut d'enlever les fleurs pour y planter des pommes de terre. «C'est plus avantageux pour la maison», dit-il, «qu'avons-nous besoin de fleurs?» Mais grand Dieu! Planter des pommes de terre sur

²⁷² Le Frère belge Michel Lecoq (Racour 1802-Bishop Eton 1856), profès à St-Trond en 1837. En mai 1845, part de Bruges pour Hanley d'abord, puis Falmouth, en juin 1851, Bishop Eton, *ChPCprB* II, 220,223, 298; *Catalogus Fratrum*, XIII, n° 77.

une parcelle bien en vue, sur une terrasse, le long d'une grand route, au milieu des villas et des jardins, c'était tout simplement barbare! Ce n'est pas pour rien que George Sand a dit qu' «un moine sans peintures et sans fleurs n'est rien d'autre qu'un porc», à dire vrai elle ne s'est pas exprimée aussi grossièrement, mais plus délicatement à la française: un *animal immonde*²⁷³. Seul Victor Hugo ose le dire rondement: un *cochon*²⁷⁴, et encore! il employa une expression encore plus forte.

La mesure de ma patience était à présent pleine et le supérieur lui-même était tout à fait d'accord avec moi. *Il faut nous débarrasser de ce Frère-là*²⁷⁵ nous nous dîmes. C'était un scandale, ici en Angleterre où l'on est tellement à cheval sur l'élégance. Ce fut fait: avec la permission des autorités supérieures, nous congédiâmes notre Flamand et il alla planter ses patates ailleurs, dans un village lointain²⁷⁶, où son horticulture ne risquait pas de heurter le sens esthétique des classes supérieures. Et nous accueillîmes à nouveau notre brave et habile Frère Félicien. Sous sa direction et avec l'aide d'un jardinier, notre jardinet redevint un petit parc d'agrément avec de beaux petits sentiers et des fleurs en surabondance. Nous nous y promenions habituellement deux fois par jour, pendant les récréations après le dîner et le souper, quand nous pouvions parler, car le reste du temps nous devions garder le silence.

Nous étions donc deux prêtres et un Frère. Pour les deux prêtres, il y avait peu à faire: le nombre de catholiques n'atteignait pas la centaine. Cependant on estima utile pour une meilleure observance des Règles religieuses et pour un plus grand décorum dans le service d'église, d'ajouter un Père à l'équipe. Il nous envoyèrent un Français à demi toqué dont je ne me souviens même plus du nom²⁷⁷. Non pas qu'il soit fou, mais il lui manquait un boulon, et d'étranges choses se passèrent avec lui. De toute évidence le climat anglais exerçait sur lui un effet très négatif. Un jour le Frère Félicien et moi-même étions assis à table avec lui. Soudain je vis son visage grimacer, il me fixait de travers avec l'air hagard d'un dément et il se saisit d'un couteau; mais le Frère Félicien lui retint la main. Je m'effrayai quelque peu,

²⁷³ En français dans l'édition Kamenev, 171-172.

²⁷⁴ En français dans l'édition Kamenev, 172.

²⁷⁵ *Idem*.

²⁷⁶ À Hanley dans le Worcestershire, *ChPCprB* II, 298.

²⁷⁷ Il s'agit du Lorrain J. J. Rudeau (Dieuze 1821), profès à St-Trond le 15 octobre 1844 [*ChPCprB* II, 128], prêtre à Luxembourg le 26 octobre 1846 [Mgr Laurent], dispensé en 1852 (GH). Part en novembre 1846 à Falmouth jusqu'en avril 1847 [*ChPCprB* II, 292 et 349]. Puis à Bruges et Liège [*ChPCprB* 339]. En juin 1848, retourne en France [*ChPCprB* III, 21]. Dispensé en 1852. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 424.

mais pour cette fois tout se passa bien. Peu de temps après, nouvelle crise. Nous disions à midi une courte prière à la chapelle, lorsque soudain je sentis un coup sur la tête, je pensais que la grande lampe à huile de l'autel m'était tombée sur le crâne, mais c'était une énorme claque que le dingue m'avait donné avec force, accompagnée de ces mots *pourquoi me persécutez-vous?*²⁷⁸ de sorte que je tombai presque inconscient. Là dessus il n'y avait plus à hésiter: le supérieur décida de renvoyer ce confrère dérangé en Belgique, où le climat lui convenait mieux. Mais avant qu'il ne parte, je trouvai bon de fermer ma porte à clé: Dieu sait ce qu'il pouvait inventer la nuit. Le lendemain il avait retrouvé ses esprits. En général il se tenait comme il faut, et vis-à-vis des étrangers il ne se comportait pas de façon douteuse.

À la place de ce malade, on nous envoya un homme d'une tout autre étoffe. Le Père Lux arriva, un jeune Hollandais²⁷⁹, un peintre, un musicien, un chanteur, et plus encore. Peut-être l'avez-vous vu en passant à Wittem. Mon cousin Fjedor fut en étroite contact avec lui et a essayé de toutes les manières de découvrir quelles raisons romantiques avaient amené ce jeune homme à entrer en religion; mais il ne découvrit rien car la raison en était évidente. À la demande de mon cousin, Lux peignit un portrait de moi qui ne me ressemblait pas: il fit de moi un beau jeune homme, certainement dix ans plus jeune que je ne l'étais. Mon cousin amena ce portrait à Saint-Pétersbourg, où il le fit retoucher par un peintre à la mode, *retoucher et donner le dernier coup de pinceau*²⁸⁰. Mais il le retoucha si bien, que je ne sais quelle face d'idiot en sortit – au point que ma mère, lorsqu'elle vit le portrait, se mit à pleurer de misère: «Je m'attendais à voir un religieux, mais je vois un enfant». Cela démontre que ma mère, dans la simplicité de son cœur, avait un goût sûr, non dénaturé.

D'ailleurs partout dans l'Église actuelle règne un goût pour le clinquant. Cela frappe surtout dans les églises de la secte dominante, les Jésuites: partout ce manque de simplicité, tout est calqué, artificiel, maniéré, partout on sent affleurer une infatuation de soi, un désir de se montrer. Les peintures dans la basilique restaurée de St Paul-hors-les-Murs²⁸¹ sont en-dessous de toute critique. Le fameux peintre Overbeck était à Rome pour ce-

²⁷⁸ En français dans l'édition Kamenev, 172.

²⁷⁹ Le Hollandais Lodewijk LUX (Amsterdam 1810), profès à St-Trond le 26 mars 1842 [*ChPCprB* II, 15], prêtre à Luxembourg le 27 avril 1847 (Mgr Laurent) [*ChPCprB* II, 329], dispensé en mai 1848 [*ChPCprB* III, 41]. À Falmouth de mai 1847 à avril 1848 [*ChPCprB* II, 349 et III, 41]. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 331.

²⁸⁰ En français dans l'édition Kamenev, 173.

²⁸¹ On sait que la basilique St Paul-hors-les-murs fut détruite par un incendie le 16 juillet 1823. [Ph. LEVILLAIN] *Dictionnaire historique de la Papauté*, Paris 1994, 1519-1521.

la même, mais c'est un Allemand, d'origine protestante qui plus tard devint catholique²⁸². Sa première oeuvre se trouve dans l'église luthérienne de Lübeck. À Rome tout porte le sceau de l'épuisement total, du délabrement et de la mollesse, comme si tout est en proie à la paralysie, cependant on fait tout avec entrain et on veut paraître frais et jeune. Le fondateur de la Congrégation des Rédemptoristes, Saint Alphonse de Liguori, était jusqu'à peu représenté comme un vieil homme caduc, petit de taille, la tête penchée sur la poitrine. Maintenant que cela va bien chez les Rédemptoristes, ils commencent avoir honte d'avoir un patron aussi laid. Regardez par exemple Saint Ignace chez les Jésuites: quel géant d'homme! Ça c'est un officier martial! Et nous, nous avons ce vieux chef pitoyable. Non, il faut faire quelque chose pour l'honneur de la Congrégation. On se mit donc à l'ouvrage: Alphonse fut un peu redressé, il grandit de quelques pouces, les couleurs de son visage furent rafraîchies, et cela donna un excellent officier de cavalerie! Cela me fait penser à la comtesse polonaise que je vis à Chmel'nik, elle avait dans les soixante-dix ans, mais se maquillait d'un teint de rose, et déambulait, la poitrine à demi nue, habillée comme une fille de seize ans. Voilà l'Église catholique dans son état actuel.

Avez-vous déjà entendu parler du peintre russe Habberzettel?²⁸³ En 1851 il exposa à Londres une toile géante *La prédication de Jean Baptiste dans le désert*. Elle fut mal accueillie à Saint-Pétersbourg. Le Tsar Nicolas la regarda et dit: *encore cette peinture occidentale!* et se détourna. Et il avait parfaitement raison. Sans rentrer dans les détails,

²⁸² Friedrich Overbeck (Lübeck 1789-Roma 1869). Peintre, chef de file des *Nazaréens*. Inhumé à S. Bernardo alle Terme. *ADB* XXV, 7-14; *NDB* XIX, 721-723; *LUIt* XV, 637.

²⁸³ Jos. Iv. Habberzettel (1791-1853). Professeur à l'Académie des Beaux-Arts de St-Pétersbourg. Il émigra en 1843 à Londres. Petcherin en parle dans sa lettre à Gagarin du 16 juin 1850: «il est réduit à la dernière misère». *MACWHITE, Towards a Biography*, 132, n. 128.

il suffisait de regarder la figure centrale de Jean Baptiste: au lieu de l'austérité et du feu sacré du prophète, nous avons là l'image sans force et vide d'un dandy à moitié ivre. À Londres non plus, il n'a pas eu le moindre succès. Ce même Haberzettel voulait à toute force imposer aux Rédemptoristes une petite icône du Sauveur qu'il avait peinte. Le supérieur de Held essaya de toutes les manières de s'en défaire; il s'excusa en disant que régnait alors en Angleterre un tout autre goût, qu'on y appréciait davantage l'ancien style gothique, etc., mais vraiment cette peinture était insupportablement laide. Le visage du Sauveur couronné d'épines n'était que le portrait d'un dandy italien à la chevelure bouclée et aux yeux sensuels. Haberzettel fit une seule bonne action: il nous emmena mon cousin et moi chez un bon daguerréotypiste qui fit de moi un portrait ressemblant, lequel donna tant de plaisir à mon inoubliable mère. En matière de musique, domine ce même goût pour le clinquant. Dans la chapelle pontificale au Vatican on y chante encore assez bien, mais partout ailleurs, ce n'est que musique d'opéra. Il ne manque plus que d'inviter Strauss²⁸⁴ à jouer une valse pendant la messe.

Mais enfin, le Père Lux arriva donc chez nous, un homme avec un vrai goût catholique dans le domaine pictural et musical, muni d'une très haute opinion de lui-même, avec le fier espoir de ramener à la vraie foi, par la grâce de son pinceau et de sa voix, tous les Protestants. À l'instar de tous les grands génies, il commença à tout réformer, à tout refaire à sa manière; il peignit et orna notre petite église de haut en bas pour un résultat de qualité très douteuse. Moi personnellement, je trouvais ses peintures mauvaises. Un jour arriva dans le port de Falmouth un navire de guerre sarde et l'aumônier de la flotte vient nous rendre visite. Nous lui montrâmes notre chapelle comme une sorte de merveille. Il contempla les peintures et dit en souriant: *Non era un Raffaele*²⁸⁵ *questo pittore*. Lorsque nous lui dîmes que le *non-Raffaele* était le Père qui se trouvait près de lui, il éclata de rire et dit en agitant les bras: *Eh bien! je vous en félicite!*²⁸⁶

Dans une église catholique on ne connaît pas de choeurs et pas d'ensemble spécial composé de sacristes et de chanteurs; dans la chorale chantent tout genre de laïques, surtout des jeunes gens et des jeunes filles, qui trouvent là une belle occasion de flirter, de telle sorte que ce chant d'opéra – comme dans un vrai théâtre – se conclut souvent par un heureux mariage. Le Père Lux qui était venu avec l'intention d'abaisser les Protes-

²⁸⁴ Le compositeur viennois Johann Strauss (1825-1899). *ADB* LIV, 610-614.

²⁸⁵ Raffaello Sanzio (Urbino 1483-Roma 1520), peintre et architecte. *LUIt.* XVIII, 345-346.

²⁸⁶ En français dans l'édition Kamenev, 175.

tants, fut lui-même vaincu, et au lieu de les convertir à la foi catholique, il succomba à la foi païenne en la personne du dieu antique bien connu: Cupidon. Chantait dans notre chorale une jeune fille récemment convertie, fort jolie à regarder et notre meilleure voix. Elle devait souvent chanter des *duetti* avec le Père Lux. Imaginez comment ils gazouillaient ensemble ces vers: *Ah! perché non posso allearti in fede com'io! Ma del tutto ancor non sia cancellato del mio cuor!* Ils se voyaient aussi beaucoup en dehors de l'église, ils devaient toujours discuter du chant, chercher la musique et coordonner les parties, essayer, répéter,... oui, les musiciens et les chanteurs ont bien des raisons d'entrer en contact. Il était fou amoureux d'elle et leur attachement réciproque devint tellement évident aux yeux des distingués fidèles que le supérieur fut forcé d'interdire au Père Lux de rencontrer la jeune fille. De là surgit un conflit, une lettre fut interceptée, le supérieur ne voulait pas la remettre, Lux s'en empara par la force et même leva la main sur son supérieur pendant la prière...

C'est une très vieille histoire: aussi bien sur la scène du théâtre que dans le théâtre de la vie, au monastère, dans une chaumière ou un palais impérial, partout règne cet éternel, omniprésent et invincible dieu de l'amour, à lui puissance, honneur et gloire dans les siècles des siècles, amen. Ce drame, ou cette tragicomédie, ne pouvait connaître qu'un seul dénouement: un beau jour, très tôt le matin, Lux quitta la maison en vêtements civils, un parapluie sous le bras. Il me serra la main en silence, me salua de la tête et s'en alla, Dieu sait où. Sa dulcinée, une jeune fille fort convenable, ne le suivit pas, mais, à ce que l'on dit, très généreuse elle lui fournit l'argent du voyage²⁸⁷. Et ainsi s'achève mon roman. *Mon récit est à la fin / Donnez moi un petit verre de vin* (poème ancien).

[36] LONDRES (1^{er} mai 1848)

Il y a dix ans, cette date me paraissait tellement proche, comme si c'était la veille. Maintenant elle est plongée dans un lointain si vapoureux qu'elle appartient aux années de ma tendre jeunesse (bien que j'eusse dépassé la quarantaine). Le premier janvier 1875, il y aura précisément trente ans que pour la première fois je foulai le sol anglais. On prend peur lorsqu'on y pense! Durant cette période toute une génération est née, a grandi, est morte. Bien que je trouvai triste de devoir quitter Falmouth, le ressort élastique de la jeunesse me fit rebondir. Je roulai plein d'espoir, d'espérance et d'amour

²⁸⁷ Sabelli dans une lettre à Hugues du 28 octobre 1848 [AGHR Prov. Germ. Inf., Sb 400] fait allusion à cette histoire dont on a riait à Pagani, et il conclut finement *Omnia scandala in luce clarescunt*.

vers Londres, dans une obéissance inconditionnelle, avec une confiance sans bornes dans les hommes. J'y allai comme un soldat sur ordre de mes supérieurs. Mais où? Pourquoi? Contre qui? Pour qui? Qu'avais-je à y faire? Un ordre est un ordre! J'étais alors mu par l'esprit de détachement. «Le plus grand et le plus digne sacrifice qu'un homme puisse faire à Dieu est celui de son intelligence et de sa volonté». Cela je ne puis l'avalier: si on ôte à l'homme sa liberté de penser, que reste-t-il? Une pièce de bétail bien dressée, un cheval ou un chien qui fait des trucs sur commande de son maître. Et c'est à cela que tend tout le système des Jésuites. Saint Ignace a dit que le Jésuite devait être envers son supérieur comme un cadavre, comme le bâton dans la main d'un vieillard, etc.

De la gare de Paddington je pris un *cab* et nous roulâmes à peu près deux heures avant d'atteindre Clapham, un lointain faubourg du sud. Les faubourgs londoniens s'étendent sans cesse, on construit de nouvelles rues, les maisons sortent du sol comme des champignons, les mêmes numéros de maisons se répètent avec adjonction d'une lettre majuscule. Avec la plus grande difficulté nous trouvâmes une petite maison portant le numéro 85B, je crois, où le P. de Held habitait chez notre ami et bienfaiteur M. Philp. C'est un libraire estimé de Londres²⁸⁸. Le P. de Held me reçut à bras ouverts et loua ma *prompte obéissance*²⁸⁹. À cette prompte obéissance aux ordres, y avait fortement contribué mon vénéré supérieur de Falmouth, le Père de Buggenoms. Il m'avait dit que je pouvais partir dès le vendredi, de sorte que je n'eusse aucune chance d'adresser le dimanche suivant un mot d'adieu aux fidèles et de recevoir d'eux quelques marques de sympathie. Cet homme, de Buggenoms, ne pouvait supporter aucun rival à ses côtés. Il semblait qu'il se répétait toujours les paroles de Jules César: *Il est mieux d'être premier dans un petit village que deuxième à Rome*.

Le soir même j'eus l'occasion de voir le début de nos activités. Six fillettes qui formaient la petite école catholique vinrent sous la direction de Madame Philp dans notre jardin, où on leur remit divers prix et on les régala de thé et de gâteaux. Dans la maison de Monsieur Philp, il n'y avait pas de chambre pour moi, aussi me logea-t-on dans une autre rue chez deux vieilles

²⁸⁸ G. STEBBING, *History of St Mary, Clapham*, 13. En 1860, ce Philp publia à Londres le *Duetto* de Saint Alphonse, que le Chevalier Frederico de Liguorio avait trouvé à la bibliothèque du *British Museum* (Lettre de Coffin à Douglas du 10 octobre 1859, Original aux AGHR 30110001, DO 0074). Une lettre du Provincial belge Kockerols au Supérieur Général Mauron du 3 septembre 1873 nous donne un autre renseignement intéressant: *Mr Desclée s'est associé à Mr Philp, Anglais, que V.P. connaît, pour l'établissement à Tournai d'une imprimerie de livres liturgiques*. (Orig. aux AGHR 30060001, 873).

²⁸⁹ En français dans l'édition Kamenev, 177.

dames qui formaient toute l'aristocratie catholique de Clapham. Clapham était alors un bastion du protestantisme évangélique le plus strict. Aucun ecclésiastique catholique n'y mettait jamais les pieds. La population se composait en grande partie d'hommes d'affaires aisés qui chaque matin à neuf heures se hâtaient de prendre l'omnibus pour leurs bureaux à la *City*. Ici et là au fond de ruelles sans issue bivouaquaient des familles nomades de pauvres ouvriers irlandais, c'était notre prochain troupeau.

Peu avant notre arrivée une Madame Goësbriand, venue de Bretagne, s'était établie à Clapham; elle organisa un groupe de dames liées par une sorte de règle religieuse et se dévouaient à diverses activités agréables à Dieu²⁹⁰. Nous pûmes nous installer dans leur maison, nous reçûmes deux chambres et un réfectoire à notre disposition, et nous y étions en pension²⁹¹. De deux autres chambres nous en fîmes une seule, y installâmes un autel et ce fut notre première chapelle. Le dimanche s'y réunissaient, venant Dieu sait d'où, une masse de gens qui remplissaient la salle. Mgr Talbot – qui plus tard devint chambellan du pape mais qui à présent se trouve dans un asile d'aliénés²⁹² – présenta (ou imposa) le P. de Held en termes très élogieux, comme un missionnaire expérimenté qui avait voyagé en Europe et aux États-Unis. Au cours de l'office vespéral je prononçai le sermon, lequel ravit toute l'assistance; depuis lors notre chapelle fut toujours archi-pleine au point qu'on y étouffait de chaleur. Puis je fus invité à Londres pour prêcher dans la grande église Saint Georges, il y avait même des sténographes qui transcrivaient chacune de mes paroles²⁹³. Nous étions deux, le P. de Held et moi-même et nous observions la Règle le plus strictement possible. Le matin, à quatre heures et demie, je réveillais mon distingué collègue, nous nous agenouillions, nous récitons les prières du matin et faisons la méditation, puis suivait la messe, etc. puis nous avions divers contacts avec nos fidèles. Le Père de Held ou von Held venait d'une très bonne famille autrichienne et la vie religieuse n'avait aucunement entamé son caractère cordial, constant et noble. Il se comportait envers moi de manière délicate, avec une sorte

²⁹⁰ Pauline de Goësbriand. De 1848 à 1870, Supérieure des *Filles du Cœur de Marie*, fondées par Adelaïde de Cicé et le P. de Clorivière. *DIP* II, 1020-1021; 1194-1196 et III 1570-1573. *DHGE* XIII, 14-15 et XVII, 20-24.

²⁹¹ Dans la maison Sainte Anne, toujours visible in North Street, Clapham Old Town.

²⁹² George Talbot de Malahide (1816-Passy 1886), Conseiller de Pie IX de 1850 à 1869. R. AUBERT, *Le Pontificat de Pie IX*, Paris 1952, 284; *Rivista di Storia della Chiesa in Italia*, IX (1955) 341 n.; Giacomo MARTINA, *Pio IX (1867-1878)*, Roma 1990, 17.

²⁹³ Détail exact car DE MEULEMEESTER, dans sa *Bibliographie Générale* II, 316, cite l'ouvrage de E. ROBILLARD et F. MILANTA, *The Catholic Pulpit*, London 1849, vol. I, qui retranscrit quatre sermons de Petcherin. MACWHITE, *Towards a Biography*, 133, note 131.

d'amour paternel et en même temps avec grande estime. Il avait une nature poétique et chevaleresque et percevait les mêmes qualités chez les autres. Il a su pleinement apprécier mes talents et leur donner la bonne direction. Il était mon Moïse, et moi son Aaron. J'en conserve toujours un souvenir reconnaissant. Lorsque mon Frère Fjedor en 1851 prit congé de moi, le Père de Held lui dit: «Dites à vos parents que je le connais depuis plus de six ans, il ne m'a jamais indisposé, fût-ce une minute».

Londres à cette époque était le lieu de refuge pour toute sorte de gens qui fuyaient les diverses révolutions. Ainsi Metternich et sa famille vinrent habiter près de chez nous²⁹⁴. Il tomba malade, on trouva prudent d'appeler un prêtre, et le Père de Held fut mandé. La Comtesse elle-même²⁹⁵ le reçut, lui dit que son mari n'était que légèrement indisposé et allait le rencontrer immédiatement. Il s'ensuivit une conversation où la Comtesse lui dit textuellement: «Mon mari est un catholique dévoué et pour vous dire la vérité, il est meilleur que le Pape lui-même!» Qu'en dites-vous? Comme les temps sont changés! Pie IX était alors considéré comme un dangereux libéral; tandis que maintenant – rassure-toi, réjouis-toi et exulte, spectre de Metternich! – Pie IX est un homme selon ton cœur, tu vas l'accueillir bientôt à bras ouverts aux Champs Elyséens. Metternich apparut, je ne sais plus s'il portait une robe de chambre ou son veston, en tout cas c'était un vieux bavard. Il entonna la même chanson, à savoir que tous les maux du monde venaient des – *ismes*, c'est-à-dire du libéralisme, constitutionalisme, socialisme, communisme, etc. Cela m'étonne qu'il ne fit pas remarquer au Père de Held qu'appartenaient à cette même catégorie des *-ismes* pernicieux, tels que *Catholicisme*, *ultramontanisme* et même *Catéchisme*²⁹⁶. Il est évident que l'esprit de Metternich n'allait pas plus loin, car lorsque plus tard, le célèbre Velvo alla le visiter à Vienne, il lui servit une deuxième mouture de la même dissertation sur les *-ismes*. Lorsque le chancelier Oxenstierna²⁹⁷ envoyait son fils en voyage il lui disait: «Va, mon fils, et apprend par toi-même combien peu de sagesse est nécessaire pour diriger le monde» (*quam minima sapien-*

²⁹⁴ Lors de la révolution viennoise de mars 1848, le Prince Klemens von Metternich (1773-1859) dut quitter l'Autriche et se réfugia un court moment à Londres (à Belgravia, Eaton Square), avant de se rendre à Brighton, puis à Bruxelles. Il rentra à Vienne en 1851. A. PALMER, *Metternich*, London 1972, Düsseldorf 1977, 404-424.

²⁹⁵ Metternich Mélanie, née Zichy-Ferraris, troisième épouse du Chancelier (1805-1854). A. PALMER, *Metternich*, London 1972, Düsseldorf 1977, 327, 434.

²⁹⁶ En français dans l'édition Kamenev, 178.

²⁹⁷ Axel Oxenstierna (Fanö 1583-Stockholm 1654), Chancelier du roi Gustave II Adolphe de Suède. *Biographisches Wörterbuch zur deutschen Geschichte*, München 1974, II, 2118-2120.

tia gubernatur mundum).

[37] LONDRES. DE MAI À AOÛT 1848

Nous sommes donc à Londres en 1848

*O Londres! cher Londres! vers toi mon âme tend sans cesse
mais en vain je verse mes larmes.*

Les dons oratoires du Père de Held n'étaient pas assez grands pour faire de lui un prédicateur, en outre sa connaissance limitée de la langue anglaise l'empêchait d'être en contact étroit avec la population; ainsi tout le poids des tâches pastorales reposait sur moi. Chaque jour j'errai du matin au soir dans notre quartier à la recherche des brebis perdues d'Israël – et à dire vrai, c'était un troupeau très galeux. Dans toutes sortes de ruelles et taudis logeaient de pauvres Irlandais de la plus basse classe, *la lie de la population*²⁹⁸. Les Irlandais en Irlande ont beaucoup de qualités attirantes; mais une fois établis en Angleterre, ils subissent une métamorphose. On parle beaucoup de l'estime et de l'attachement du peuple irlandais à son clergé. Cela demande quelques commentaires.

Si vous pensez que l'Irlandais considère le prêtre comme un représentant d'une divinité invisible sur terre, comme un gardien d'une mine d'or remplie de bénédictions célestes, vous vous trompez lourdement: les pensées de l'Irlandais ne volent pas si haut. Il respecte et tient au prêtre tout d'abord 1) parce que tous les ecclésiastiques irlandais sont issus de la paysannerie, ils sont fils de paysans et malgré l'éducation reçue au grand Séminaire de Maynooth²⁹⁹, ils partagent tous les stupides préjugés et les passions sauvages de leur classe; ils sont tous des démagogues et sont sur la brèche pour le peuple contre le gouvernement, car toujours charité bien ordonnée commence par soi-même. Les ecclésiastiques couvrent les péchés du peuple, et le peuple ferme les yeux sur les faiblesses du clergé; une main lave l'autre, et un corbeau ne crève pas l'œil de son congénère... De là sont issus deux mythes: la chasteté des femmes et celle des prêtres. Les deux mythes portent le sceau de la plus grande fantaisie poétique. 2) En outre l'Irlandais considère le prêtre comme un dangereux magicien avec lequel il vaut mieux être au net, sinon, il peut se passer des choses. Le prêtre pourrait devenir un peu sorcier, il a peut-être le mauvais œil, il peut jeter un sort ou guérir d'une fièvre. Et tromper un sorcier lorsque cela vous est de quelque avantage n'est pas un péché.

²⁹⁸ En français dans l'édition Kamenev, 179.

²⁹⁹ Maynooth, Grand Séminaire d'Irlande dans le Comté de Kildare, fondé en 1795. *Enc. Cattol.* VIII, 520-521; *New Enc. Brit.* VI, 724.

Cela sera démontré bientôt en pratique. 3) Les Irlandais croient littéralement et aveuglément aux paroles de l'Évangile: *Ils imposent les mains aux malades et ils seront guéris*³⁰⁰. Ils croient vraiment que le prêtre peut guérir tout mal par le seul contact, s'il le veut. En Irlande vous rencontrerez bien des femmes souffrant d'hémorragies qui se disent en elles-mêmes: *Si je touche la soutane du prêtre je serai guérie*³⁰¹.

Un jour une jeune femme vint me remercier d'avoir guéri sa sœur de cécité: «Elle était aveugle et maintenant elle voit parfaitement». Je jure que je n'avais ni rien vu, ni rien entendu, aucune aveugle ne m'avait approchée, c'était le simple fruit de son imagination. Ceci explique fort bien tous les miracles du Nouveau Testament, les vrais ou ceux qu'on a imaginés (ce qui revient au même), tous ont eu lieu dans le milieu le plus arriéré et le plus superstitieux, dans cette *Irlande romaine* qu'était la Palestine, dans une région reculée, au milieu de montagnes sauvages, dans de pauvres villages, au bord de lacs isolés. Dans cette Palestine, encore aujourd'hui, tout Européen est considéré comme un thaumaturge, comme un *hakim*, c'est-à-dire un docteur qui peut guérir tous les malades par son toucher. *Il cracha sur le sol, mêla du sable à sa salive, en frotta la partie malade et il guérit de suite*³⁰². Le voyageur anglais connu, Palgrave³⁰³ est parti en Arabie centrale – encore inexplorée – déguisé en médecin syrien. Bien qu'il ne sût rien de la médecine, il vit là une occasion d'accomplir des miracles à l'aide de sirops et d'onguents inoffensifs, et tous du plus haut au plus bas, même les gens les plus en vue, s'en écartèrent. Ici, dans des régions reculées de l'Irlande occidentale, où ici et là on parle encore le Celte, il y a des prêtres qui se remplissent les poches grâce à ces trucs de *faiseurs de miracles*. Même dans les faubourgs de Dublin, juste aux portes de la ville, il y eut chez les Passionistes un certain Père Charles, thaumaturge³⁰⁴. Des villages environnants on lui apportait des sacs remplis d'argent pour ses guérisons miraculeuses. Cela suscita la jalousie du clergé séculier, l'affaire fut portée devant le cardinal qui interdit cette magie

³⁰⁰ Marc 16, 18.

³⁰¹ Matthieu 9, 20.

³⁰² Jean 9, 6.

³⁰³ William Gifford Palgrave, né Cohen (Westminster 1826-Montevideo 1888). De 1849 à 1864, Jésuite. Auteur de *Narrative of a Year's Journey through Central and Eastern Arabia* (1865). KOCH, *Jesuiten-Lexicon*, 1361-1362.

³⁰⁴ Johannes Houben, P. Charles de St André ou Fr Charles of Mount Argus (Munstergeleen, NL 1821-Dublin 1893). Profession chez les Passionistes à Ère (Tournai) en 1846, et prêtre à Tournai en 1850. Part en Irlande en 1852. Béatifié le 16 octobre 1988. *Bibliotheca Sanctorum*, III, 800-801 et App. 2, 678; *DHGE* XXIV, 1261-1263; MACWHITE, *Studies* LXI, n° 241 (1972) 35.

et fit transférer le P. Charles dans un autre couvent. Il est clair qu'en Irlande le Moyen-Âge n'est pas encore fini³⁰⁵.

Après ce préambule, je dois en venir aux faits: *reprenons le fil de notre narration*³⁰⁶. Un soir, au crépuscule arrivèrent chez moi un jeune homme et une jeune fille et, tombant à genoux, me demandèrent la bénédiction. «Soyez clément, Révérend Père, et unissez-nous immédiatement par le mariage: nous partons demain tôt pour l'Amérique via Liverpool». Que devais-je faire? Clapham était comme un désert africain, un vrai Sahara, on ne pouvait s'adresser à personne pour obtenir des renseignements. Je les crus donc sur parole et bénis leur mariage. Ils n'allèrent pas du tout en Amérique, mais croupirent dans un galetas de Clapham, et plus tard il s'avéra que la femme avait déjà un mari en Amérique. De telles choses n'étaient pas rares parmi les pieux Irlandais. Ils avaient toujours l'Amérique sous la main, ce refuge de tous les mécontents et de la canaille. Le Tsar Nicolas appelait l'Amérique la poubelle de l'Europe; mais l'Amérique est un océan fait du rebut venu du monde entier. Dernièrement un jeune homme de dix-huit ans s'est marié avec une très bonne jeune fille, fort discrète, il vécut deux ans avec elle, puis la laissa en plan, partit en Amérique où il devint soldat dans l'armée des États-Unis et probablement, sans le moindre remords, il trouvera une autre femme. Légèreté, un goût pour l'aventure et une vie d'errance, un manque de *sens moral*, sans conscience du devoir en général, tels sont les traits principaux du caractère irlandais. La morale à tirer de cette fable est: *Tromper un magicien n'a rien de mauvais en soi si, d'une manière ou d'une autre, on peut ainsi améliorer son sort.*

Un beau matin, lorsque je vaquais au service de l'église, le P. de Held fut appelé inopinément au couvent de Roehampton³⁰⁷ pour y donner les exercices spirituels. Il n'eut pas le temps de prendre congé de moi et me laissa sur la table une somme d'argent pour les dépenses du jour. Je ne comptai pas l'argent et le mis dans mon sac. Puis je reçus malencontreusement une lettre d'un jeune Belge à Londres que j'avais connu à Falmouth; il se débattait dans de grands embarras et me suppliait de venir le trouver pour l'aider

³⁰⁵ Ce passage est traduit en anglais par MACWHITE dans *Studies* LXI n° 241 (1972) 34-36. Dans une lettre à MacWhite du 17 septembre 1971 (*AGHR Fds Petcherin*), P. Patrimonio est frappé par cette interprétation des miracles par Petcherin qui «se rapproche beaucoup de l'exégèse kérygmaticque de Bultmann», mais il ajoute prudemment: «qu'il faut tenir compte du contexte très ironique et qui n'a peut-être pas une réelle signification religieuse. Peut-être que Petcherin ne cherche qu'à surprendre et non pas à émettre une opinion d'ordre spirituel». MacWhite écrit en marge qu'il pense plutôt à l'influence d'Ernest Renan.

³⁰⁶ En français dans l'édition Kamenev, 180.

³⁰⁷ Sur Roehampton cfr [30] et note 209.

autant que possible. Je dus donc me rendre à Londres (cinq miles) et donner à ce garçon une aide matérielle – que, soit dit en passant, il ne méritait pas. Après le retour du P. de Held deux ou trois jours plus tard, il apparut que de la livre sterling qu’il m’avait donnée, il ne restait plus que deux ou trois shillings. Le Père de Held en conçut une fort mauvaise impression de mes capacités financières et depuis lors s’installa chez les Frères l’idée que je manquais totalement de qualités de gestion.

Entre-temps, on négociait l’achat d’une maison pour les Rédemptoristes. Merveilleux coup du sort: on trouva une vaste maison avec un magnifique jardin, la maison même où fut établie la première *Société Biblique* et où le fameux Wilberforce³⁰⁸, de sa fenêtre, distribuait des bibles à la population. Au jardin il y avait un chêne tricentenaire, du temps d’Elisabeth I. D’où vint l’argent pour cet achat me fut toujours un mystère, car en matière financière on ne m’a jamais rien communiqué parce que j’étais censé n’y voir goutte. Sans doute de riches catholiques anglais y ont-ils contribué, à savoir le père de l’actuel duc de Norfolk³⁰⁹; et aussi les Pères Rédemptoristes eux-mêmes, ces *pauvres du Christ*, qui possédaient des moyens financiers considérables, de sorte qu’ils bâtissaient partout de somptueuses maisons et églises. Après l’acquisition de la maison, on se mit de suite à construire une église. Le Père de Held et moi-même cherchâmes un architecte, conclûmes un contrat avec lui³¹⁰ et l’on sabra le champagne. J’étais alors à l’apogée de ma gloire. Lors d’une rencontre dans une société de bienfaisance on me demanda de faire un discours qui fut tellement du goût de l’évêque (plus tard Cardinal) Wiseman³¹¹ que celui-ci me répondit en termes très flatteurs. Plein d’enthousiasme, chacun me demandait mon manuscrit pour pouvoir le publier, mais comme je n’écrivais jamais mes discours, suivant toujours l’inspiration du moment, c’était impossible et ils durent se contenter de ce qu’on avait sténographié³¹². Vous auriez dû voir la rage des habitants de Clapham lorsque les ouvriers arrachèrent la clôture et ôtèrent les buissons de fleurs devant la maison pour faire place à l’église: ils pouvaient à peine travailler à cause des cris et des insultes des passants. Sans nul doute ce fut de notre part une brutale agression dans ce Clapham strictement protestant.

³⁰⁸ William Wilberforce (Hull 1759-London 1838). Politicien et philanthrope. Avec d’autres il faisait partie de la *Clapham Sect*. *The New Enc. Brit.* X, 670.

³⁰⁹ Probablement Fitzalan-Howard, 14ème Duc de Norfolk (London 1815-Arundel 1860). Catholique siégeant à la Chambre des Lords. *New Catholic Enc.* X, 495.

³¹⁰ L’architecte William Wardell, *ChPCprB* III, 205.

³¹¹ Sur le Cardinal Wiseman: cfr note 212.

³¹² Sur ces sténographies, cfr note 293.

C'est à cette époque que nous pûmes, à l'aide de Lord Arundel³¹³, participer à une séance parlementaire. Cela se passait encore dans un vieux bâtiment très simple et insignifiant³¹⁴. Là j'ai vu Wellington³¹⁵ et Lord Aberdeen³¹⁶, le ministre président et un grand ami du Tsar Nicolas. Ce qui m'a le plus frappé, c'est la noble simplicité des débats: pas la moindre trace d'une rhétorique ampoulée, aucun geste théâtral, c'était simplement une réunion d'hommes sérieux qui débattaient sérieusement de problèmes importants, sans aucun désir d'étaler leur éloquence. C'est tout le contraire en France: là les parlementaires s'occupent beaucoup moins de faire progresser le bien-être du peuple que de se faire voir, de se précipiter vers la tribune avec ostentation et y prononcer un discours pompeux comme un sermon, accompagné de gestes emportés et théâtraux. Les Français resteront toujours des orateurs, ils ne savent être que cela, et si la France connaît le sort des Polonais, les Français seront partout fêtés (surtout en Russie) comme d'excellents orateurs; ils apprendront aux garçons russes à réciter avec une emphase spéciale et des gestes impossibles *le récit de Thérémène*:

*À peine nous sortions des portes de Trèzène,
Il était dans son char...*³¹⁷

Lorsque je lis Shakespeare, je sens que je suis chez moi, en robe de chambre pour ainsi dire, je peux m'étendre sur un divan ou sur l'herbe dans un buisson – là aussi je suis chez moi, dans les bras de Mère nature. Mais pour lire Racine, vous devez nécessairement vous lever, vous attifer, poudrer vos cheveux, revêtir un habit de cour, tenir un chapeau sous le bras et vous mettre en troisième position de danse. *De deux nations connais la différence*³¹⁸.

À peine avons-nous arrangé notre nouvelle maison que nous arrive en trombe tout un groupe de Rédemptoristes chassés de Vienne³¹⁹. Que devons-nous faire avec eux, où devaient-ils aller? Nous en accueillîmes quelques-uns chez nous, les autres nous les envoyâmes au petit bonheur la chance vers quelques propriétaires terriens catholiques en province, qui pou-

³¹³ Lord Arundel ou le Duc de Norfolk, cfr note 309.

³¹⁴ Après l'incendie de 1834, Charles Barry reconstruisit le Parlement, de 1840 à 1860. *New Enc. Brit.* I, 839 et X, 632.

³¹⁵ Arthur Wellesley, Duc de Wellington (Dublin 1769-Kent 1852). *New Enc. Brit.* X, 610.

³¹⁶ Lord George Hamilton-Gordon 4th Earl of Aberdeen (Edinburgh 1784-London 1860). *New Enc. Brit.* I, 21.

³¹⁷ Tiré du *Phèdre* de Racine (1677) Acte V, scène 6, vers 1497.

³¹⁸ En français dans l'édition Kamenev, 183.

³¹⁹ C'est la révolution viennoise d'avril 1848.

vaient les employer comme chapelains privés. Là-bas on riait sous cape de ces saints Pères aux manières étranges, un peu raides. Leur niveau d'instruction était assez bas, du moins comparé avec celui du clergé local. Le prêtre anglais, et spécialement à Londres, se doit d'être cultivé: il vit dans une atmosphère imprégnée de culture, il lit des journaux, des revues et toutes les nouvelles productions littéraires; il suit les débats parlementaires et il a des conceptions politiques plus ou moins libérales. Mais voilà qu'arrive soudain une horde de demi-sauvages, pleins d'antiques traditions slavo-germaniques, autrichiennes, à la *Metternich*, avec une haine évidente contre tout genre de liberté et une idolâtrie obséquieuse envers le despotisme!

Cependant avec l'un d'entre eux, je me liai d'amitié. C'était un congénère, un Tchèque, le Père Petrak³²⁰, un homme de grand talent et d'une forte imagination. Lorsqu'il fut arrêté à Vienne, toute une troupe de *fonctionnaires de la Révolution* l'entourèrent et lui demandèrent: «Dis-nous, es-tu le prédicateur fantastique (*phantastischer Prediger*) dont parle tout Vienne?». Avec ce Petrak vous pouviez parler de politique et de littérature, et même citer Schiller, ce qui à Rome eût paru digne de blâme.

Lorsqu'à Rome je fus présenté au cardinal Reisach (l'ancien archevêque de Munich)³²¹, il me demanda comment j'aimais Rome je lui répondis par les vers de Schiller:

*Glücklicher, als wir in unserm Norden, ist der, denn er sieht das ewig gross' Rom!*³²²

«Voyez-vous», dit-il en souriant au Père qui m'accompagnait, «il a manifestement lu tous les mauvais livres!» Schiller, un mauvais livre! *O Dio immortale!*

Petrak avait une nature ouverte, franche, d'une cordialité slave. Il y avait un autre Tchèque, le Père Haklik, mais celui-là, c'était une tête complètement vide, un épouvantable bonasse, un niais dont les pensées ne dépassaient pas le cadre de la vie quotidienne.

³²⁰ Le Bohémien Ulrich Petrak (Kunzak 1791-Eggenburg 1876), prêtre en 1819 et profès en 1821. Consulteur Général de 1841 à 1848. Ensuite part à Clapham pour un an. Revient vers octobre 1849 et reste à Tournai (avec F. X. Haetscher) jusqu'en avril 1850 [*ChPCprB* III, 180 et 287]. *Mader* 464-465; *SHCSR* 2 (1954) 48-49, 266 n. 129; 7 (1959) 310.

³²¹ Karl August von Reisach, (Roth 1800-Contamine/Arve 1869), évêque d'Eichstätt (et dès 1841, archevêque de Munich). Grand ami des Rédemptoristes. RITZLER – SEFRIN, *Hierarchia Catholica*, VII, 191; *ADB* XXVIII, 114-117. *Gatz* IV, 603-606; *NDB* XXI, 382-383; *LThK* VIII, 1022-1023; MARTINA, *Pio IX (1851-1866)*, 668 n.; *SHCSR* 49 (2001) 336.

³²² Du poème *An die Freunde*(1802). Le texte exact est: *Prächtiger als wir in unserm Norden / Wohnt der Bettler an der Engelsporten / Denn er sieht das ewig einz'ge Rom! / Ihn umgibt der Schönheit Glanzgewimmel, / Und ein zweiter Himmel in den Himmel / Steigt Sankt Peters wunderbarer Dom.* Cfr *Schillers Werke*, éd. Arthur Kutscher (1907) I, 223.

saient pas son bréviaire. Dans ses jeunes années, il avait été marié, avant de choisir la carrière ecclésiastique; il avait une fille qui était religieuse dans un cloître belge³²³.

À cette époque se joignirent à nous deux Américains à peine convertis, dont l'un, le Père Hecker, est connu maintenant du monde catholique entier, comme l'éditeur du journal *Catholic World* de New York³²⁴. Il émut le Pape aux larmes lorsqu'il lui décrivit avec enthousiasme l'expansion de la foi catholique en Amérique. Ce Hecker était un véritable enfant, il vivait complètement dans un monde de fantaisie, Il était au fond une variété des vieux puritains fanatiques américains.

Eh bien quoi? Est-ce encore amusant? Vous avez peut-être baillé?
(ici s'achève le manuscrit)³²⁵

³²³ Le Tchèque Wenceslas Haklik (Prague 1799-Prague 1862), ordonné prêtre séculier à Modena le 9 mai 1841, profès le 31 oct. 1843. Veuf avec deux enfants: un fils Aloys qui sera étudiant CSsR (Wien 1828-Finale 1846) et une fille, Julia, Rédemptoristine qui meurt à l'âge de 18 ans à Stein fin 1844 [M. Magdalena à Sabelli du 1^{er} décembre 1844, *AGHR Fds OSsR*, Sb 265]. De 1848 à 1853 en Angleterre. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 488; *Mader* 403-404. À son propos, Smetana aura le mot cruel de Schiller: *Mit der Dummheit streiten Götter selbst vergebens* [Smetana à Held du 13 juin 1852, Hd 772].

³²⁴ Isaac Hecker (New York 1819). En août 1845, Held le ramène des États-Unis (*ChPCprB* II, 197). Profès à Saint-Trond en octobre 1846 (*ChPCprB* II, 267). Arrive à Clapham en septembre 1848 (*ChPCprB* III, 45). Prêtre à St Edmund's en 1849. Dispensé en 1858 (*ChPCprB* V, 17-19). Fonde les *Paulistes*. Décédé à New-York en 1888. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 503.

³²⁵ Malheureusement, cet article était terminé lorsque nous avons pu prendre connaissance de la très intéressante thèse de doctorat de Paul Mazijn *Het leven van Vladimir Pečerin (1807-1885): het verzet van de rede tegen dogmatisch gezag* [Vie de Petcherin: la rébellion de la raison contre l'autorité dogmatique], thèse soutenue à l'Université de Gent (Gand) en 1999.

RÉSUMÉ

Depuis longtemps, la personnalité de Vladimir Sergejevitch Petcherin (1807-1885) a suscité beaucoup d'intérêt dans les milieux les plus divers. Cela s'explique aisément par les multiples facettes que présente le personnage: fils d'un officier russe tsariste, fonctionnaire, étudiant en philologie classique, professeur assistant à l'université, exilé volontaire, mi-vagabond, mi-révolutionnaire, adhérant aux diverses idéologies des années 1830-1840, passant de l'Orthodoxie au Catholicisme, puis religieux et prêtre rédemptoriste pendant vingt ans, pour finir comme simple aumônier de clinique à Dublin. Le parcours a de quoi surprendre et fasciner.

Après une brève introduction, cet article se propose de présenter, en traduction, l'autobiographie de Petcherin, du moins la partie qui concerne son séjour parmi les Rédemptoristes (1840-1861), c'est-à-dire à peu près un tiers de l'ensemble. Document intéressant par le ton ironique et détaché que l'auteur y prend, par les détails qu'il apporte et par le regard – parfois discutable! – qu'il jette sur quelques personnes en général, et sur le monde catholique en particulier.

SUMMARY

The personality of Vladimir Sergejevitch Petcherin (1807-1885) has aroused much interest for many years in very different circles. This can be easily explained, however, when one considers the many sided aspects of his character . He was the son of a Russian Czarist officer, government official, student of classical philosophy, assistant professor at a University, a voluntary exile, half- nomad, half-revolutionary and supporting various ideologies during the years 1830-1840. He left the Orthodox Church to become a Catholic and later became a Redemptorist priest for twenty years and finally ended up as a Chaplain in a Dublin hospital. Such a career provides a surprising and fascinating story.

Following a brief introduction this article offers a translation of the autobiography of Petcherin, in particular the account of his time with the Redemptorists (1840-1861) that amounts to about a third of the complete work. It is an interesting document because of the ironic and detached tone of the author, the details that he describes and his views -some debatable- on certain people in general and on the Catholic world in particular.